

Asimov
A table avec les veufs noirs

10
18

Isaac Asimov

À TABLE AVEC LES VEUFS NOIRS



Banquets of the Black Widowers 1984
Traduction de Michèle Valencia

À la mémoire de Gilbert Cant (1911-1982) qui m'a inspiré le personnage de Thomas Trumbull et à la mémoire de Frédéric Dannay (1905-1982) sans lequel il est peu probable que ces récits des Veufs Noirs aient été écrits.

Soixante millions de milliards de combinaisons

Puisque c'était lui qui ferait office d'hôte au cours de la réunion des Veufs Noirs prévue ce mois-là, Thomas Trumbull, contrairement à son habitude, ne surgit pas à la dernière minute en réclamant son apéritif d'une voix agonisante.

Il était déjà là, étant arrivé dignement avant l'heure, et avec Henry, ce serveur sans égal, il tenait conseil sur les détails du menu, tout en saluant chacun des membres du club au fur et à mesure de leur arrivée.

Mario Gonzalo fut le dernier. Il retira son pardessus léger avec soin, il le secoua doucement, comme s'il voulait le débarrasser de la poussière du taxi, et il le déposa au vestiaire. Il revint en se frottant les mains et dit :

— Il y a une fraîcheur d'automne dans l'air. Je crois que l'été est fini.

— Bon débarras ! s'écria Emmanuel Rubin, qui était en train de converser avec Geoffrey Avalon et James Drake.

— Notez que je ne me plains pas, répondit Gonzalo avant de s'adresser à Trumbull : Est-ce que notre invité n'est pas encore arrivé ?

Trumbull déclara distinctement, comme s'il était las d'expliquer la même chose :

— Je n'ai pas amené d'invité.

— Oh ? dit Gonzalo, déconcerté.

Il n'y avait rien de réellement irrégulier là-dedans. Le règlement des Veufs Noirs n'exigeait pas la présence d'un invité, mais qu'il n'y en ait pas était parfaitement inhabituel.

— Eh bien, je suppose qu'on s'en passera, poursuivit Gonzalo.

— On s'en passera même très bien, dit Geoffrey Avalon.

Il venait de s'approcher d'eux, se tenant bien droit et les regardant du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres. Ses épais sourcils grisonnants formèrent des accents circonflexes au-dessus de ses yeux.

— Voilà du moins qui nous garantit une réunion de discussion à bâtons rompus et de détente, dit-il.

— Ça, je n'en suis pas sûr, dit Gonzalo. Je suis habitué à ce que des

problèmes surgissent. Je crois que personne parmi nous ne se sentira bien s'il n'y en a pas. Et puis, et Henry ?

Il se retourna vers Henry qui laissa flotter un sourire discret sur son visage dénué de rides malgré ses soixante ans.

— Je vous en prie, ne vous inquiétez pas, monsieur Gonzalo. Je serai ravi de servir le dîner et d'écouter la conversation même s'il n'y a rien d'important pour nous déconcerter.

— Eh bien, vous n'aurez pas ce plaisir, dit Trumbull en fronçant les sourcils, ses cheveux blancs frisottés contrastant avec son visage bronzé. C'est moi qui ai un problème et j'espère que quelqu'un pourra le résoudre. Vous, en tout cas, Henry.

Avalon pinça les lèvres.

— Par le bouc biscornu de Belzébuth, Tom, vous auriez pu nous accorder une bonne vieille…

Trumbull haussa les épaules et s'éloigna. Roger Halsted dit à Avalon de sa voix douce :

— Que vient faire Belzébuth là-dedans ? Où êtes-vous allé chercher ça ?

Avalon eut l'air content.

— Oh, eh bien, Manny écrit un genre de récit d'aventures qui se passe dans l'Angleterre de la reine Elisabeth… Elisabeth Ire, bien sûr, et il semble…

Ayant entendu le son magique de son nom, Rubin s'approcha et dit :

— C'est un récit qui se déroule sur les mers.

— Est-ce que vous êtes fatigué des histoires policières ? demanda Halsted.

— C'est aussi une histoire policière, dit Rubin, ses yeux lançant des éclairs derrière les verres épais de ses lunettes. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il ne peut pas y avoir un côté policier dans n'importe quelle histoire ?

— Bref, dit Avalon. Manny a un personnage qui ne cesse d'employer des allitérations en jurant, et comme il n'utilise jamais deux fois le même juron, il lui en faudra de nouveaux, bien retentissants. Je trouve que « par le bouc biscornu de Belzébuth » n'est pas si mal.

— Ou par les magnifiques mamelles de Mammon, dit Halsted.

— Et voilà ! s'emporta Trumbull. Si je ne venais pas avec un problème pour nous occuper valablement et faire fonctionner l'esprit éminent d'Henry, toute la soirée dégénérerait en stupides alignements de mots, par la trompette du tombeau de Toutankhamon !

— Au bout d'un moment, on attrape le virus, dit Rubin sans se démonter, en grimaçant un sourire.

— Eh bien, débarrassez-vous-en, dit Trumbull. Est-ce que le dîner est prêt, Henry ?

— Oui, monsieur Trumbull.

— Bon, très bien. J'ai beau être l'hôte, si vous autres pauvres idiots continuez à faire des allitérations pendant plus de deux minutes, je vous plante là.

La table semblait vide, avec seulement six personnes autour d'elle, et la conversation paraissait quelque peu éteinte, sans invité devant lequel briller.

Gonzalo, qui était assis à côté de Trumbull, déclara :

— Je devrais faire votre caricature pour l'ajouter à notre collection, puisque, pour ainsi dire, vous êtes votre propre invité.

Il leva les yeux avec satisfaction sur la longue file de caricatures d'invités qui tapissaient le mur.

— Dans quelques années, nous allons manquer de place, ajouta-t-il.

— Alors, ne vous embêtez pas avec moi, dit aigrement Trumbull. Et puis, nous pourrons toujours faire un peu de place en brûlant ces stupides barbouillages.

— Barbouillages !

Gonzalo sembla un instant lutter intérieurement pour savoir s'il allait s'offenser. Puis il opta pour une solution de compromis en disant :

— Vous avez l'air d'une humeur massacrante, Tom.

— J'en ai l'air parce que je le suis. Je suis dans la situation des Chaldéens face à Nabuchodonosor.

Avalon se pencha par-dessus la table.

— Est-ce que vous parlez du Livre de Daniel, Tom ?

— C'est bien là-dedans, non ?

— Excusez-moi, dit Gonzalo, mais j'ai loupé mon cours biblique, hier. Qui sont ces Chaldéens ?

— Dites-le-lui, Jeff, dit Trumbull. Pontifier, c'est votre rayon.

— Ce n'est pas pontifier que de raconter une histoire toute simple, dit Avalon. Mais si vous préférez…

— Je préférerais que ce soit vous, Jeff, dit Gonzalo. Vous le faites avec tellement plus d'autorité.

— A vrai dire, fit Avalon, c'est Rubin, et non moi, qui a autrefois été enfant de chœur, mais je vais essayer de faire de mon mieux… Le second chapitre du Livre de Daniel raconte qu'un jour, ce Nabuchodonosor a été

troublé par un mauvais rêve. Il a envoyé chercher ses sages chaldéens pour qu'ils le lui interprètent. Les sages se sont proposé de le faire dès qu'ils connaîtraient ce rêve. Mais Nabuchodonosor ne pouvait pas s'en souvenir, il savait seulement qu'il en avait été troublé. Il s'est cependant dit que si des sages pouvaient interpréter un rêve, ils pouvaient également deviner quel était ce rêve. Il leur a donc demandé de lui indiquer à la fois le rêve et son interprétation. Comme ils en étaient incapables, très raisonnablement, si l'on s'en tient aux règles des potentats orientaux, il a ordonné de tous les mettre à mort. Heureusement pour eux, Daniel, un Juif captif de Babylone, a réussi à accomplir l'exploit qu'il réclamait.

— Et vous vous trouvez dans cette situation, Tom ? demanda Gonzalo.

— D'une certaine manière, oui. J'ai un problème qui se rapporte à un cryptogramme… mais je n'ai pas ce cryptogramme. Il va falloir que je le devine.

— Sinon, vous serez tué ? demanda Rubin.

— Non. Si j'échoue, je ne serai pas tué, mais ça n'arrangera pas mes affaires non plus.

— Alors ce n'est pas étonnant que vous n'ayez pas jugé nécessaire d'amener un invité, dit Gonzalo. Racontez-nous toute l'histoire.

— Avant le brandy ? dit Avalon, scandalisé.

— C'est Tom qui est l'hôte, répliqua Gonzalo, sur la défensive. S'il veut nous en parler maintenant…

— Je n'y tiens pas, dit Trumbull. Nous attendrons le brandy, comme nous le faisons toujours, et je me cuisinerai moi-même, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Tandis qu'Henry servait le brandy, Trumbull fit tinter sa cuiller contre son verre à eau et déclara :

— Messieurs, je me dispenserai de la question qui ouvre traditionnellement nos interrogatoires en reconnaissant ouvertement que je suis incapable de justifier mon existence. Sans faire semblant de me soumettre au jeu des questions et des réponses, je vous exposerai simplement le problème. Vous êtes libres de me poser des questions, mais pour l'amour du ciel, ne me faites pas inutilement dévier du sujet. C'est grave.

— Allez-y, Tom, dit Avalon. Nous ferons de notre mieux pour vous écouter.

Trumbull dit avec une certaine lassitude :

— Cette affaire concerne un type qui s'appelle Pochik. Il faut que je

vous parle un peu de lui pour que vous puissiez comprendre le problème, mais comme toujours en pareil cas, j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je ne vous dévoile que ce qui se rapporte directement à notre affaire.

» Tout d'abord, il vient d'Europe de l'Est, de quelque part en Slovénie, je crois, et il est arrivé ici quand il avait environ quatorze ans. Il a appris l'anglais tout seul, il est allé aux cours du soir pour suivre un enseignement secondaire et universitaire, tout en travaillant par ailleurs. Pendant dix ans, il a été serveur, et vous savez ce que ça représente… Désolé, Henry.

Henry dit tranquillement :

— Ce n'est pas nécessairement une profession agréable. Tout le monde ne peut pas s'occuper des Veufs Noirs, monsieur Trumbull.

— Merci, Henry. Vous êtes très diplomate… Quoi qu'il en soit, il n'aurait jamais réussi s'il n'avait été évident depuis le début qu'il était un génie en mathématiques. Tout professeur de mathématiques sain d'esprit aurait remué ciel et terre pour le garder dans son établissement. C'était le genre de garçon qui leur permettrait plus tard de figurer dans les annales sous la mention « a été le professeur de Pochik ». Vous comprenez ?

— Nous comprenons, Tom, dit Avalon.

— Du moins, c'est ce qu'on m'a dit, poursuivit Trumbull. Maintenant, il travaille pour le gouvernement, et c'est là que j'interviens. On me dit qu'il est vraiment quelqu'un. On me dit qu'il est formidable. On me dit qu'il est capable de faire ce que personne d'autre ne peut faire. On me dit qu'il faut le récupérer. Je ne sais même pas sur quoi il travaille, mais il faut qu'on l'ait.

— Eh bien, vous l'avez, dit Rubin. Il n'a tout de même pas été kidnappé et emmené de l'autre côté du rideau de fer ?

— Non, non, absolument pas, dit Trumbull. C'est bien plus irritant que ça. Écoutez, apparemment, un grand mathématicien peut être un parfait idiot dans tous les autres domaines.

— Vous voulez dire littéralement idiot ? demanda Avalon. Généralement, les savants idiots ont une mémoire remarquable et sont capables de faire des calculs incroyables, mais ils sont bien loin d'être des mathématiciens, à plus forte raison de grands mathématiciens.

— Non, non, il ne s'agit pas de cela non plus, dit Trumbull qui transpirait et fit une pause pour s'essuyer le front. Je veux dire qu'il est puéril. Il n'a pas beaucoup de culture, si l'on excepte les mathématiques, et ce n'est pas grave. Ce sont les mathématiques qui nous intéressent chez

lui. Le problème, c'est qu'il ne se sent pas au niveau, il a l'impression d'être stupide. Mince alors, il se sent inférieur, et quand il se sent un peu trop inférieur, il s'arrête de travailler et il se terre dans sa chambre.

— Et alors, où est le problème ? dit Gonzalo. Tout le monde n'a qu'à lui répéter constamment qu'il est extraordinaire.

— Il est en rapport avec d'autres mathématiciens qui sont presque aussi fous que lui. L'un d'eux, Sandino, n'apprécie pas d'être surpassé, et périodiquement, il fait enrager Pochik. Il a un certain sens de l'humour, ce Sandino, et il aime bien dire à Pochik : « Garçon, l'addition ! » Pochik n'a jamais pu encaisser ça.

— Empêchez donc ce Sandino de continuer, dit Drake. Dites-lui que vous le mettrez en pièces s'il recommence.

— C'est ce qu'ils lui ont dit, répondit Trumbull. Du moins, autant qu'ils pouvaient se le permettre. Ils ne veulent pas perdre Sandino non plus. De toute façon, la mise en boîte s'est arrêtée, mais quelque chose de beaucoup plus grave s'est produit… Voyez-vous, il y a quelque chose qui, si j'ai bien compris, s'appelle « la proposition de Goldbach ».

Galvanisé, Roger Halsted témoigna immédiatement un vif intérêt.

— Bien sûr, dit-il. Elle est très célèbre.

— Vous la connaissez ? demanda Trumbull.

Halsted se raidit.

— Je ne fais peut-être qu'enseigner l'algèbre à des élèves du secondaire, mais voyez-vous, oui, je connais la proposition de Goldbach. Être professeur dans un collège ne fait pas de moi un collégien…

— Très bien. Je vous présente mes excuses. C'était stupide de ma part, dit Trumbull. Et puisque vous êtes mathématicien, vous pouvez donc vous permettre d'être sujet à des sautes d'humeur. En tout cas, pourriez-vous nous expliquer la proposition de Goldbach ? Parce que moi, je ne suis pas sûr de pouvoir le faire.

— En réalité, c'est très simple, dit Halsted. En 1742, je crois, un mathématicien russe, Christian Goldbach, a déclaré qu'il croyait que tous les nombres pairs supérieurs à 2 étaient la somme de deux nombres premiers, un nombre premier étant un nombre qui n'admet pas d'autre diviseur que lui-même ou un. Par exemple 4 = 2 + 2 ; 6 = 3 + 3 ; 8 = 3 + 5 ; 10 = 3+ 7 ; 12 = 5 + 7 ; et ainsi de suite, vous pouvez continuer tant que vous voulez.

— Et alors, qu'est-ce que ça a de si extraordinaire ? dit Gonzalo.

— Goldbach n'a jamais été capable de le prouver. Et depuis deux cents et quelques années, personne d'autre n'en a été capable. Les plus grands

mathématiciens n'ont pas pu démontrer que c'était vrai.

— Ah bon ? dit Gonzalo.

Halsted expliqua patiemment :

— Tous les nombres pairs qui ont été vérifiés sont toujours la somme de deux nombres premiers. On est allé très loin et les mathématiciens sont persuadés que cette proposition est juste… mais personne n'arrive à la démontrer.

— S'ils ne trouvent pas d'exceptions, est-ce que ça ne suffit pas à la démontrer ? dit Gonzalo.

— Non, parce qu'il y a toujours un nombre plus élevé que le plus élevé qui a été vérifié. En outre, on ne connaît pas, et on ne peut pas connaître, tous les nombres premiers, et plus un nombre est élevé, plus il est difficile de dire s'il est premier ou non. Ce qu'il faudrait, c'est une preuve *générale* qui nous dise que nous n'avons pas besoin de chercher d'exceptions puisqu'il ne peut pas y en avoir. Ça embête les mathématiciens de voir qu'un problème peut être énoncé aussi simplement, que la règle semble fonctionner, mais qu'on ne peut pas arriver à la démontrer.

Trumbull secouait la tête depuis un moment.

— Très bien, Roger, très bien. On a compris. Mais, dites-moi, qu'est-ce que ça peut faire, en fait ? Est-ce vraiment aussi important que ça pour quelqu'un qui n'est pas mathématicien de savoir si la proposition de Goldbach est juste ou non, et s'il y a des exceptions ou non ?

— Non, dit Halsted. Pas pour quelqu'un qui n'est pas mathématicien. Mais pour quelqu'un qui l'est et qui arriverait à démontrer ou à infirmer la proposition de Goldbach, il y aurait une place permanente sur l'autel érigé à la gloire mathématique.

Trumbull haussa les épaules.

— Nous y voilà. Les travaux de Pochik sont en réalité de la plus haute importance. Je ne sais pas exactement s'il travaille pour le ministère de la Défense, le ministère de l'Énergie, la NASA ou autre chose, mais c'est d'une importance capitale. En tout cas, ce qui l'intéresse, lui, c'est la proposition de Goldbach, et il se sert d'un ordinateur pour ça.

— Pour vérifier des nombres élevés ? demanda Gonzalo.

Halsted s'empressa de dire :

— Non, ça ne servirait à rien. Mais de nos jours, on peut utiliser des ordinateurs pour résoudre des problèmes particulièrement retors. Ce n'est peut-être pas une solution élégante, mais c'est tout de même une solution. Si on arrive à réduire un problème à un nombre fini de situations possibles, disons, un million, on peut programmer un

ordinateur de manière à toutes les vérifier. Si chacune d'elles correspond à ce qu'on en attendait, alors la démonstration est faite. On a récemment résolu de cette façon le problème des applications en quadrichromie, un problème aussi célèbre et aussi ardu que la proposition de Goldbach.

— Bon, dit Trumbull. Voilà donc ce que fait Pochik. Apparemment, il aurait trouvé la solution d'un lemme particulier. Bon, maintenant, pouvez-vous me dire ce qu'est un lemme ?

— C'est une solution partielle, répondit Halsted. Si vous faisiez l'ascension d'un pic et que vous marquiez d'une borne chaque étape accomplie, les lemmes seraient analogues à ces bornes, et la solution au pic de la montagne.

— S'il résout le lemme, résoudra-t-il la proposition ?

— Pas plus que vous n'atteindrez le sommet si vous avez atteint une certaine hauteur de pente. Mais en revanche, si vous ne résolvez pas le lemme, vous n'arriverez probablement pas à résoudre le problème, du moins de la manière que vous envisagiez.

— D'accord, dit Trumbull en s'appuyant au dossier de sa chaise. Eh bien, Sandino a découvert le lemme le premier et il l'a envoyé à un éditeur pour le faire publier.

Penché sur la table, Drake écoutait avec attention.

— Ce n'est pas de veine pour Pochik, dit-il.

— Sauf que d'après Pochik, la chance n'a rien à voir là-dedans, dit Trumbull. Il prétend que Sandino n'est pas assez intelligent pour avoir trouvé ça et qu'il n'aurait pas pu le faire tout seul. Pour lui, il y a là une coïncidence un peu trop curieuse.

— C'est une accusation très grave, dit Drake. Est-ce que Pochik a des preuves ?

— Non, bien sûr que non. Si Sandino avait voulu piquer les résultats des travaux de Pochik, la seule façon aurait été de consulter ses données sur son ordinateur, et Pochik lui-même reconnaît que c'est impossible.

— Pourquoi ? demanda Avalon.

— Parce que Pochik se sert d'un mot de passe pour protéger ses données, dit Trumbull. Si l'utilisateur de l'ordinateur ne le mentionne pas, tout ce qui a été entré avec le mot de passe lui est inaccessible.

— Il est possible que Sandino ait eu connaissance de ce mot de passe, dit Avalon.

— Pochik soutient que c'est impossible, dit Trumbull. Il avait peur que quelqu'un, Sandino, surtout, ne lui vole ses idées, il n'a donc noté son mot de passe nulle part et il ne l'a jamais utilisé quand il n'était pas seul dans

le bureau. Qui plus est, il en a choisi un qui fait quatorze lettres, m'a-t-il dit. Ce qui, d'après lui, donne des millions de milliards de possibilités. Personne n'aurait pu le deviner, m'a-t-il encore dit.

— Et Sandino, que dit-il ? demanda Rubin.

— Il dit qu'il est parvenu à ce résultat tout seul. Il récuse l'accusation de vol en soutenant qu'il s'agit des divagations d'un fou. Et franchement, on pourrait très bien lui donner raison.

— Eh bien, réfléchissons, dit Drake. Sandino est un bon mathématicien et il est présumé innocent tant qu'il n'aura pas été reconnu coupable. Pochik ne peut absolument pas prouver ce qu'il avance et il reconnaît lui-même que Sandino n'aurait pas pu découvrir le mot de passe… ce qui aurait pourtant été le seul moyen de commettre ce vol. Je pense que Pochik doit se tromper et que Sandino doit avoir raison.

— Je vous l'ai dit, on peut effectivement affirmer que Sandino a raison, dit Trumbull. Mais le problème, c'est que Pochik ne veut plus travailler. Il broie du noir dans sa chambre, il lit de la poésie et il dit qu'il ne se remettra plus jamais au travail. Il dit que Sandino l'a spolié de son immortalité et que sans ça, la vie ne signifie plus rien pour lui.

— Si vous avez tant besoin de ce type, est-ce que vous ne pouvez pas arriver à convaincre Sandino de lui céder son lemme ? dit Gonzalo.

— Sandino ne veut pas faire ce sacrifice et nous ne voulons pas l'y contraindre, à moins d'avoir de sérieuses raisons de croire qu'il y a bien eu fraude. Si nous avions une preuve en ce sens, nous pourrions nous acharner sur lui pour l'éreinter. Vous savez, pour ma part, je pense que Sandino a très bien pu voler ces données.

— Comment ? dit Avalon.

— En se procurant le mot de passe. Si je le connaissais, je suis sûr que je pourrais imaginer un moyen logique pour que Sandino ait pu le dénicher ou le deviner. Mais Pochik refuse tout simplement de me le donner. Il a poussé les hauts cris quand je le lui ai demandé. Je lui ai expliqué mes raisons mais il m'a répondu que c'était impossible. Il prétend que Sandino a utilisé une autre méthode… mais il n'y a pas d'autre méthode.

— Pochik veut une interprétation mais refuse de vous raconter son rêve, dit Avalon. Alors il vous faut d'abord trouver le rêve avant de pouvoir l'interpréter.

— Exactement ! Comme les sages chaldéens.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais essayer de faire ce que Sandino a dû faire. Je vais essayer de

deviner quel est ce mot de passe de quatorze lettres et je vais l'annoncer à Pochik. Si j'ai deviné juste, il sera évident que Sandino a pu en faire autant et que le lemme a très probablement été volé.

Le silence se fit autour de la table, puis Gonzalo demanda :

— Vous croyez que vous pourrez y arriver, Tom ?

— Non, je ne le crois pas. C'est pourquoi je vous ai soumis ce problème. Je voudrais que nous nous y mettions tous. J'ai dit à Pochik que je l'appellerais avant dix heures et demie ce soir… (Trumbull consulta sa montre)… avec le mot de passe, juste pour lui montrer qu'on pouvait le deviner. Je présume qu'il attend à côté de son téléphone.

— Et si nous ne le trouvons pas ? dit Avalon.

— Dans ce cas, nous n'aurons pas de raison plausible qui nous permette de supposer que le lemme a été volé, et moralement, nous ne nous sentirons plus en droit de forcer Sandino à y renoncer. Mais de toute façon, nous ne serons pas plus mal lotis.

— Alors, allez-y le premier, dit Avalon. Vous y avez manifestement réfléchi plus longtemps que nous, et ça relève de vos compétences professionnelles.

Trumbull s'éclaircit la gorge.

— Très bien. Je me dis que puisque Pochik n'a pas noté son mot de passe, il faut qu'il s'en souvienne. Il y a des gens qui ont une mémoire phénoménale et un tel talent est assez fréquent chez les mathématiciens. Cependant, même les grands mathématiciens ne sont pas toujours capables de se rappeler de longues successions de symboles sans suite. D'ailleurs, d'après ses collègues, Pochik a une mémoire tout à fait ordinaire. Il faut donc que son mot de passe soit simple à retenir s'il veut être vraiment sûr de pouvoir s'en souvenir.

» Les possibilités se limitent donc sans doute à une expression courante ou à une progression habituelle qu'on ne peut oublier. Supposez que ce soit ALBERT EINSTEIN, par exemple. Il y a bien quatorze lettres et il n'y aurait pas de danger pour qu'il l'oublie. Ou SIR ISAAC NEWTON, ou ABCDEFGHIJKLMN, ou encore NMLKJIHGFEDCBA. Si Pochik a un mot de passe de ce genre, il se peut que Sandino ait essayé différentes combinaisons évidentes et que l'une d'elles ait marché.

— Si c'est bien ça, nous n'avons aucune chance de résoudre le problème, dit Drake. Sandino a pu tester différentes possibilités pendant des mois. L'une d'elles a fini par marcher. S'il est tombé dessus par hasard, après avoir fait des essais pendant un bon moment, nous ne réussirons jamais, en une heure et demie, à trouver la solution sans

même pouvoir la tester sur ordinateur.

— C'est là un élément qu'il ne faut pas négliger, en effet, dit Trumbull. Il se peut très bien que Sandino ait réfléchi à ce problème pendant des mois. C'est en juin qu'il a fait enrager Pochik avec cette histoire de serveur, et Pochik, fou furieux, lui a hurlé qu'il allait lui montrer de quoi il était capable dès qu'il serait prêt. Sandino a pu en tirer ses conclusions en constatant qu'à ce moment-là, Pochik se servait très souvent de l'ordinateur, et il s'est mis au travail. Il a pu y passer des mois.

— Est-ce qu'à cette occasion Pochik a laissé échapper quelque chose qui aurait pu le mettre sur la voie ? demanda Avalon.

— Pochik jure que tout ce qu'il a dit, c'est : « Tu verras bien, quand j'aurai terminé ma démonstration », mais qui sait ? Est-ce qu'il peut se rappeler les paroles exactes qu'il a prononcées à un moment où il était hors de lui ?

— Je suis surpris que Pochik n'ait pas essayé de foutre une raclée à Sandino, dit Halsted.

— Vous ne seriez pas aussi surpris si vous les connaissiez, dit Trumbull. Sandino est bâti comme un rugbyman et Pochik pèse cinquante kilos tout mouillé.

Gonzalo demanda brusquement :

— Quel est le prénom de ce type ?

— Vladimir, répondit Trumbull.

Gonzalo se tut un instant, tandis que tous les yeux étaient braqués sur lui, puis il reprit :

— Je m'en doutais. VLADIMIR POCHIK a quatorze lettres. Il a utilisé son propre nom.

— C'est ridicule, dit Rubin. C'est la première combinaison que n'importe qui essaierait.

— C'est comme l'histoire de la lettre volée, de Pœ. Personne n'y pense parce que c'est trop évident. Demandez-le-lui.

Trumbull secoua la tête.

— Non, je ne peux pas arriver à croire qu'il ait utilisé son propre nom.

Rubin dit d'un air pensif :

— Vous dites qu'il reste dans sa chambre à lire de la poésie ?

— Oui.

— C'est sa passion, la poésie ? Il me semblait vous avoir entendu dire qu'en dehors des mathématiques, il n'était pas particulièrement cultivé.

Trumbull dit d'un air sarcastique :

— On n'a pas besoin d'être docteur ès lettres pour lire de la poésie.

Avalon dit d'un air lugubre :

— Il faut être idiot pour lire de la poésie moderne.

— C'est un fait, dit Rubin. Est-ce que Pochik lit de la poésie contemporaine ?

— Il ne m'est jamais venu à l'esprit de le lui demander, dit Trumbull. Quand je suis allé le voir, il lisait un recueil de poèmes de Wordsworth, mais c'est tout ce que je peux dire.

— C'est suffisant, dit Rubin. S'il aime Wordsworth, c'est qu'il n'aime pas la poésie contemporaine. Personne n'est capable d'apprécier ce vieux chnoque et d'aimer le genre de choses qu'on peut lire aujourd'hui.

— Et alors ? demanda Trumbull. Qu'est-ce que ça change ?

— Avec ses rimes et son rythme, la poésie ancienne est facile à mémoriser et peut convenir à un mot de passe. Il pourrait s'agir d'un fragment de quatorze lettres tiré d'un poème de Wordsworth, sans doute d'un poème très connu. Par exemple, « Lonely as a cloud »[1], qui a quatorze lettres. Ou il a pu prendre quatorze lettres dans certains vers célèbres, comme « L'enfant est le père de l'homme » ou « traînant après soi des nuages de gloire » ou « Milton ! tu devrais vivre à cette heure ». Ou il s'agit peut-être d'un poète de la même veine.

— Même si nous nous limitons à des passages de poèmes classiques et romantiques, il nous reste encore un champ d'investigation immense, dit Avalon.

— Je vous le répète, c'est une tâche impossible, dit Drake. Nous n'avons pas le temps de tous les essayer. Et nous ne pourrons pas arriver à trancher sans les tester.

— C'est encore plus impossible que vous ne le pensez, Jim, dit Halsted. Je ne crois pas que le mot de passe ait été constitué de mots anglais.

Trumbull demanda en fronçant les sourcils :

— Vous voulez dire qu'il aurait utilisé sa langue maternelle ?

— Non, je veux dire qu'il a utilisé une série de lettres qui ne forment pas des mots. Vous disiez que Pochik affirmait que son mot de passe était inviolable parce qu'il y avait des millions de milliards de possibilités dans une combinaison de quatorze lettres. Eh bien, supposez que la première lettre soit n'importe laquelle, parmi les vingt-six, que la seconde également, de même que la troisième, et cetera. Dans ce cas, le nombre total de combinaisons serait de 26 × 26 × 26 et ainsi de suite. Vous devriez avoir quatorze fois le produit de vingt-six par lui-même et le

résultat serait… (il sortit sa calculatrice de poche et la manipula pendant un petit moment)… à peu près 64 millions de milliards de possibilités.

» Bon, maintenant, si vous utilisez une expression anglaise ou une expression formulée dans n'importe quelle langue européenne existante, la plupart des combinaisons de lettres n'apparaissent tout simplement pas. Vous n'allez pas avoir un HGF ou un QXZ ou encore un LLLLC. Si nous n'incluons que les combinaisons possibles dans des mots, nous aurons peut-être des millions de possibilités, peut-être moins, mais certainement pas des millions de milliards. Étant mathématicien, Pochik n'aurait certainement pas dit des millions de milliards s'il ne voulait pas dire exactement ça, donc, je suppose que le mot de passe est constitué de lettres qui ne forment pas des mots.

— Il n'a pas une mémoire… commença Trumbull.

— Même quelqu'un qui a une mémoire ordinaire peut retenir une série de lettres s'il s'exerce suffisamment longtemps, dit Halsted.

— Attendez un instant, dit Gonzalo. S'il n'y a qu'un nombre défini de combinaisons possibles, on pourrait se servir d'un ordinateur. L'ordinateur pourrait les essayer toutes et s'arrêter sur celle qui est la bonne.

— Vous ne vous rendez pas compte de ce que représente un nombre comme 64 millions de milliards, Mario, dit Halsted. Supposez que vous vous arrangiez pour que l'ordinateur teste mille millions de combinaisons différentes à la seconde. Il faudrait alors deux mille années de travail acharné, nuit et jour, pour tester toutes les combinaisons possibles.

— Mais on n'aurait pas besoin de toutes les tester, dit Gonzalo. La bonne combinaison pourrait surgir au bout de deux heures à peine. Le mot de passe était peut-être AAAAAAAAAAAAA et l'ordinateur a pu commencer par là.

— C'est très improbable, dit Halsted. Pochik n'aurait pas plus utilisé un mot de passe de ce type qu'il n'aurait utilisé son propre nom. D'ailleurs, Sandino s'y connaît suffisamment en maths pour ne pas entreprendre sur ordinateur un essai qui, il le sait bien, pourrait prendre une centaine de vies.

Rubin dit d'un air pensif :

— S'il a vraiment utilisé un mot de passe formé de lettres dans le désordre, je parie que ce n'était pas au hasard.

— Que voulez-vous dire, Manny ? dit Avalon.

— S'il n'a pas une mémoire extraordinaire et qu'il ne l'a pas noté quelque part, comment aurait-il fait pour le retenir ? Répétez-vous donc

quatorze lettres prises au hasard et voyez si vous pouvez être sûr de les énoncer dans le même ordre au bout d'un instant. Et même s'il avait imaginé une série de lettres sans suite qu'il aurait réussi à mémoriser, il n'est manifestement pas quelqu'un qui se fie à autre chose qu'à son raisonnement mathématique. Aurait-il pu accepter de ne pas pouvoir avoir accès à ses propres données parce qu'il aurait oublié le mot de passe ?

— Il aurait pu tout recommencer, dit Trumbull.

— Avec un nouveau mot de passe aussi hasardeux qu'il aurait également oublié ? dit Rubin. Non. Même si le mot de passe semble avoir été choisi complètement au hasard, je parie que Pochik a un moyen infaillible de s'en souvenir, et si nous pouvons imaginer ce moyen, nous aurons la réponse. En fait, si Pochik nous donnait le mot de passe, nous comprendrions comment il l'a mémorisé et comment Sandino l'a ensuite deviné.

— Si Nabuchodonosor avait pu se rappeler son rêve, les sages auraient pu l'interpréter, dit Trumbull. Pochik ne nous donnera pas son mot de passe, et d'ailleurs, si nous savions comment il s'y est pris pour l'imaginer, nous ne pourrions jamais être vraiment sûrs que Sandino ait pu le découvrir tout seul… Bon, il va falloir abandonner.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire, dit soudain Henry. Je crois que…

Tout le monde se tourna vers Henry, plein d'espoir.

— Oui, Henry ? dit Avalon.

— C'est seulement une hypothèse farfelue. Je me suis peut-être complètement trompé. Mais ce serait peut-être possible d'appeler M. Pochik, monsieur Trumbull, et de lui demander si le mot de passe n'est pas WEALTMDITEBIAT, dit Henry.

— *Quoi ?* dit Trumbull.

— Pour une hypothèse farfelue, c'est une hypothèse farfelue ! dit Halsted en haussant les sourcils. Pourquoi avez-vous pensé à ça ?

— Ça n'a aucun sens, dit Gonzalo.

Personne ne pouvait se rappeler avoir jamais vu Henry rougir, mais maintenant, il était nettement cramoisi.

— J'espère que vous m'excuserez, dit-il. Mais je ne voudrais pas vous expliquer mon raisonnement avant qu'on ne teste cette combinaison. Si je me suis trompé, j'aurais l'air trop idiot… Et en y réfléchissant, je ne vous pousserai pas à la tester.

— Non, nous n'avons rien à perdre, dit Trumbull. Pourriez-vous

m'écrire cette combinaison de lettres, Henry ?

— Je l'ai déjà fait, monsieur.

Trumbull y jeta un coup d'œil, se dirigea vers le téléphone qui se trouvait dans un coin de la pièce, et composa un numéro. Il attendit pendant quatre sonneries qui s'entendirent nettement dans le silence, tout le monde retenant son souffle. Il y eut alors un déclic, puis un « Allô ? » sec et aigu.

— Docteur Pochik ? dit Trumbull. Écoutez. Je vais vous lire quelques lettres… Non, docteur Pochik, je ne dis pas que j'ai trouvé le mot de passe. C'est seulement une expé… C'est une expérience, monsieur. Nous pouvons nous être trompés… Non, je ne peux pas vous dire comment… Écoutez, W, E, A, L… Oh, bon Dieu !

Il plaça la main sur le combiné.

— Notre bonhomme a une attaque.

— Parce que c'est juste ou parce que c'est faux ? demanda Rubin.

— Je n'en sais rien, dit Trumbull en plaquant l'écouteur sur son oreille. Docteur Pochik, vous êtes là ?… Docteur Pochik ?… Le reste est… (il consulta la feuille de papier)… T, M, D, I, T, E, B, I, A, T.

Il écouta.

— Oui, monsieur, fit-il, je crois que Sandino l'a deviné, tout comme nous. Nous allons avoir une réunion avec vous et Sandino, et nous allons tout régler. Oui… je vous en prie, docteur Pochik, nous ferons de notre mieux.

Trumbull raccrocha, poussa un énorme soupir, puis dit :

— Sandino va avoir l'impression que Jupiter se déchaîne sur lui… Bon, Henry, mais si vous ne nous dites pas comment vous avez trouvé ça, nous n'aurons pas besoin d'attendre Jupiter. Je vous tuerai de ma propre main.

— Ce ne sera pas nécessaire, monsieur Trumbull, dit Henry. Je vais vous le dire tout de suite. Je n'ai fait que vous écouter. M. Halsted a fait remarquer qu'il devait obligatoirement s'agir d'une série de lettres dans le désordre. M. Rubin a soutenu qu'il devait y avoir un système quelconque pour ne pas l'oublier, ce que je pensais moi-même. Au début de la soirée, M. Avalon s'amusait à employer des jurons avec allitérations, ce qui faisait ressortir l'importance des lettres initiales. Vous-même, vous avez évoqué le goût de M. Pochik pour la poésie ancienne, celle de Wordsworth, par exemple.

» Je me suis alors rappelé que quatorze représentait le nombre de vers d'un sonnet, et que si on prenait la première lettre de chaque vers, on

aurait une série de quatorze lettres apparemment dans le désordre, mais qu'on ne pourrait pas oublier tant qu'on se souviendrait du sonnet ou qu'on pourrait, au pire, le consulter.

» La question était alors : quel sonnet ? Il s'agissait très probablement d'un sonnet très connu, et Wordsworth en a écrit certains qui le sont. En fait, M. Rubin a cité le premier vers de l'un d'eux : « Milton ! tu devrais vivre à cette heure. » Ça m'a fait penser à Milton, et il m'est venu à l'esprit qu'il devait s'agir de son sonnet intitulé « On His Blindness »[2]. Il se trouve que je le connais par cœur. Notez, je vous prie, les premières lettres de chaque vers :

When I consider how my light is spent
Ere half my days, in this dark world and wide,
And that one talent which is death to hide,
Lodged with me useless, though my soul more bent
To serve there with my Maker, and present
My true account, lest he returning chide ;
« Doth God exact day-labor ; light denied ? »
I fondly ask. But Patience, to prevent
That murmur, soon replies, « God doth not need
Either man's work or his own gifts ; who best
Bear his mild yoke, they serve him best. His state
Is kingly. Thousands at his bidding speed
And post o'er land and ocean without rest…[3]

Henry marqua une pause et dit doucement :

— Je crois qu'il s'agit du plus beau sonnet écrit en anglais, même si on tient compte de ceux de Shakespeare, mais ce n'est pas la raison pour laquelle j'avais l'impression de tenir la réponse. C'est parce que le Dr Pochik a été serveur et qu'il ne l'a pas oublié, et parce que j'en suis un moi aussi, que j'ai retenu ce sonnet. C'est sans doute affaire d'imagination stupide, mais le dernier vers, que je ne vous ai pas cité, et qui est peut-être parmi les vers les plus célèbres que Milton ait composés…

— Allez-y, Henry, dit Rubin. Dites-le-nous donc !

— Merci, monsieur, dit Henry avant de réciter solennellement :

They also serve who only stand and wait[4].

Remarque

J'ai l'impression que les titres constituent une part importante d'une nouvelle et je les choisis avec un soin considérable. En fait, je ne peux pas commencer une histoire tant que je n'en ai pas choisi le titre.

Je ne respecte cependant pas certaines règles judicieuses en faisant mon choix. Je ne sais vraiment pas ce qui fait un bon titre – ou l'inverse. C'est seulement quelque chose que je sens. J'en choisis un qui me semble bien aller avec l'histoire et qui y ajoute même quelque chose.

Souvent, Fred Dannay, le responsable *d'Ellery Queen's Mystery Magazine,* n'aime pas un de mes titres et le change… et je n'aime pas le sien et je reviens à mon titre original quand je rassemble mes nouvelles en recueil.

Mais parfois, Fred choisit un titre qui est meilleur (c'est du moins ce qu'il me semble) et n'étant pas quelqu'un d'obstiné par principe, je l'accepte.

Par exemple, j'avais intitulé la nouvelle que vous venez de lire *Quatorze lettres,* ce qui, après tout, dit bien de quoi il s'agit. Mais quand elle a été publiée dans le numéro du 5 mai 1980 *d'EQMM,* Fred l'a appelée *Soixante millions de milliards de combinaisons,* ce qui évoque tout aussi bien de quoi il s'agit. Et comme le titre de Fred est infiniment plus théâtral, je l'ai accepté… en m'en voulant, comme d'habitude, de ne pas y avoir pensé depuis le début.

Une femme dans un bar

D'ordinaire, les coups heureux ou malheureux des joueurs de baseball ne venaient pas troubler la sérénité (ou le manque de sérénité) d'un banquet des Veufs Noirs. Aucun membre de ce club n'était sportif au sens usuel du mot, bien que Mario Gonzalo fût réputé pour jouer aux courses, à l'occasion.

Pourtant, tandis qu'on servait le carré d'agneau, Thomas Trumbull repoussa en arrière ses cheveux blancs frisottés, et avec un air passablement mécontent, il déclara :

— J'ai perdu tout intérêt pour le baseball. Quand le transfert de telle ou telle équipe a commencé à se pratiquer, ça a mis fin au sentiment de loyauté qu'on avait hérité de nos pères. J'étais un supporter des New York Giants quand j'étais jeune, tout comme mon père l'avait été. Les San Francisco Giants ne sont que des étrangers pour moi. Quant aux Mets, eh bien, ce n'est plus pareil.

— Il reste encore les New York Yankees, dit Geoffrey Avalon, qui détachait habilement sa viande de l'os et fronçait ses sourcils noirs en se concentrant sur cette tâche. Dans ma ville natale, nous avons toujours les Phillies, bien que nous ayons perdu les Athletics.

— Chicago a toujours ses deux équipes, dit Mario Gonzalo, et pour ce qui est des autres villes, il y a encore les Cleveland Indians, les Cincinnati Reds, les Saint Louis…

— Ce n'est plus pareil, dit violemment Trumbull. Même si je devais me rabattre sur les Yankees, il n'en reste pas moins que la moitié des équipes contre lesquelles ils jouent sont des équipes dont Lou Gehrig et Bill Dickey n'ont jamais entendu parler. Et maintenant, les équipes sont classées en deux groupes, avec des éliminatoires avant la coupe du monde, ce qui retire presque tout le suspense, avec une moyenne de 290 points par batteur. Mince, je me rappelle le temps où il en fallait 350 si on voulait avoir une chance de remporter la victoire.

Emmanuel Rubin écoutait avec la paisible dignité qui seyait, selon lui, à sa qualité d'hôte… du moins jusqu'au moment où son invité se tourna vers lui pour lui demander :

— Est-ce que Trumbull est un passionné de baseball, Manny ?

À ces mots, Rubin retourna à son attitude coutumière et eut un reniflement de mépris sonore. Sa maigre barbe se hérissa.

— Qui, Tom ? Il a peut-être regardé quelques matches à la télé, mais c'est tout. Quand on parle de double, il pense qu'il s'agit d'un whisky double.

— Allons, Manny, vous, vous croyez qu'un batteur sert à monter les blancs en neige, dit Gonzalo.

Rubin le foudroya du regard, à travers les verres épais de ses lunettes, puis il dit :

— Il se trouve que j'ai été batteur pendant une saison, en semi-professionnel, à la fin des années trente.

— Et la balle vous passait toujours au-dessus de la tête… dit Gonzalo qui s'arrêta soudain et rougit.

L'invité de Rubin sourit. Bien que Rubin ne dépassât le mètre soixante que de cinq centimètres, l'invité ne les atteignait même pas.

— Elle me passerait encore plus au-dessus de la tête si je jouais, dit-il.

Essayant visiblement de retrouver son assurance, Gonzalo dit :

— En tout cas, c'est plus difficile de lancer la balle à quelqu'un qui a une taille inférieure à la moyenne, c'est déjà ça, monsieur Just.

— Il y a beaucoup d'autres occasions où on vous sous-estime considérablement, et c'est parfois bien pratique, acquiesça Just. En fait, je ne suis pas très passionné de baseball moi-même. Dans la pénombre, je doute de pouvoir faire la différence entre une balle de baseball et une balle de golf.

À ce moment-là, Darius Just leva brusquement la tête et dit :

— Garçon, si ça ne vous ennuie pas, je prendrai un verre de lait plutôt que du café.

Attendant avec impatience son propre café, Drake lui demanda :

— Est-ce là quelque chose d'exceptionnel, monsieur Just, ou bien ne buvez-vous jamais de café ?

— Je n'en bois pas, dit Just. Je ne fume pas et je ne bois pas d'alcool non plus. Ma mère m'avait tout expliqué très soigneusement : si je buvais mon lait et que j'évitais de prendre de mauvaises habitudes, je serais grand et fort. C'est ce que j'ai fait… et je ne le suis pas devenu. Du moins, pas grand, car je suis relativement fort. Ce n'est pas du tout américain, je suppose, de ne pas aimer le baseball. Vous pouvez parfois faire semblant de vous y intéresser, bien que ça puisse aussi vous attirer des ennuis… Ah, voilà le lait. Comment est-il arrivé sur la table ?

Gonzalo sourit.

— C’est l’œuvre de notre Henry. Il est le silence et l’efficacité mêmes.

Just sirota son lait avec satisfaction. Ses traits étaient peu marqués, mais vivants, et sans relâche, ses yeux semblaient suivre tout ce qui se passait dans la pièce. Il avait les épaules larges, et on avait l’impression qu’elles avaient été conçues pour un homme plus grand. Il avait une allure d’athlète.

Drake buvait tranquillement son café d’un air pensif, mais quand Rubin frappa son verre à eau avec sa cuiller, le calme fut rompu. Drake leva la main et dit :

— Manny, puis-je poser les questions ?

— Si vous voulez, dit Rubin avant de se tourner vers son invité. Jim est l’un des Veufs Noirs les plus réservés, Darius, donc inutile de vous attendre à un interrogatoire trop poussé. En fait, la seule raison pour laquelle il s’est porté volontaire, c’est qu’il a lui-même écrit un livre et qu’il veut frayer avec d’autres écrivains.

Just eut une lueur d’intérêt dans le regard.

— Quel genre de livre, monsieur Drake ?

— Un ouvrage de vulgarisation scientifique, dit Drake. Mais c’est maintenant à moi de poser les questions… Henry, puisque M. Just ne boit pas, pourriez-vous lui apporter du ginger ale pour remplacer le brandy ? Je ne voudrais pas qu’il soit désavantagé.

— Certainement, monsieur Drake, si M. Just le désire, murmura Henry, cette perle de serveur. Mais avec tout le respect que je vous dois, je vous dirai qu’à mon avis M. Just ne doit pas se laisser facilement désavantager.

— Nous verrons, dit Drake d’un air sombre. Monsieur Just, comment justifiez-vous votre existence ?

Just se mit à rire.

— Elle se justifie à mes yeux de temps à autre, quand elle me comble de bonheur. Quant à la justifier aux yeux du reste du monde, qu’il aille se faire voir… Avec tout le respect que je vous dois, comme dirait Henry.

— Le monde ira peut-être se faire voir sans votre permission. Mais pendant cette soirée, c’est devant nous que vous devrez justifier votre existence, en répondant à nos questions. Ça fait maintenant plus de la moitié d’une existence raisonnablement longue que je suis membre des Veufs Noirs, et je commence à avoir du flair pour débusquer certaines petites phrases qui gagnent à être commentées. Vous avez dit qu’on pouvait avoir des ennuis si on faisait semblant d’aimer le baseball. Je

suppose que ça vous est arrivé un jour et j’aimerais bien que vous nous en parliez.

Just eut l’air surpris et Rubin lui dit en contemplant son brandy :

— Je vous avais prévenu, Darius.

— Vous connaissez cette histoire, n’est-ce pas, Manny ? dit Drake.

— Je sais qu’il y a une histoire, mais je n’en connais pas les détails, dit Rubin. J’ai prévenu Darius que nous réussirions à la lui faire raconter.

Just ramassa sur la table la caricature que Mario Gonzalo avait faite de lui. Elle le montrait en train de sourire d’une oreille à l’autre et de soulever des haltères avec des biceps prodigieux.

— Je ne fais pas de poids et haltères, dit-il.

— Ça ne fait rien, dit Gonzalo. C’est comme ça que je vous vois.

— Les poids et haltères vous rendent plus lent, dit Just. Réussir une attaque est affaire de rapidité.

— Vous n’êtes pas rapide pour répondre à ma question, dit Drake en allumant une cigarette.

— Il y a effectivement une histoire, dit Just.

— Bien, dit Drake.

— Mais elle ne vous satisfera pas. Je ne peux vous fournir ni raisonnement ni explication…

— De mieux en mieux. Allez-y, je vous en prie.

— Très bien, dit Just…

— J’aime marcher. C’est une excellente manière de rester en forme. Un soir, j’avais décidé d’aller rendre visite à un ami que je n’avais pas vu depuis quelque temps et qui habitait un nouvel appartement. Je devais m’y trouver à neuf heures du soir et c’était une marche relativement longue, mais je ne redoute pas particulièrement ce qui peut se passer dans les rues une fois la nuit tombée, bien que, je l’admets, je ne recherche pas spécialement les quartiers particulièrement dangereux.

» J’étais cependant en avance, et à quelques pâtés de maisons de l’appartement de mon ami, je me suis arrêté dans un bar. Comme je vous l’ai dit, je ne bois pas, mais je ne suis pas farouchement antialcoolique et en certaines rares occasions, je prends un Bloody Mary.

» Il y avait un match de baseball à la télé quand je suis entré, mais le son était baissé, ce qui me convenait parfaitement. Il n’y avait pas grand monde, ce qui me convenait également. Deux hommes étaient assis à une table installée contre le mur et une femme était seule au bar, juchée sur un tabouret.

» Je me suis assis au comptoir, en laissant un tabouret libre entre la

femme et moi, et après avoir commandé mon verre, j'ai jeté un rapide coup d'œil en direction de cette femme. Elle était relativement jolie, relativement bien faite, et résolument intéressante. Être jolie et bien faite ne gâte rien – ce qui ne veut pas dire que ça vous attire obligatoirement – mais être intéressante est infiniment préférable, bien que ce soit une qualité difficile à décrire. Chaque personne l'apprécie différemment, et cette femme était intéressante selon mes critères personnels.

» Je n'inclus pas les femmes dans les plaisirs dont je m'abstiens. Je me suis même brièvement demandé s'il fallait absolument que j'aille chez mon ami, qui avait, en l'occurrence, le désavantage d'être un homme.

» J'ai soutenu le regard de la femme juste le temps qu'il fallait, et puis j'ai détourné les yeux. Le tout est de bien calculer son moment, et je ne suis pas sans posséder quelque expérience en la matière. Ensuite, j'ai levé la tête pour fixer l'écran de télé pendant un moment. Dans ces cas-là, il ne faut pas avoir l'air trop pressé.

» Elle m'a alors adressé la parole. J'étais plutôt surpris. Je ne nierai pas que, malgré ma taille, je ne me débrouille pas trop mal avec les femmes, mais en général, mon charme n'opère tout de même pas aussi vite. Elle m'a dit :

» – Vous avez l'air de vous y connaître.

» C'était seulement un moyen d'engager la conversation. Elle ne pouvait sûrement pas savoir ce que je pensais du baseball d'après le regard glauque que je fixais sur le téléviseur.

» Je me suis retourné, je lui ai souri, et je lui ai répondu :

» – Le baseball est devenu une seconde nature pour moi. Je le sens comme je respire.

» C'était un mensonge achevé, mais quand une femme vous ouvre la voie, il faut bien vous y engager.

» Elle m'a alors demandé très sérieusement :

» – Vous vous y connaissez vraiment ?

» Elle fixait mes yeux comme si elle espérait lire la réponse sur ma rétine.

» J'ai continué ce petit jeu et je lui ai dit :

» – Ma chère, il n'y a pas un geste dont je ne comprenne les motivations. Chaque lancer de balle, chaque coup de batte, chaque position des joueurs est pour moi une note de la symphonie que j'entends dans ma tête.

» Après tout, je suis écrivain. Je pouvais en rajouter un peu.

» Elle a eu l'air déconcertée. Elle m'a regardé d'un air de doute, puis

elle a jeté un bref coup d'œil sur les hommes attablés. J'ai moi aussi regardé dans leur direction. Ils n'avaient pas l'air de s'intéresser à nous… jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'ils avaient les yeux fixés sur notre reflet, dans la glace.

» J'ai à nouveau regardé la femme. On aurait dit un kaléidoscope tant des expressions différentes défilaient sur son visage. Tout à coup, j'ai compris. Elle ne cherchait pas à se faire draguer, elle était terrorisée. Ça se voyait au rythme de sa respiration et à la nervosité de ses mains.

» Et elle pensait que j'étais venu l'aider. Elle attendait quelqu'un et elle m'avait adressé la parole en ayant ça en tête. Ce que j'avais répondu était, par hasard, suffisamment probant pour qu'elle se dise que j'étais bien la personne en question, mais pas assez pour qu'elle en soit certaine.

» Je lui ai dit :

» – Je vais bientôt partir. Vous voulez m'accompagner ?

» J'avais l'air de la draguer, mais je lui proposais de l'aider si c'était là ce qu'elle voulait. Ce qui arriverait ensuite… ça, comment le savoir ?

» Elle m'a regardé d'un air peu enthousiaste. Je connaissais ce regard. Il voulait dire : « Vous mesurez moins d'un mètre soixante. Qu'est-ce que vous pourrez faire pour moi ? »

» C'est là une sous-estimation chronique qui joue en ma faveur. Quoi que je fasse, c'est toujours plus qu'on n'attend de moi et ça prend donc une importance disproportionnée. Je suis avantagé parce que la barre est placée très bas.

» Je lui ai souri. J'ai jeté un coup d'œil en direction des deux hommes attablés, je l'ai à nouveau regardée en lui faisant un grand sourire et je lui ai dit :

» – Ne vous inquiétez pas.

» Juste derrière le comptoir, à l'endroit où elle était assise, il y avait des bocaux de petits agréments qu'on ajoute aux cocktails.

Elle s'est penchée vers le bocal de cerises, elle en a pris une poignée et elle en a arraché les queues. Puis elle me les a jetées une par une d'un air morose, gardant ses yeux fixés sur les miens.

» Je ne savais pas à quoi elle jouait. Elle était peut-être en train de se demander si elle pouvait me faire confiance et c'était peut-être une manie qu'elle avait dans les bars, par nervosité. J'ai toujours été partisan d'entrer dans le jeu des gens.

» J'avais déjà attrapé quatre cerises, je me demandais combien elle allait m'en envoyer et quand le barman allait venir défendre ses provisions, quand mon attention a été attirée ailleurs.

» L’un des deux hommes s’était levé et se trouvait maintenant entre la femme et moi. Il me souriait sans le moindre humour. Je ne m’étais pas aperçu de son arrivée. J’étais pris comme un bleu et brusquement, le kaléidoscope s’est remis à défiler dans les yeux de la femme. C’est ça le problème, avec les kaléidoscopes. Ça ne cesse de changer.

» La femme était bel et bien terrorisée. Elle n’avait pas peur des hommes attablés. Elle avait peur de moi. Elle ne pensait pas que j’avais l’étoffe d’un sauveur. Elle me prenait plutôt pour quelqu’un qui allait tout gâcher. Comme elle avait accaparé mon attention, l’un de ses amis était arrivé sans que je m’en aperçoive… C’était de ma faute, j’aurais dû me méfier.

» J’ai alors reporté mon attention sur l’homme, mais quelques minutes trop tard. Il avait un visage rond, des yeux mornes et une main pesante. Cette main, la droite, était posée sur ma main gauche et la maintenait clouée au comptoir. » Il m’a dit :

» – Je crois que vous ennuyez madame, mon brave. » Il me sous-estimait aussi en me prenant pour ce que je n’étais pas.

» Voyez-vous, je n’ai jamais été grand. Quand j’étais jeune, j’étais, en fait, plus petit et plus léger. Quand j’avais dix-neuf ans, j’aurais dû peser presque dix kilos de plus pour atteindre le poids mouche.

» Le résultat, vous pouvez le deviner. Avec la chevalerie et l’esprit sportif qui caractérisent les jeunes, j’étais régulièrement battu, à la grande joie des foules. Je ne trouvais pas ça spécialement réjouissant.

» Par conséquent, à partir de dix-neuf ans, je me suis inscrit à des cours d’athlétisme. Je me suis colleté avec des extenseurs.

J’ai pris des leçons de boxe à l’université. Peu à peu, j’ai appris tous les arts martiaux. Ça ne m’a pas fait grandir d’un centimètre, mais je me suis développé et je suis devenu plus fort. À moins de tomber sur toute une bande ou sur un revolver, je ne me fais plus battre.

» Mon bras gauche avait beau être cloué au bar, ça ne me gênait donc pas. J’ai dit au type :

» – L’ami, je n’aime pas qu’un homme me tienne la main, alors je crois que je vais vous demander de me la lâcher.

» J’avais la main droite à la hauteur des yeux, la paume en l’air, dans un geste qui pouvait passer pour suppliant.

Un sourire a découvert ses gencives et il m’a dit :

» – C’est pas à vous de demander quoi que ce soit, mon vieux. C’est à moi.

» Je lui avais donné une chance. Je voudrais que vous compreniez que

je ne me bats pas pour tuer, mais au moins pour estropier. Ça ne m'intéresse pas de faire céder quelqu'un. Je veux être sûr qu'il ne recommencera pas.

» Ma main a surgi entre nous. La rapidité est essentielle, messieurs. Mes ongles lui ont égratigné la gorge en cours de route, avant de décrire un cercle et de retomber sur son poignet. Très durement.

» Je ne crois pas lui avoir cassé le poignet, mais il lui a sans doute fallu des jours, peut-être même des semaines, avant d'être capable d'immobiliser la main de quelqu'un comme il venait de me le faire. Ma main s'est tout de suite retrouvée libérée. Mais ce qui était extraordinaire dans le coup que je lui avais porté, c'était qu'il ne pouvait pas se concentrer sur son poignet esquinté. Sa gorge devait le brûler et il ne pouvait pas s'empêcher de tâter le sang visqueux qui coulait. Ce n'était qu'une blessure superficielle, une égratignure, rien de plus, mais elle l'avait sûrement bien plus effrayé que la douleur qu'il ressentait au poignet.

» Il s'est plié en deux, la main gauche sur la gorge, le bras droit ballant. Il gémissait.

» Tout s'est terminé très vite, mais le temps pressait. Le deuxième type s'approchait, ainsi que le barman, et quelqu'un arrivait à la porte. Ce dernier homme était grand et costaud, et je me doutais qu'il faisait partie de la charmante petite bande sur laquelle j'étais tombé.

» Les risques augmentaient et les choses devenaient beaucoup moins amusantes. Je suis donc sorti rapidement, en passant juste à côté du grand type qui n'a pas réagi immédiatement mais qui est resté planté là, sans comprendre, pendant les cinq secondes qu'il m'a fallu pour l'écarter de mon chemin et sortir.

» Je me disais qu'ils n'allaient pas prévenir la police. Je ne pensais pas non plus qu'ils allaient me suivre, mais j'ai quand même attendu un moment pour m'en assurer. Je me trouvais dans une rue bordée de maisons individuelles, avec des perrons menant à des portes d'entrée surélevées par rapport au niveau de la rue. Je suis entré dans un jardin et j'ai attendu, caché derrière la grille d'une maison qui n'était pas éclairée.

» Personne n'est sorti du bar. Ils ne me suivaient donc pas. Ils ne savaient pas qui j'étais et ils avaient sûrement du mal à croire que quelqu'un d'aussi petit que moi pouvait être dangereux. C'était là cette sous-estimation providentielle qui m'avait déjà servi d'innombrables fois.

» Je me suis donc dirigé à pas vifs vers ma destination première, surveillant les bruits de pas, derrière moi, et les ombres mouvantes

projetées par les lampadaires.

» Je n’étais plus en avance et je suis arrivé au coin de rue où habitait mon ami sans avoir besoin de traîner davantage. Le feu est passé au rouge, j’ai traversé la rue et là, je me suis aperçu que les choses n’étaient pas aussi simples que je le pensais.

» L’immeuble n’était pas fils unique mais il avait beaucoup de frères jumeaux. Je n’étais encore jamais venu dans cette résidence et je ne savais pas quel était celui de mon ami. Il ne semblait y avoir aucun plan des lieux, aucun kiosque avec aimables renseignements. On y retrouvait apparemment le présupposé qui est de règle à New York : si vous n’êtes pas né avec le sens de l’orientation, inutile d’essayer d’aller quelque part.

» Les immeubles affichaient chacun un numéro, mais discrètement... dans un murmure. Ils n’étaient pas éclairés non plus, sauf par le reflet des lampadaires de la rue, et les repérer représentait en soi toute une aventure.

» Au début, on a généralement tendance à se déplacer au hasard quand on cherche à s’orienter. Finalement, je suis tombé sur une petite pancarte avec une flèche qui indiquait une cour intérieure et me promettait que le numéro que je cherchais s’y trouverait bien.

» J’allais presque m’y engouffrer quand je me suis rappelé que j’étais repéré, ou que je pouvais l’être. J’ai tourné la tête pour regarder dans la direction d’où je venais.

» Heureusement, je n’avais pas à affronter la confusion d’une foule. Même s’il n’était pas beaucoup plus de neuf heures du soir, les rues étaient désertes, ce qui est la caractéristique de toute ville américaine, le soir, à l’Age de l’Automobile Universelle. Il y avait bien sûr des voitures, dans un flot discontinu, mais dans l’avenue que j’avais empruntée, je ne voyais que trois personnes à la lueur des lampadaires, deux hommes et une femme.

» Je ne pouvais pas discerner visages ou détails vestimentaires. J’ai beau avoir dix dixièmes d’acuité visuelle, c’était impossible. L’un des hommes était cependant grand et costaud, et sa silhouette me faisait irrésistiblement penser au type que j’avais poussé, devant la porte du bar.

» Ils l’avaient naturellement attendu pour partir avec lui. Je me disais qu’ils seraient probablement sortis plus tôt s’ils n’avaient pas dû soigner celui que j’avais un peu esquinté. Je supposais qu’ils l’avaient laissé dans le bar.

» Je me suis rendu compte qu’ils ne me cherchaient pas. Même à cette distance, je voyais bien qu’ils n’avaient l’air de chercher personne et que

leur attention était complètement focalisée sur le groupe qu'ils formaient. Les deux hommes entouraient la femme et ils lui faisaient presser le pas. J'avais l'impression qu'elle était réticente, qu'elle restait en arrière et qu'on la forçait à avancer.

» Une fois encore, le kaléidoscope a défilé. C'était bien une femme dans la détresse. Elle s'était dit que j'allais la sauver et je l'avais froidement abandonnée… à sa détresse.

» Je me suis élancé dans l'avenue, évitant les lampadaires, esquivant les voitures, et j'ai couru vers eux. N'allez pas mal me comprendre. Il ne me répugne pas d'avoir à me défendre. Au contraire, j'y trouve un certain plaisir, comme n'importe qui trouverait du plaisir à faire ce qu'il fait bien. Mais je ne suis pas pour autant un héros qui démarre sans réfléchir. Je ne cherche pas la bagarre pour la bagarre. Je suis pour la justice, la pureté, la droiture, mais dans une querelle, qui peut dire de quel côté sont ces vertus, pour autant qu'elles soient d'un côté ou de l'autre ?

» Quand on est personnellement impliqué, c'est différent. Dans ce cas précis, on m'avait demandé mon aide et j'avais flanché.

» Oui, j'avais flanché. Je le reconnais, je m'étais sincèrement dit que la femme n'était pas de mon côté et n'avait pas besoin d'aide, mais je n'avais pas attendu de le vérifier. En fait, c'était le grand type que je fuyais, et il me fallait laver cette honte.

» Du moins, c'est ce que je me suis dit à chaud. Si j'avais eu le temps de réfléchir, ou de laisser passer ce sursaut d'indignation, j'aurais pu tout simplement me rendre chez mon ami. Ou j'aurais peut-être appelé la police d'une cabine publique, sans laisser mon nom, et ensuite, je serais allé chez mon ami.

» Mais j'ai agi sous le coup de l'émotion, et j'ai foncé sur les ennuis, sans prendre le temps de peser le pour et le contre.

» Ils n'étaient plus dans la rue. J'ai remarqué qu'ils avaient ouvert une grille, mais qu'ils n'avaient pas gravi les marches du perron. Je les ai suivis, je suis entré et j'ai poussé le portail de l'appartement qui se trouvait à l'entresol. Il s'est ouvert mais derrière, il y avait une porte en bois fermée. Les stores de la fenêtre étaient baissés, mais je pouvais voir une faible lumière à l'intérieur.

» J'ai frappé violemment à la porte mais il n'y a pas eu de réponse. La défoncer n'était pas de mon ressort. La force, la rapidité et l'habileté ne valent pas grand-chose pour défoncer une porte. Il faut surtout peser lourd, et je ne pèse pas lourd.

» Je me suis remis à tambouriner, et puis j'ai donné un coup de pied

au loquet. Si ce n'était pas le bon appartement, c'était là entrer par effraction. Ça l'était d'ailleurs même si c'était le bon appartement. La porte a tremblé, mais elle a résisté. J'étais sur le point d'envoyer un second coup de pied, tout en me demandant si un voisin allait se décider à s'en mêler et à appeler la police… quand la porte s'est ouverte. Le grand type était là… ce qui voulait dire que j'étais bien dans le bon appartement.

» J'ai reculé. Il m'a dit :

» – Vous avez l'air de tenir absolument à entrer, mais on dirait que ça vous pose des problèmes, monsieur.

» Il avait une voix de ténor assez mélodieuse et son ton était celui d'un homme cultivé. Je lui ai dit :

» – Vous gardez une femme à l'intérieur. Je voudrais la voir.

» – Nous ne gardons pas de femme à l'intérieur. C'est elle qui nous garde. C'est son appartement et elle nous a invités.

» – Je veux la voir.

» – Très bien, venez donc lui parler.

» Il a reculé. J'ai attendu, envisageant les risques que je prenais – ou essayant de le faire –, quand j'ai reçu un coup inattendu qui m'a projeté en avant, titubant. Le grand type m'a attrapé par le bras et la porte s'est refermée derrière moi.

» Manifestement, le deuxième homme était monté au premier étage, il était ressorti par la porte principale, il avait descendu les marches de l'entresol et il était arrivé dans mon dos. J'aurais dû le remarquer mais je ne l'avais pas fait. Il m'arrive fréquemment de ne pas me conduire en superman.

» Le grand type m'a emmené dans un salon faiblement éclairé et il m'a dit :

» – Comme vous pouvez le constater, monsieur… voici notre hôtesse.

» Elle était là. C'était la femme du bar, mais cette fois, le kaléidoscope est resté arrêté sur une image. Le regard qu'elle me jetait ne laissait aucune place au doute. Elle me considérait comme un sauveur qui l'avait trahie.

» – Bon, a dit le grand type, nous avons été polis avec vous, bien que vous ayez traité mon ami avec cruauté dans le bar. Nous vous avons simplement fait entrer alors que nous aurions pu vous blesser. En retour, voulez-vous nous dire qui vous êtes et ce que vous faites ici ?

» Il avait raison. Au lieu de me pousser à l'intérieur, l'homme plus petit aurait pu m'étendre au tapis, pour le moins. Je suppose, toutefois, qu'ils étaient intrigués. Ils ne savaient pas quel rôle je jouais dans cette

histoire et il leur fallait le découvrir.

» J'ai jeté un bref coup d'œil autour de moi. Le plus petit des deux hommes me collait aux talons. Le plus grand, qui devait peser plus de cent dix kilos – et là-dedans, il n'y avait pas beaucoup de graisse –, est resté tranquillement planté devant moi. Malgré ce qui s'était passé dans le bar, ils n'avaient pas peur de moi. Encore une fois, c'est là l'avantage d'une petite taille.

» Je lui ai dit :

» – Cette jeune femme et moi, nous avons rendez-vous. Nous allons vous laisser tous les deux ici. Vous pourrez faire comme chez vous.

» Il m'a dit :

» – Je n'appelle pas ça une réponse, monsieur.

» Il a fait un signe de tête et l'homme plus petit est sorti de mon champ de vision. Quand il m'a ceinturé, j'ai levé les bras à hauteur d'épaules. Je n'allais pas les laisser me coincer si je pouvais l'éviter. L'homme me serrait, mais pour me briser les côtes, il lui aurait fallu plus de force qu'il n'en avait. J'attendais que les deux hommes se mettent en position et j'espérais que ce serait le plus grand qui m'attaquerait.

» Il m'a dit :

» – J'ai besoin d'une réponse, monsieur, et si je n'en obtiens pas une très rapidement, je me verrai dans l'obligation de vous faire mal.

» Il s'est approché, une main levée, prêt à me donner un coup.

» Ce qui a suivi a pris moins de temps qu'il n'en faut pour l'expliquer, mais c'était plus ou moins ça : j'ai levé les bras et je les ai ramenés en arrière pour entourer la tête de l'homme plus petit, et dès que j'ai eu une bonne prise, j'ai lancé mes pieds en avant.

» De mon pied gauche, j'ai visé le bas-ventre du plus grand. Je ne connais personne qui puisse résister à ça. Son bassin est parti en arrière et sa tête s'est automatiquement baissée, venant frapper mon pied droit. Ce n'est pas une manœuvre facile, mais je l'ai pratiquée suffisamment de fois.

» Dès que mon talon l'a frappé, j'ai resserré ma prise et j'ai lancé ma tête en arrière. Elle a heurté celle de l'homme plus petit. Ce n'était pas particulièrement agréable, mais ma nuque n'était pas aussi sensible que le nez du type qui se trouvait derrière moi.

» J'imagine que la femme ne pouvait pas vraiment se rendre compte de ce qui se passait. À un moment donné, j'avais eu l'air désespérément immobilisé, et en un éclair, je me retrouvais libre tandis que mes deux assaillants hurlaient de douleur.

» Le plus petit était à terre, une main sur le visage. Je lui ai écrasé une cheville d'un coup de talon pour l'empêcher de se relever trop vite. Non, je n'ai pas respecté les règles de la boxe, mais il n'y avait pas d'arbitre à proximité.

» Ensuite, je me suis tourné face au grand type. Il a ôté les mains de son visage. Je l'avais atteint à la pommette et il saignait abondamment. J'espérais qu'il ne lui restait plus d'énergie, mais il en avait encore. Avec une paupière qui enflait rapidement et lui fermait à moitié l'œil, il s'est avancé vers moi, hurlant de rage.

» J'étais à l'abri de son accès de fureur tant que je pouvais m'esquiver, mais s'il me mettait la main dessus, dans l'état où il se trouvait, j'allais avoir de sérieux problèmes. J'ai reculé et j'ai fait un écart. J'ai recommencé à reculer et j'ai fait un nouvel écart. Je guettais le moment où je pourrais frapper le type au même endroit que la première fois.

» Malheureusement, je me trouvais dans une pièce qui ne m'était pas familière. J'ai à nouveau reculé, fait un écart, et je me suis affalé par terre en me prenant les pieds dans un petit tabouret. Le grand type s'est jeté sur moi, le genou sur mes cuisses, les mains sur ma gorge, et il n'y avait pas moyen d'affaiblir sa prise.

» J'ai entendu un choc sourd malgré le sang qui me bourdonnait aux oreilles et le type qui me tombait lourdement dessus… mais ses mains avaient relâché leur pression autour de ma gorge. Je me suis extirpé de dessous son corps avec grande difficulté, bien que la femme ait fait tout son possible pour le soulever.

» Elle m'a dit :

» – Il a fallu que j'attende qu'il soit immobile.

» Par terre, à côté de lui, il y avait un lourd chandelier en fer forgé.

» Je suis resté au sol et j'ai essayé de reprendre mon souffle. D'une voix haletante, j'ai demandé à la femme :

» – Vous l'avez tué ?

» – Ça me serait bien égal, a-t-elle répondu avec indifférence, mais je crois qu'il respire encore.

» Elle n'était pas précisément du genre héroïne impuissante. C'était son appartement, par conséquent elle savait où se trouvait la corde à linge. Elle a attaché les poignets et les chevilles des deux hommes avec beaucoup d'habileté. Le plus petit a hurlé quand elle a resserré la corde autour de ses chevilles, mais elle, ça n'a pas eu l'air de l'émouvoir.

» Elle m'a dit :

» – Pourquoi est-ce que vous avez foiré dans le bar quand je vous ai

parlé de baseball ? Et pourquoi est-ce que vous n'avez pas été fichu d'amener d'autres personnes ? Je reconnais que malgré votre taille, vous n'hésitez pas à foncer, mais vous n'auriez pas pu amener au moins un type pour vous aider ?

» Bon, je ne m'attends jamais vraiment à de la gratitude, mais…

» Je lui ai dit :

» – Ma petite dame, je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne pige pas le truc du baseball et, en général, je ne me balade pas avec un escadron.

» Elle m'a lancé un regard perçant.

» – Ne bougez pas. Je vais passer un coup de fil.

» – À la police ?

» – On pourrait appeler ça comme ça.

Elle est passée dans l'autre pièce pour téléphoner. Elle voulait être seule, je suppose. Elle me faisait confiance pour ne pas bouger et ne rien faire. Ou alors, elle pensait que j'étais trop stupide pour tenter quoi que ce soit. Ça m'était égal. J'avais encore besoin de me reposer un peu.

» Quand elle est revenue, elle m'a dit :

» – Vous n'êtes pas des nôtres. Rappelez-moi ce que vous avez dit au sujet du baseball ?

» Je lui ai dit :

» – Je ne sais pas qui sont « les nôtres », mais je ne fais partie de rien. Ma remarque sur le baseball n'était qu'une remarque, rien de plus. Vous avez autre chose à me demander ?

» Elle a répondu :

» – Alors comment… Bon, vous feriez mieux de partir. Inutile que vous soyez mêlé à tout ça. Je vais m'occuper de tout. Sortez et marchez un peu avant de faire signe à un taxi. Si une voiture s'arrête devant cette maison pendant que vous êtes encore à proximité, ne vous retournez pas et, pour l'amour du ciel, ne revenez pas.

» Elle m'a poussé dehors et j'étais déjà dans le jardin quand elle m'a dit :

» – Mais au moins, vous avez compris ce que je vous ai dit dans le bar. Je suis contente que vous soyez venu jusqu'ici.

» – Enfin ! Un peu de gratitude ! lui ai-je dit. Ma petite dame, je ne sais pas ce que…

» Mais la porte s'est refermée derrière moi.

» Je n'ai pas traîné pour arriver jusqu'à l'appartement de mon ami. Il ne m'a fait aucune réflexion au sujet de mon retard d'une heure et de ma tenue plutôt débraillée, et je ne lui ai pas dit un mot de ce qui était arrivé.

» Ensuite, il ne s'est rien passé. Je n'ai jamais plus entendu parler de cette affaire. Il n'y a eu aucune répercussion. C'est pourquoi je trouve cette histoire insatisfaisante. J'ignore qui étaient ces gens, ce qu'ils faisaient et ce que signifiait tout ceci. J'ignore si j'ai aidé les bons ou les mauvais, et même s'il y avait des bons là-dedans. Je suis peut-être tombé sur deux bandes de terroristes en train de se faire la guerre.

» Voilà donc l'histoire qui m'est arrivée parce que j'avais fait semblant de m'y connaître en baseball.

Lorsque Just en eut terminé, un silence morne et plutôt désagréable s'abattit sur la pièce, un silence qui semblait souligner le fait que, de mémoire de Veuf Noir, jamais un invité n'avait raconté une aussi longue histoire sans être interrompu.

Finalement, Trumbull poussa un soupir las et dit :

— J'espère que vous ne vous vexerez pas, monsieur Just, si je vous dis qu'à mon avis vous nous avez menés en bateau. Vous avez inventé une histoire très rocambolesque qui nous a bien divertis – moi, du moins – mais je ne puis l'accepter.

Just haussa les épaules et ne parut pas s'offusquer.

— J'ai un peu brodé par-ci par-là, après tout, je suis écrivain, mais je vous assure que tout cela est vrai.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— Monsieur Just, Tom Trumbull tire parfois des conclusions hâtives, mais dans ce cas précis, je suis obligé d'être d'accord avec lui. Comme vous dites, vous êtes écrivain. Je regrette de devoir avouer que je n'ai lu aucune de vos œuvres, mais j'imagine que vous écrivez des romans policiers de série noire.

— En fait, pas du tout, dit Just en gardant tout son sang-froid. J'ai écrit quatre romans qui sont, je l'espère, réalistes, mais ne font pas appel à une violence exagérée.

— C'est vrai, Jeff, dit Rubin en souriant.

— Vous le croyez, vous, Manny ? demanda Gonzalo.

Rubin haussa les épaules.

— Pour autant que je sache, Darius n'est pas un menteur, et je sais que quelque chose est bien arrivé. Mais pour un écrivain, il est difficile de résister à la tentation de romancer une histoire pour obtenir plus d'effet. Excusez-moi, Darius, mais je ne jurerais pas que tout est véridique.

Just soupira.

— Eh bien, juste pour la forme, y a-t-il ici quelqu'un qui me croie ?

Les Veufs Noirs observèrent un silence gêné, puis une légère toux

s’éleva, près du buffet.

— J’hésite à intervenir, messieurs, dit Henry, mais malgré la nature par trop romantique de cette histoire, il me semble qu’il y a une petite chance pour qu’elle soit vraie.

— Une petite chance ? dit Just en souriant. Merci, garçon.

— Ne sous-estimez pas notre serveur, dit Trumbull avec raideur. S’il pense qu’il y a une chance pour que votre histoire soit vraie, je suis prêt à réviser mon jugement… Qu’est-ce qui vous a amené à le penser, Henry ?

— Si cette histoire était inventée, monsieur Trumbull, elle s’enchaînerait mieux. En fait, elle tourne court, et de façon intéressante. Ceci pourrait bien ne pas être le fruit du hasard… Monsieur Just, à la fin de votre histoire, vous nous avez dit que la femme a paru soulagée en pensant que vous compreniez ce qu’elle vous disait, dans le bar. Que vous avait-elle dit à ce moment-là ?

— L’histoire tourne vraiment court, parce qu’en réalité elle n’avait pas prononcé un seul mot significatif, dit Just. Si je ne disais pas la vérité, je pourrais facilement inventer quelque chose.

— Ou vous pourriez laisser cela dans le vague, pour faire plus vraisemblable, dit Halsted.

— Et pourtant, si vous dites vrai, elle a pu effectivement vous dire quelque chose, et le fait que vous ne l’ayez pas compris est la preuve que votre histoire est bien authentique, dit Henry.

— Vous parlez par énigmes, Henry, dit Just.

— Dans votre histoire, vous n’avez pas mentionné de lieu précis, dit Henry. Ni l’endroit exact où se trouvait le bar, ni celui où se trouvait la résidence de votre ami. Il y a de nombreuses résidences de ce type à Manhattan.

— Je sais, s’interposa Rubin, j’habite l’une d’elles.

— La vôtre, monsieur Rubin, se trouve dans West End Avenue, dit Henry. Je suppose que celle de l’ami de M. Just se trouve dans la Première Avenue.

Just eut l’air surpris.

— C’est bien ça. Comment l’avez-vous deviné ?

— Repensez à la première scène de votre histoire, dit Henry. La femme qui était dans le bar savait qu’elle était aux mains de ses ennemis et qu’elle ne pourrait pas partir, sauf sous escorte. Les deux hommes ne faisaient qu’attendre la venue du troisième larron, le plus grand du lot. Ils l’accompagneraient alors à son appartement, pour des raisons que nous ignorons. La femme a pensé que vous apparteniez à sa propre bande. Elle

s’est dit que vous ne pouviez rien faire dans le bar, mais elle voulait que vous arriviez à son appartement avec des renforts.

» C’est pourquoi elle vous a lancé des cerises, d’un geste apparemment innocent et peut-être aguichant. Mais il a suffi à éveiller les soupçons des deux hommes.

— Et alors, qu’est-ce que ça voulait dire ? demanda Just.

— Elle devait se servir de ce qu’elle avait sous la main. Les cerises étaient de petites sphères, de petites balles, si vous voulez, et elle vous en a envoyé quatre, une par une. Vous aviez fait semblant d’être un passionné de baseball. Elle vous a envoyé quatre balles, et dans le jargon du baseball, comme presque tout le monde le sait, après quatre envois de balle hors du diamant, le batteur peut avancer sur la première base. « Allez sur la première », voilà ce qu’elle vous disait, et vous, sans l’avoir vraiment compris, vous êtes effectivement allé sur la Première Avenue, pour des raisons personnelles.

Just eut l’air stupéfait.

— Je n’aurais jamais pensé à ça.

— C’est parce que vous n’y avez pas pensé et que vous n’avez pas exploité cet épisode dans votre récit qu’à mon avis votre histoire est essentiellement vraie, dit Henry.

Remarque

J’ai un jour écrit un roman policier intitulé *Murder at the ABA,* dans lequel mon héros était un petit bonhomme dénommé Darius Just. J’aimais beaucoup ce livre.

(En général, j’aime beaucoup mes livres, ce qui tombe bien. Vous vous imaginez la vie misérable qui serait la mienne si je n’aimais pas mes livres, vu la quantité d’ouvrages que j’ai écrits ?)

J’aimais tout particulièrement Darius et je projetai d’écrire une suite à ce roman, mais il s’est trouvé que je n’en ai jamais eu l’occasion. D’abord, il y avait une masse d’ouvrages spécialisés que je devais écrire, et ensuite, quand les éditions Doubleday m’ont pris à la gorge en me demandant d’écrire davantage de fiction, elles m’ont bien fait comprendre que par fiction, elles entendaient science-fiction.

Mes espoirs d’écrire d’autres romans sur Darius Just se sont donc évanouis… pendant un temps, tout au moins.

Et puis il m’est venu à l’esprit que rien ne m’empêchait de mettre Darius en scène dans une nouvelle. J’ai donc conçu *Une femme dans un bar* spécifiquement pour lui.

Quand Fred a publié cette nouvelle dans le numéro du 30 juin 1980 *d'EQMM,* il l'a intitulée *The Man Who Pretended to Like Baseball* (L'homme qui prétendait aimer le baseball). Voilà un exemple de titre que je n'aime pas. À mon avis, il est trop long et pas assez pointu. Je reviens donc à *Une femme dans un bar*.

Le chauffeur

Roger Halsted regarda par-dessus son verre et dit de sa voix douce :

— Pour être efficace, l'humour doit être incongru. C'est pour ça que les gens rient, à cause d'un soudain changement de perspective. Plus le changement est brusque et radical, et plus les gens rient.

Il bégayait légèrement, comme toujours lorsqu'il était très sérieux.

James Drake réfléchit à ce qui venait d'être dit.

— Bon, c'est bien possible, Roger. Il y a beaucoup de théories différentes sur l'humour, mais pour moi, une fois qu'on a disséqué une plaisanterie, le résultat est le même que quand on a disséqué une grenouille : elle est morte.

— Mais vous avez au moins appris quelque chose… Essayez de penser à une plaisanterie.

— J'essaie, dit Drake.

Resplendissant dans le polo à col roulé d'un pourpre profond qu'il portait sous un veston beige, Gonzalo dit :

— Demandez plutôt à Manny Rubin.

Après avoir regardé Gonzalo de travers, Emmanuel Rubin détourna les yeux avec un air d'indéniable souffrance et il déclara :

— Je n'ai jamais prétendu être expert en humour. Ce que j'écris est toujours sérieux.

— Je ne parle pas de ce que vous écrivez, dit Gonzalo. Je parle de vous.

— Je vous répondrais bien, Mario, dit Rubin. Mais vu la manière dont vous êtes habillé, les chances ne sont pas égales. Je suis obligé de lutter contre la nausée.

« Le coup d'envoi du banquet mensuel des Veufs Noirs venait d'être donné. Henry, le serveur indispensable à ces réunions annonça que le dîner était servi.

— Allez-y doucement avec le repas, Manny, dit Mario. Henry m'a dit qu'il y avait du rosbif et du Yorkshire pudding et nous ne voulons surtout pas avoir de problèmes avec vos intestins délicats et vos plaisanteries graveleuses.

— Je regrette, mais vous m'avez l'air de décrire précisément votre cas, dit Rubin. Ah, voilà Tom.

Tandis que Thomas Trumbull se dépêchait de grimper l'escalier, sa toison blanche apparut, suivie par le reste de sa personne.

— Toutes mes excuses, messieurs. Il m'a fallu dénouer une petite crise familiale et… Merci, Henry, dit-il en attrapant son scotch à l'eau de Seltz avec gratitude. Vous n'avez pas encore commencé à manger ?

Geoffrey Avalon dit d'un air grave :

— Roger est en train de beurrer son petit pain, mais nous ne sommes pas allés plus loin.

— Tom Trumbull, je vous présente mon invité, Kurt Magnus, dit Drake. Il est exobiologiste.

Trumbull lui serra la main.

— Pardonnez-moi, monsieur Magnus, mais en écoutant Jim, je n'ai pas bien compris en quoi consistait votre travail.

Magnus était grand et mince, avec des cheveux bruns et plats mi-longs, et un visage enfantin. Il avait un débit rapide, mais par moments, il s'appesantissait sur certaines syllabes.

— Exobiologiste, monsieur Trumbull. *Exo,* le préfixe grec qui veut dire « au-dehors ». Personnellement, je préfère le terme de xénobiologiste, du grec *xenos,* qui signifie « étranger ». En tout cas, il s'agit de l'étude des formes de la vie sur d'autres planètes.

— Des Martiens, par exemple, dit Trumbull.

— Ou de Mario avec son polo, dit Rubin.

Magnus sourit.

— Je reconnais que ce sujet prête à rire, dit-il. Il y a une certaine incongruité dans un champ d'étude qui ne recouvre aucun cas connu, et comme M. Halsted le disait, l'incongruité est à la base de l'humour.

— Exactement, dit Halsted en avalant une bouchée de toast aux rognons. Je vais vous en donner un exemple… Jack est assis dans un bar, l'air lugubre, les yeux fixés sur sa bière. Bob entre, voit Jack et lui demande : « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Jack lui répond : « Ma femme est partie avec mon meilleur ami. » Bob lui dit : « Qu'est-ce que tu me chantes là ? C'est moi, ton meilleur ami. » Et Jack lui dit : « Tu l'étais. »

Il y eut un rire général et même Trumbull condescendit à sourire.

— Vous comprenez, dit Halsted, on suppose tout naturellement que Jack est accablé de douleur jusqu'aux derniers…

— On a compris, Roger, dit Rubin. Inutile d'enfoncer le clou.

— Ou bien, écoutez encore ceci…

— Grâce à Dieu ! dit Trumbull lorsque Drake fit sonner sa cuiller contre son verre à eau. Henry, versez-moi une double dose de brandy… Oh, vous l'avez déjà fait !

— Oui, monsieur, dit Henry avec affabilité. J'ai su que vous en auriez besoin quand M. Halsted s'est mis à réciter des limericks.

— Je ne vous oublierai pas dans mon testament, Henry. Encore quelques réunions de ce genre, et vous ne tarderez pas à hériter… Quoi ?

— Je disais, dit patiemment Drake, que j'aimerais bien que ce soit vous qui officiez pour cuisiner notre exobiologiste, Tom.

— Avec plaisir, dit Trumbull, si vous me permettez de boire d'abord une petite gorgée pour me ravigoter… Ah ! Bien. Monsieur Magnus, nous avons coutume de commencer par demander à nos invités de justifier leur existence, mais je vous poserai une question moins générale… Comment votre tâche justifie-t-elle votre existence ?

Magnus sourit.

— Me croirez-vous si je vous dis qu'il y a une certaine ambition dans la recherche de la connaissance ?

— Pour vous, sans doute, et pour moi, peut-être… mais vos recherches puisent largement dans la bourse des contribuables. Comment justifiez-vous votre existence à leurs yeux ?

— Je voudrais bien être en mesure de le faire, monsieur Trumbull. Je voudrais bien pouvoir leur clamer assez fort pour être entendu : « Messieurs, le monde verse chaque année quatre cents milliards de dollars pour différentes sortes d'armes qui n'apportent rien d'autre que la certitude croissante de la destruction. Laissez-nous 0,1 pour cent de ce chiffre pour essayer d'acquérir une connaissance de l'univers qui pourrait s'avérer essentielle. »

Avalon hocha sévèrement la tête et répondit :

— Ça ne marchera pas, docteur Magnus. Les gens considèrent que la défense nationale est une garantie contre une invasion par des étrangers honnis qui les opprimeraient. Qu'ils se trompent, c'est bien possible, mais vous, qu'avez-vous à leur offrir ? Quand bien même vous découvririez qu'il y a une vie sur Mars ? Qui s'y intéresse ? Pourquoi quelqu'un devrait-il s'y intéresser ?

Magnus soupira.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je ne m'attendais pas à ce philistinisme de votre part.

— Si je joue au philistin, c'est à cause de mes impôts exorbitants, dit Avalon. Que pouvez-vous répondre à ça ?

— Que vos impôts sont exorbitants pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'exobiologie ou la science, mais plutôt avec la folie et la corruption qui règnent de par le monde. Si nous découvrions une vie sur Mars, ce qui est désormais improbable, après les résultats de la sonde Viking, quelle que soit cette forme de vie, elle nous permettrait, pour la première fois, d'observer une structure qui n'est aucunement apparentée à la nôtre.

» Toutes les formes de vie terrestres, plantes, animaux, bactéries, virus, sont construites selon le même schéma. Les quelque deux millions d'espèces de notre planète sont liées les unes aux autres dans la mesure où n'importe laquelle d'entre elles peut faire partie d'une chaîne alimentaire et se retrouver absorbée par une autre. Les espèces martiennes, aussi simples soient-elles, multiplieraient instantanément les variétés de vies que nous connaissons et il pourrait en résulter un profit incalculable pour les biologistes, et, bien sûr, pour nous tous. Après tout, mieux nous connaissons la vie, et plus nous aurons de chances de soigner les maladies et de prolonger la vie.

Rubin s'interposa.

— Mais il se trouve qu'il n'y a probablement pas d'espèces vivantes sur Mars, aussi simples soient-elles.

— Nous savons maintenant qu'il y a en effet fort peu de chances pour qu'il y en ait, dit Magnus.

— Ni sur Mars ni dans le reste du système solaire.

— C'est bien probable.

— Et s'il y en avait, elles pourraient, après tout, être construites sur le même schéma que les espèces terrestres.

— On peut le concevoir.

— Et si ce n'était pas le cas, la différence qu'il y aurait entre elles ne nous aiderait pas forcément à comprendre nos propres formes de vie.

— Je ne suis pas prêt à l'accepter de gaieté de cœur, mais je suppose que c'est en effet une possibilité.

— Donc, pour jouer à l'avocat du diable, est-ce que vous ne pourriez pas dire qu'en fait, les maigres chances que vous avez de trouver quelque chose ne valent pas l'argent que vous réclamez ? dit Rubin.

— Manny, c'est pire que ça, dit Trumbull. Je ne pense pas que l'exobiologie s'occupe uniquement du système solaire. N'existe-t-il pas certains projets pour tenter de détecter des signaux radio d'origine intelligente provenant d'autres étoiles ?

— De planètes qui tournent autour d'autres étoiles, oui, dit Magnus.

— Et est-ce que cela ne coûterait pas des millions de dollars ?

— Plusieurs millions, si ce projet était correctement mis en œuvre.

— Et si nous localisons la présence d'espèces vivantes et que nous attirons l'attention sur nous, que va-t-il se passer ? Est-ce qu'ils vont nous envahir et nous imposer leur loi ? C'est pour ça qu'on dépense tous ces millions ?

Pour la première fois de la soirée, Magnus laissa deviner quelque impatience.

— Premièrement, nous ne faisons qu'écouter, dit-il. L'opération s'appelle SETI[5], recherche d'intelligence extraterrestre. En admettant que nous recevions des signaux, nous n'avons pas besoin de répondre si nous ne le souhaitons pas. Deuxièmement, au cas où nous recevrions bien des signaux, il est probable que leur source sera à des dizaines ou des centaines d'années-lumière. Cela signifie qu'il leur faudra des dizaines d'années, voire des siècles, pour recevoir un message que nous leur enverrions. Avec de telles conversations, il ne paraît pas y avoir de danger imminent. Troisièmement, même s'ils pouvaient se déplacer plus vite que la lumière et voulaient nous atteindre, nous n'avons aucune raison de supposer que ce serait avec des idées de conquête et de destruction. Nous le pensons uniquement parce que nous tenons absolument à reporter sur eux notre propre bestialité. Quatrièmement, nous avons de toute façon déjà manifesté notre existence. Nous émettons depuis huit décennies des radiations électromagnétiques qui attestent clairement une origine intelligente, et ces fuites sont plus intenses chaque année. Ils sauront donc que nous sommes là s'ils veulent se donner la peine d'écouter. Et cinquièmement…

Il s'interrompit soudain.

— Vous nous débitez ça comme si vous aviez souvent l'occasion d'énumérer tous ces arguments, dit Trumbull.

— C'est exact, dit Magnus.

— Dans ce cas, pourquoi vous êtes-vous arrêté ? Vous avez oublié le cinquièmement ?

— Non, en fait, c'est le plus facile à retenir. Nous ne dépensons pas des millions de dollars, voyez-vous, par conséquent, les contribuables n'ont pas de souci à se faire pour leurs fonds ou leur vie. En réalité, nous ne dépensons presque rien.

— Et le Projet Cyclopes ? demanda Rubin. Plus de mille radiotélescopes reliés par ordinateur pour écouter les signaux de toutes

les étoiles qui se trouvent dans un rayon de mille années-lumière. Ne me dites pas que ça ne va pas coûter une fortune.

— Bien sûr que ça coûtera cher, mais à n'importe quel prix, ça vaudrait la peine. Même si nous ne recevons aucun signal d'origine intelligente, qui sait quelles découvertes étranges et inattendues nous pourrons faire en sondant l'univers avec un instrument infiniment plus sophistiqué que ceux que nous utilisons actuellement ?

— Exactement, dit Rubin. Qui sait ? Personne. Car il se peut que tout ça ne donne rien du tout.

— Bon, il est inutile de nous disputer, dit Magnus. Je doute fort que le Congrès vote un jour les fonds nécessaires. Pour l'instant, il est déjà difficile de trouver de l'argent pour que certains d'entre nous assistent à des conférences internationales sur le sujet qui nous intéresse. D'ailleurs, même ces conférences pourraient être supprimées, en raison d'un fichu concours de circonstances.

Son visage se contracta d'un air malheureux.

Il y eut un bref silence, puis Avalon, fronçant ses formidables sourcils, dit :

— Voudriez-vous nous parler de ce concours de circonstances, docteur Magnus ?

— Il n'y a pas grand-chose à en dire, dit Magnus. Il se trouve qu'un triste voile de suspicion pèse sur ces réunions, et que ça fait le jeu de ceux qui veulent bien accorder des millions à la défense nationale, mais pas un sou pour entretenir une bande d'imbéciles.

Gonzalo eut l'air ravi.

— Nous aimerions précisément entendre parler de ce triste voile de suspicion. Donnez-nous tous les détails.

— Ce ne serait pas agir avec discrétion.

Trumbull s'empressa de dire :

— Rien de ce qui se dit ici n'est répété à l'extérieur. Nous sommes la discrétion même, et cela inclut Henry, notre estimé serveur.

— Quand je dis que ce ne serait pas discret de vous donner les détails, je fais référence à ma propre folie, dit tristement Magnus. J'ai bien peur que ce soit moi qui aie provoqué tous ces ennuis et je trouve embarrassant d'en parler.

— Si c'est ce qui vous ennuie, racontez-nous tout ça, dit Trumbull. La confession soulage et même si ce n'était pas le cas, vous avez été invité à dîner à la condition que vous vous soumettiez à notre interrogatoire, comme Jim vous l'a sans doute dit.

— Il me l'a dit, dit Magnus. Très bien…

» Il y a quelque temps, ceux qui s'intéressaient à SETI ont tenu une réunion internationale au Canada, dans le Nouveau-Brunswick. Les Soviétiques y avaient envoyé un contingent respectable de leurs meilleurs astronomes et, bien entendu, nous étions nous-mêmes présents en force, ainsi que les Canadiens, les Britanniques, les Français, les Australiens, les Japonais, et une mosaïque d'autres étrangers, y compris quelques Européens de l'Est.

» Il y avait également quelques personnes pour nous assister, des interprètes, par exemple, même si presque tous les participants parlaient un très bon anglais. Assez bizarrement, l'anglais le plus pur et le plus idiomatique était parlé par l'unique délégué bulgare. Il avait un accent de l'Ohio parfait quand nous nous retrouvions pour nous détendre, mais il tenait à parler bulgare et à recourir aux services d'un interprète durant les sessions officielles, peut-être pour bien montrer son côté orthodoxe aux Soviétiques… mais ceci n'a aucun rapport avec notre sujet.

» Il y avait également, j'en suis tout à fait sûr, quelques faux exobiologistes soviétiques qui faisaient partie des services secrets. Je suis tout aussi certain que les services secrets américains étaient également représentés.

— Pourquoi donc, monsieur Magnus ? demanda Gonzalo. Y a-t-il du danger à écouter les étoiles ? Est-ce que les Soviétiques ont peur que nous puissions nous allier avec des petits hommes verts contre eux ?

— Ou vice versa ? ajouta sèchement Halsted.

— Non, mais la connaissance ne peut pas se découper en rondelles, répondit Magnus. Ceux d'entre nous qui sont experts en radioastronomie en savent long sur les satellites de reconnaissance ou de destruction, et ils n'ignorent pas non plus comment on peut faire échec à un système de détection électronique. Par conséquent, aussi bien les Soviétiques que les Américains sont particulièrement soucieux d'une part d'empêcher leurs ressortissants de se montrer trop bavards et, d'autre part, de trouver le moyen de faire parler ceux d'en face.

— Il me semble que les services secrets ne peuvent pas faire grand-chose dans de tels domaines, dit Avalon. Est-ce qu'un agent de la CIA, qui ne maîtrise probablement pas le sujet, pourrait se rendre compte qu'un astronome se montre trop bavard ?

— Vous sous-estimez l'entraînement des agents secrets, dit Magnus. Et puis, il est également possible que dans chaque camp, de vrais astronomes soient également agents secrets. Notez bien que je ne cite pas

de noms.

— Inutile de développer davantage, dit Trumbull. Voulez-vous continuer, docteur Magnus ?

— Certainement, dit Magnus. J'ai insisté sur le nombre important de participants uniquement pour expliquer que nous ne pouvions pas être tous hébergés sur place. En réalité, le site du Nouveau-Brunswick, en dehors du fait qu'il avait l'avantage de constituer un terrain relativement neutre (une réunion précédente s'était tenue en Finlande) et d'être magnifique et retiré, pour ne rien dire de ses courts de tennis et de sa piscine, n'offrait pas de conditions d'hébergement satisfaisantes. Les gens étaient très dispersés et le gouvernement canadien avait dû mettre des moyens de transport à notre disposition.

» Nous avions plusieurs voitures, chacune avec chauffeur, et elles trouvaient constamment preneur. Les Américains utilisaient une limousine qui pouvait facilement transporter six personnes, mais le chauffeur acceptait gentiment de faire l'aller-retour pour un seul passager. Ce système n'économisait pas l'essence, mais il était bien pratique.

» Notre chauffeur s'appelait Alex Jones. C'était un jeune homme empressé de vingt-cinq à trente ans, qui semblait avoir l'idée fixe que nous étions tous des astrologues. Il était aussi ignorant qu'on peut l'être sans tomber dans la simplicité d'esprit, mais nous le fascinions. Il connaissait chacun de nous et l'appelait par un dérivé assez bizarre de son nom.

» Moi, je ne m'en suis pas trop mal tiré car il m'appelait Maggins, ce qui n'est pas très éloigné de mon véritable nom. Une fois, il m'a baptisé Maggots, ce qui est moins évident. Ça m'était égal et je n'ai pas essayé de le corriger. Mais Alfred Binder, de l'État d'Arizona, se faisait généralement appeler Bandage et à chaque fois, ça le mettait en fureur. Parfois, il répliquait d'une manière assez déplacée.

— Puis-je vous interrompre, docteur Magnus ? dit Avalon. Est-ce que vous ne vous éloignez pas du sujet ? Vous donnez l'impression de vous laisser aller à vos souvenirs de façon un peu décousue.

Il y eut un soupçon de raideur dans la réponse de Magnus :

— Je regrette, monsieur Avalon, mais tout ceci est essentiel pour ce qui va suivre. Il n'y a pas grand-chose de décousu dans mon processus de pensée.

Avalon s'éclaircit la gorge et dit d'une voix assourdie :

— Je vous demande pardon, monsieur.

Puis, d'un air agité, il porta à ses lèvres un verre visiblement vide. Immédiatement, Henry lui servit sereinement un autre brandy.

— Je ne vous en tiens nullement rigueur, dit Magnus. Bien entendu, Alex n'était pas le seul chauffeur. Il y en avait au moins une demi-douzaine, mais il était le seul qui était généralement affecté à la délégation américaine. Je pense que de temps en temps, Binder faisait le trajet avec des Canadiens ou des Britanniques dans le seul but de fuir Alex. Je suppose qu'il serait même monté avec des Soviétiques s'il ne s'était pas dit que ça créerait des problèmes avec les services secrets des deux Pays.

» Je dois avouer que l'irritation que Binder éprouvait à l'encontre d'Alex m'amusait. De temps à autre, mon sens de l'humour a tendance à ne pas être très tendre et quand Binder se trouvait dans la voiture, j'encourageais Alex à poser des questions. Il demandait alors invariablement quelles constellations nous étions en train d'étudier et, par exemple, quelle était celle qui portait chance ce jour-là. Un jour, j'ai moi-même involontairement appelé Binder « Dr Bandage » et il s'est alors déchaîné contre moi.

— Les gens sont souvent susceptibles lorsqu'on touche à leur nom, dit Rubin.

— Je vous l'accorde, dit Magnus. Et comme je le disais, je ne suis pas toujours satisfait de mon sens de l'humour, mais quand je me laisse prendre au jeu, je ne peux pas résister à l'envie de plaisanter.

» Bien sur, vous ne devez pas en déduire que tout ce qui se disait pendant les trajets en voiture n'était que stupidités. En fait, je devrais plutôt dire que la plupart des délégués parlaient de leur travail avec une animation fiévreuse. Nous sentions que nous formions un clan. Alex nous écoutait sans comprendre un seul mot et pour moi, c'était encore plus drôle car j'adorais ses remarques qui tombaient comme un cheveu sur la soupe. Un jour, quelqu'un a parlé de Cygne X 1, qu'on appelle le trou noir, vous savez, et Alex a dit : « Les étoiles nous envoient le signe du destin. » Pendant une minute, je n'ai pas vu ce qu'il voulait dire, mais il n'était jamais complètement à côté. Alex avait bien entendu « cygne » et il avait compris « signe ».

» La conférence tirait à sa fin. Nous avions tous fait notre communication, nous avions discuté à bâtons rompus pendant les repas et pendant nos moments de détente, le soir. L'avant-dernier jour, nous devions assister à un symposium animé par six des participants les plus actifs. La différence de leurs points de vue promettait d'intéressants

échanges.

» Ce symposium était prévu l’après-midi. Dans la voiture, en allant déjeuner, les gens se demandaient si les arguments allaient être virulents. Par pure envie de semer le désordre, je suppose, et aussi pour appâter Binder, j’ai dit :

» – Et vous, Alex, que pensez-vous des gens qui vont animer le symposium ?

» – Pluhtahn, a dit Alex à voix basse.

» – Pluhtahn ? Qui est-ce ? ai-je demandé.

C’est à ce moment-là que Binder a explosé.

» – À quoi ça sert de demander à cet idiot ? Dieu seul sait quel est le pauvre bougre qu’il a baptisé comme ça et ce qu’il peut bien vouloir dire par là. Pourquoi éprouvez-vous le besoin de l’encourager, nom d’un chien ?

» Cette remarque m’a rendu têtu. Je lui ai dit :

» – Allons, allons, il ne respecte peut-être pas tout à fait les noms, mais il sait toujours parfaitement de qui il veut parler.

» Binder a dit :

» – Personne, dans notre groupe, n’a un nom qui se rapproche de Pluhtahn. C’est une pure niaiserie.

» – Alex n’est pas stupide, ai-je dit à voix basse et ayant envie de le prouver, j’ai ajouté : Allons, Alex, dites-nous qui est Pluhtahn ? À quoi ressemble-t-il ?

» Mais Alex avait l’air terriblement retourné. Je le voyais de profil en m’appuyant au siège avant. Ses lèvres tremblaient et il a dû avaler sa salive avant de pouvoir dire quoi que ce soit. L’accès de fureur de Binder l’avait manifestement effrayé. Il a marmonné :

» – Je crois que j’ai dû me tromper, monsieur Maggins.

» Il est resté silencieux pendant le peu de chemin qu’il nous restait à parcourir et quand nous sommes descendus de voiture, il ne nous a pas fait son petit signe de la main et son grand sourire habituels. Pauvre type ! Je lui ai crié au revoir, mais il ne m’a pas répondu. Je ne pouvais m’empêcher de considérer Binder comme un imbécile grandiloquent.

» Si j’en étais resté là, tout se serait peut-être bien passé, mais par le plus grand des hasards, Yuri s’est assis à côté de moi au déjeuner.

» Yuri faisait partie de l’équipe soviétique, bien sûr. C’était un homme courtaud, assez fort, chauve à l’exception d’une couronne de cheveux bruns qu’il gardait très courts. Il portait toujours un costume gris et une cravate rouge foncé, et bien qu’excellent radioastronome, il avait un

caractère grincheux. Je ne l'ai jamais vu sourire, c'est sans doute pourquoi je n'ai pas pu résister au plaisir de le mettre en boîte… Et puis aussi à cause de mon sens de l'humour provocateur.

» Je lui ai dit :

» – Qu'est-ce que j'apprends, Yuri ? Vous empruntez la limousine de notre groupe ?

» Il a reposé son couteau et il m'a regardé d'un air indigné.

» – Qu'est-ce que vous racontez ?

» Il parlait très bien l'anglais, comme la plupart des Soviétiques qui étaient là, ce qui était humiliant pour nous, en un sens, dans la mesure où aucun de nous n'était capable de parler plus de quelques mots de russe.

» Voyez-vous, le nom de famille de Yuri était Platonov, avec un accent sur la seconde syllabe, et je venais de me dire que si Alex l'avait eu dans sa voiture, c'était peut-être à lui qu'il avait décerné le nom de Pluhtahn. Bien entendu, je savais que Platonov n'aurait jamais utilisé notre voiture. Dans le groupe des Soviétiques, c'était lui qui était le moins susceptible de tenter quelque chose d'irrégulier. Jamais il ne se montrait aimable et parmi nous, quelques-uns étaient convaincus qu'il faisait partie des services secrets soviétiques.

» Bien sûr, ma petite plaisanterie me semblait d'autant plus amusante. Je lui ai dit :

» – Notre chauffeur, Alex Jones, a mentionné votre nom, Yuri, donc j'en ai conclu que vous êtes monté avec lui et que vous lui avez parlé. Qu'est-ce que vous avez essayé de faire ? De le rallier à votre cause ?

» Yuri est devenu furieux. Il m'a dit :

» – C'est une plaisanterie ? Je vous préviens, je vais protester officiellement. Je ne pense pas qu'un congrès scientifique sérieux soit l'endroit approprié pour faire des remarques déplacées.

» Bon, c'était effectivement déplacé, je suppose, et en outre, Yuri avait élevé la voix, de sorte que tous les gens qui se trouvaient dans la salle nous ont regardés. J'ai donc battu en retraite.

» – Je ne voulais pas vous offenser, Yuri. J'ai simplement parlé du symposium à notre chauffeur et comme il a marmonné quelque chose au sujet de Pluhtahn, je me suis dit que j'allais vous taquiner. Notre chauffeur se trompe toujours dans les noms et ça ne veut rien dire du tout.

» Yuri a dit avec humeur :

» – Gardez vos plaisanteries pour vous.

» Il s'est remis à manger et il ne m'a adressé ni un regard ni un mot

pendant le reste du repas. En fait, il n'a rien dit à personne et il semblait perdu dans ses pensées.

» Je n'avais pas la conscience tranquille. Il pouvait très bien ne pas faire partie des services secrets soviétiques. En fait, il pouvait être en très mauvaise posture. Si l'un des Soviétiques m'avait entendu, Yuri aurait beau protester, et de mon côté, j'aurais beau affirmer que ce n'était là qu'une mauvaise plaisanterie, ça ne servirait peut-être à rien. Un perfide soupçon pouvait bien se porter sur lui et il n'était pas impossible que sa carrière en soit brisée. Lorsque mes pensées en sont arrivées là, je me suis senti très mal et je n'ai pas du tout pris plaisir au symposium.

» En fait, le symposium n'a pas été très réussi. On comptait sur Yuri pour lancer des répliques percutantes, mais il ne l'a pas fait. Il semblait distrait, on aurait dit que quelque chose le tracassait. J'avais d'horribles remords et bien sûr, les choses ont empiré…

À ce moment-là, Gonzalo l'interrompit.

— Ne me dites pas que ce Platonov s'est attiré des ennuis et qu'on l'a envoyé en Sibérie !

— Non, pas que je sache, dit Magnus. Ce qui s'est passé ce soir-là, le dernier de notre conférence, c'est qu'Alex est mort.

— Le chauffeur ? dit Avalon avec une nette surprise dans la voix.

— Comment est-il mort ? demanda Trumbull.

— Eh bien, c'est précisément là le problème, dit Magnus. Ce n'était pas une mort naturelle. Vous vous rappelez, j'ai mentionné un Bulgare qui parlait un excellent anglais. Eh bien, il conduisait l'une des petites voitures réservées au contingent soviétique, il allait au village pour faire une course quelconque et il dit qu'Alex s'est avancé sur la route en titubant, juste devant lui, et qu'il n'a pas pu l'éviter.

— Est-ce que ça s'est passé dans le village ? demanda Rubin.

— Non, à proximité de l'endroit où se tenait la conférence, pendant que nous nous regroupions pour passer un moment agréable après le dîner. La plupart d'entre nous étaient là quand la police locale est arrivée. Visiblement, le Bulgare, dont le nom, soit dit en passant, était Gabrilovich, s'attendait à être emprisonné et inculpé de meurtre, et il redoutait les excès des forces de l'ordre capitalistes et impérialistes. Bien entendu, rien de tel ne s'est produit. Étant un invité étranger qui avait droit à des égards de la part de la nation qui l'accueillait, il s'est vu accorder le bénéfice du doute. Pendant la nuit, une autopsie a été pratiquée et elle indiquait, semble-t-il, qu'Alex avait effectivement ingurgité une bonne dose d'alcool. Il était assez soûl pour avoir pu se

précipiter sur la route sans se rendre compte du danger.

» Le lendemain matin, nous avons assisté à la réunion de synthèse, réunion à laquelle Gabrilovich n'assistait pas, et nous avons eu la permission de partir après le déjeuner. Gabrilovich lui, a dû rester un jour de plus pour répondre à des questions complémentaires, ce qui l'a sans doute considérablement effrayé. Plusieurs personnes du camp soviétique lui ont tenu compagnie, et puis tout le monde est reparti.

» Quelques jours plus tard, j'ai téléphoné à la police canadienne, mais on m'a dit que l'affaire était classée. Alex n'avait aucun parent, et ne possédait presque rien. Il a été enterré et l'histoire s'est terminée là.

Son front haut rosissant d'excitation contenue, Halsted dit :

— Mais vous, vous pensez que ce n'était pas un accident, je ne me trompe pas ?

Magnus acquiesça.

— Pour deux raisons. Tout d'abord, qu'allait faire Gabrilovich tout seul au village, alors que les gens du groupe soviétique, y compris les Européens de l'Est, ne se déplaçaient jamais sans être au moins trois ?

— Allons, allons, dit Avalon, c'était là une coutume et non une loi de l'univers.

— La coutume a parfois plus de force, dit Magnus. Un homme qui était capable de parler parfaitement l'anglais mais utilisait le bulgare pour faire étalage de sa loyauté n'aurait pas fait une entorse à cette coutume. En outre, il se rendait au village pour s'acheter un rasoir électrique, d'après ce qu'il a déclaré, parce qu'il en avait assez de se couper avec son rasoir à main bulgare. Pourtant, je n'ai jamais remarqué la moindre coupure sur son visage et il me semble un peu curieux qu'il ait ainsi clamé son penchant pour la technologie occidentale.

— Ce n'est pas évident, dit Avalon. Je ne vois rien de mal la dedans. Les Soviétiques achètent tous les produits des bourgeois dégénérés qu'ils peuvent trouver. Pour leur rendre justice, disons qu'ils ne semblent pas gênés d'admirer la technologie et de proclamer en même temps leur mépris pour les principes économiques qui l'accompagnent.

Magnus haussa les épaules.

— C'est possible. La deuxième chose qui m'ennuie, c'est qu'Alex ne me faisait pas du tout l'effet d'un alcoolique. Les alcooliques truffent leur conversation d'allusions à la boisson et Alex n'a jamais fait ça.

— Cet argument est encore plus faible que le précédent, dit Avalon. On ne peut jamais savoir si quelqu'un ne boit pas en cachette. Pour ce que vous en savez, Alex était peut-être un alcoolique, mais il a essayé de ne

pas boire pendant la conférence tout en étant constamment tenté. Le dernier soir, il n'a pas pu résister, il a bu un verre, puis un second et ainsi de suite… Non, docteur Magnus, sa mort n'a peut-être pas été accidentelle, mais ce que vous nous proposez comme arguments ne serait pas suffisant pour que la police reprenne l'affaire en main.

— Mais regardez un peu cette drôle de coïncidence, dit Magnus. Dans la journée, j'avais plaisanté avec Yuri Platonov sur le fait qu'Alex l'appelait Pluhtahn. Et le soir, le chauffeur était mort.

Rubin demanda d'un air sceptique :

— Vous croyez que cette plaisanterie valait un meurtre ?

— Supposez que Yuri se soit bien trouvé dans la voiture que conduisait Alex, dit Magnus. Supposez qu'il ait parlé à quelqu'un de l'Ouest et qu'il ait obtenu de lui des renseignements. Ils auraient pu ne pas tenir compte d'Alex, qui n'était manifestement pas d'un niveau intellectuel dangereux. Mais supposez qu'Alex ait entendu celui de l'Ouest appeler l'autre Platonov et ait retenu ce nom. Qui sait ce qu'il aurait pu également retenir ? Par conséquent, on l'a tué pour l'empêcher de révéler l'identité d'un important espion au service de l'ennemi.

— Il y a néanmoins peu de chances pour qu'un ignorant jeune homme ait entendu quoi que ce soit d'important… dit Avalon.

— Il lui suffisait de dire qui se trouvait avec Platonov ce jour-là, et ça, il pouvait très bien en être capable… En tout cas, dit Magnus d'un air chagrin, je ne suis pas le seul à flairer meurtre et trahison. Je soupçonne fort les services secrets américains d'avoir envisagé cette possibilité, probablement du fait qu'on m'avait entendu faire cette plaisanterie. J'ai été discrètement interrogé sur ce qui s'était passé à la conférence, et j'ai cru comprendre que je n'étais pas le seul. De plus, il y a maintenant des paperasseries à n'en plus finir lorsque nous voulons aller assister à des conférences à l'étranger.

— Autrement dit, vous pensez que le gouvernement soupçonne l'un des membres de la délégation américaine envoyée au Nouveau-Brunswick d'être un traître, mais qu'il ne sait pas de qui il s'agit, dit Trumbull.

Magnus fit un signe de tête affirmatif.

— Croyez-vous que ce soit vrai ? demanda Trumbull.

— Je n'en sais rien, dit Magnus. Cette idée ne m'enchante pas. Mais c'est bien possible. Le pire, c'est que si je n'avais pas plaisanté dans la voiture et au déjeuner, il n'y aurait eu aucune raison de supposer que la mort d'Alex n'était pas accidentelle… Alors qu'elle l'était peut-être.

Gonzalo déclara soudain :

— Non, elle ne l'était pas. C'était bien un meurtre.

Rubin eut l'air offusqué.

— Quelle raison pouvez-vous bien avoir pour affirmer ça ?

— La meilleure de toutes, dit Gonzalo. Quand M. Magnus a dit qu'Alex était mort ce soir-là, il se trouve que je regardais Henry… et tandis que tout le monde manifestait une certaine surprise, Henry a hoché légèrement la tête, comme s'il s'y attendait. Allons, Henry, que pensez-vous de cet accident de voiture ?

Henry hésita un instant, puis il dit :

— Je dirai qu'il s'agit manifestement d'un meurtre, monsieur Gonzalo. Je sens bien que ça fait mélodramatique à un point embarrassant, mais je soupçonne qu'Alex Jones a été soûlé, par la persuasion ou la force, puis poussé sur la route devant les roues de la voiture. Et Gabrilovich conduisait dans le seul but de commettre un meurtre qui devait être camouflé en accident.

Tout le monde considéra Henry avec stupéfaction et Trumbull lui dit :

— Cette fois, Henry, vous allez un peu trop loin. Sur quoi pouvez-vous bien fonder ce scénario que vous qualifiez vous-même de mélodramatique ?

Magnus, qui avait l'air pétrifié par la soudaine participation du serveur à la discussion, dit :

— Oui, pourquoi dites-vous ça ?

— C'est assez simple, dit Henry. Monsieur Magnus, quand vous avez parlé du symposium, Alex a répliqué : « Pluhtahn. » Il se trouve qu'il existe une grande œuvre littéraire qui s'appelle, en grec, le *Sumposion,* c'est-à-dire *Le Banquet*. En mentionner le titre entraîne inévitablement le nom de son auteur pour quiconque a une culture classique. Cet auteur se trouve être Platon et « *Le Banquet* de Platon », ou « le *Sumposion* de Platon » est presque devenu une formule indissociable. L'un implique l'autre.

— Vous voulez dire que quand j'ai dit « symposium », Alex n'a pas pu résister à l'envie de dire « Platon » ? dit Magnus. Alex, lui ? Il n'avait aucune culture classique. Je doute même qu'il soit arrivé au bout de ses études primaires.

— Il n'est pas difficile de prétendre être inculte et simple d'esprit, dit Henry. D'ailleurs, Alex a fait trop d'efforts. Cette manie de mal prononcer les noms propres, c'est si gros que ça en devient louche.

— Vous ne pouvez jouer sur les deux tableaux, dit Magnus. Si c'était

bien « Platon » qu'il essayait de dire, il l'a prononcé de façon incorrecte, ce qui réfute complètement la théorie de sa culture.

— Ah, dit Henry, mais il l'a prononcé correctement, docteur Magnus. En grec ancien, Platon se prononçait d'une manière qui n'est pas très éloignée de « Pluhtahn ». Les Russes ont conservé à la fois l'orthographe et la prononciation originales, et il y avait même un haut dignitaire de l'Église orthodoxe qui s'appelait Platon. J'ai vérifié dans le dictionnaire des noms propres pendant que vous racontiez votre histoire pour m'assurer que je ne me trompais pas.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit Avalon. Pourquoi diable n'y ai-je pas pense ? « Platon » est le mot grec qui signifie « large » et Platon était surnommé ainsi parce qu'il avait de larges épaules. Son vrai nom était Aristocles.

— Mais pourquoi Alex aurait-il utilisé la version russe de ce nom ? dit Magnus.

— Parce qu'il était russe, je suppose, dit Henry. Quand vous avez dit « symposium », il a associé ce mot à Platon, qu'il a prononcé à la russe. J'imagine qu'il était un agent soviétique qui se faisait passer pour un citoyen canadien et jouait au simple d'esprit. Il avait sans doute pour mission d'écouter les conversations dans la voiture.

» Cependant, quand il a murmuré « Pluhtahn » et que vous l'avez surpris, docteur Magnus, il s'est rendu compte qu'il s'était trahi. Vous avez dit qu'il semblait accablé. Vous pensiez que c'était par la fureur du Dr Binder, mais je suppose que c'était pour une raison plus grave.

» Ensuite, quand vous avez plaisanté là-dessus avec M. Platonov, lui, il n'a eu aucun mal à reconnaître l'auteur du *Banquet* et il lui a également semblé qu'Alex s'était trahi. Même si vous ne vous en étiez pas vous-même aperçu, docteur Magnus, vous pouviez en parler à quelqu'un qui, lui, ferait la relation. Les Soviétiques ont très bien pu se dire qu'ils ne pouvaient plus faire confiance à Alex. S'il était découvert, il pouvait très bien changer de bord, par peur des conséquences. Puisqu'il était devenu gênant et dangereux, il valait mieux le supprimer.

Magnus réfléchit un instant.

— Je crois que je devrais révéler tout ceci, dit-il.

— Voilà qui va sans doute lever les soupçons qui pesaient indûment sur les astronomes de la conférence, dit Trumbull. Si vous le permettez, je vais passer un coup de fil qui mettra la machine en mouvement.

— Oui, oui, bien sûr, dit Magnus. Comme c'est étrange qu'Alex se soit trahi de cette manière alors qu'il jouait si bien son rôle.

Avalon dit avec philosophie :

— Oh, vous savez, être obligé de faire l'idiot quand on est cultivé réclame une tension intolérable. Tôt ou tard, on ne résiste pas au besoin de montrer son érudition. Elle s'échappe toute seule.

— Vous nous le prouvez constamment, Jeff, dit Gonzalo.

— Je crois que je ne suis pas le seul ici qui pèche par là, dit Avalon sur un ton austère.

— J'ai bien peur de ne pas être moi-même tout à fait innocent à cet égard, dit Henry.

Remarque

Fred Dannay n'a pas aimé cette nouvelle. En tout cas, il me l'a renvoyée.

D'une certaine manière, c'était de ma faute. C'était avant que je ne commence à écrire mes histoires de l'Union Club et je forçais sur les Veufs Noirs. En fait, j'avais écrit deux nouvelles l'une à la suite de l'autre, *Le chauffeur* et *Le bon Samaritain,* celle qui suit dans ce recueil.

Dans un accès d'enthousiasme excessif, je les ai remises toutes les deux le même jour.

C'était manifestement là une mauvaise tactique. Si un rédacteur en chef lit en même temps deux de vos nouvelles, il en aimera très probablement une plus que l'autre. S'il avait lu la moins intéressante isolément, sans qu'un récit similaire ne vienne l'influencer, elle aurait certes pu lui sembler un peu faible, mais peut-être pas au point de ne pas la publier. En la comparant directement à l'autre, ses défauts ressortent et voilà qu'elle vous est renvoyée.

Fred a accepté *Le bon Samaritain* et quand *Le chauffeur* m'est revenue, j'ai relu les deux nouvelles et je me suis dit que Fred avait raison et que *Le bon Samaritain* était bien la meilleure des deux.

La leçon que j'en ai tirée, c'est de ne jamais tenter un rédacteur en chef en lui remettant deux nouvelles à la fois. Et puis (comme je suis de parti pris), je ne trouve pas que *Le chauffeur* soit faible au point d'être complètement rejetée. Cette nouvelle paraît donc ici pour la première fois.

Le bon Samaritain

Une rude expérience avait appris aux Veufs Noirs que quand c'était au tour de Mario Gonzalo d'être l'hôte du banquet mensuel, ils devaient s'attendre à quelque chose de peu commun. Ils avaient atteint le stade où ils se préparaient presque systématiquement à affronter un désastre. Quand son invité arrivait, l'atmosphère se détendait s'il s'avérait qu'il avait bien le nombre requis de têtes et pouvait baragouiner au moins quelques mots d'anglais.

Par conséquent, tandis que les derniers Veufs Noirs arrivaient et qu'Henry terminait avec efficacité de mettre le couvert, Geoffrey Avalon, aussi grand et raide que de coutume, dit d'un ton presque léger :

— Je vois que votre invité n'est pas encore arrivé, Mario.

Gonzalo, dont la veste de velours pourpre et le pantalon à fines rayures bleues rendaient monochrome tout ce qui se trouvait dans la pièce, répondit :

— C'est-à-dire que…

— D'ailleurs, dit Avalon, si je compte rapidement les couverts que notre inestimable Henry a placés sur la table, je vois qu'il n'y en a que six. Et puisque nous sommes déjà là tous les six, je ne peux qu'en conclure que vous n'avez pas amené d'invité.

— Loué soit Anacréon, ou l'esprit quelconque qui préside aux banquets conviviaux d'âmes sœurs ! dit Emmanuel Rubin en levant son verre.

Thomas Trumbull fronça les sourcils et, d'un geste de la main, il ramena en arrière ses cheveux blancs frisottés.

— Qu'est-ce que vous cherchez à faire, Mario ? À économiser de l'argent ?

— C'est-à-dire que… répéta Gonzalo en fixant son verre avec une concentration totalement feinte.

— Je ne trouve pas que ce soit si bien que ça, dit Roger Halsted. J'aime bien quand quelqu'un se fait cuisiner.

— Pour une fois, ça ne nous fera pas de mal d'avoir une conversation paisible, dit Avalon de sa voix la plus grave. Si nous ne sommes plus

capables de nous divertir sans invité, alors les Veufs Noirs ne sont plus ce qu'ils étaient, et à regret, nous devrions nous préparer à sombrer dans l'oubli. Si nous votions une motion de remerciements à Mario pour sa discrétion peu coutumière ?

— C'est-à-dire que… fit Gonzalo pour la troisième fois.

James Drake s'interposa en écrasant sa cigarette et en s'éclaircissant la gorge.

— Il me semble, messieurs, que Mario essaie de dire quelque chose et qu'il se montre étonnamment timide. S'il hésite tant à parler, c'est sans doute, j'en ai peur, qu'il va nous annoncer quelque chose qui ne nous fera pas plaisir. Puis-je suggérer que nous nous tenions tous tranquilles et que nous l'écoutions ?

— C'est-à-dire que…

Et Gonzalo s'arrêta. Mais cette fois, il y eut un silence prolongé et anxieux.

— C'est-à-dire que… reprit Gonzalo, j'ai bien invité quelqu'un…

Et il s'arrêta une fois de plus.

— Alors où est-il, nom de Dieu ? dit Rubin.

— En bas, dans la grande salle de restaurant… en train de commander son dîner… à mes frais, bien entendu.

Gonzalo s'attira cinq regards ahuris. Puis Trumbull dit :

— Puis-je vous demander quelle raison imbécile vous pouvez bien avancer pour vous justifier ?

— Hormis le fait que vous êtes un imbécile congénital ? dit Rubin.

Gonzalo reposa son verre, prit une profonde inspiration et dit d'une voix ferme :

— Je pensais qu'elle serait plus à l'aise en bas.

Rubin réussit à émettre un « Et pourquoi…» avant que la signification du pronom personnel lui apparût clairement. Il attrapa Gonzalo par les revers de sa veste.

— Vous avez bien dit « elle » ?

Gonzalo lui saisit les poignets.

— Bas les pattes, Manny. Si vous voulez parler, servez-vous de votre langue, pas de vos mains. Oui, j'ai bien dit « elle ».

Le visage d'Henry, lisse malgré sa soixantaine d'années, trahissait quelque inquiétude. Il haussa le ton d'un cran et annonça avec diplomatie :

— Messieurs ! Le dîner est servi !

Après avoir relâché Gonzalo, Rubin fit un geste impérieux en direction

d'Henry et dit :

— Je regrette, Henry, mais il n'y aura peut-être pas de banquet… Mario, vous êtes un fichu imbécile, vous savez bien *qu'aucune femme ne peut assister à ces réunions*.

Il y eut alors un tollé général, bien que personne ne pût rivaliser avec la colère et le nombre de décibels de Rubin. Gonzalo se trouva acculé, face aux cinq autres membres qui formaient un demi-cercle autour de lui. Leurs commentaires individuels se perdaient dans une explosion de colère unanime.

Agitant les bras de façon désordonnée, Gonzalo grimpa sur une chaise et répéta « Laissez-moi parler ! » jusqu'au moment où l'opposition décrut, d'épuisement, apparemment, et se réduisit à un faible grondement.

— Elle n'est pas notre invitée au banquet, dit Gonzalo. Elle n'est qu'une femme qui a un problème, et ça ne nous gênera en rien de la voir *après* le dîner.

Il n'y eut pas de réponse immédiate. Gonzalo poursuivit donc :

— Elle n'a pas besoin de s'asseoir à la table. Elle peut s'installer sur le seuil.

— Mario, si elle vient, je m'en vais, et si je m'en vais, nom d'un chien, je ne reviendrai peut-être plus, dit Rubin.

— Est-ce que vous êtes en train de dire que vous abandonneriez les Veufs Noirs plutôt que d'écouter une vieille femme qui a des ennuis ?

— Ce que je suis en train de dire, c'est que le règlement, c'est le règlement ! dit Rubin.

L'air profondément troublé, Halsted dit :

— Écoutez, Manny, nous devrions peut-être accepter. Après tout, nos règles ne nous ont pas été dictées sur le mont Sinaï.

— Vous aussi ? dit sauvagement Rubin. Écoutez, peu importe ce que chacun de vous dira. Sur un sujet aussi fondamental que celui-ci, un veto suffit, et je mets le mien. Ou bien c'est elle qui s'en va, ou bien c'est moi, et nom de Dieu, vous ne me reverrez plus. Cela étant, quelqu'un veut-il gaspiller sa salive ?

Henry, qui se tenait toujours au bout de la table et attendait avec une imperturbabilité beaucoup moins marquée que de coutume que l'assistance voulût bien s'asseoir, demanda :

— Puis-je dire un mot, monsieur Rubin ?

— Je regrette, Henry, personne ne s'assiéra avant que cette affaire ne soit réglée, dit Rubin.

— Restez en dehors de ça, Henry, dit Gonzalo. C'est à moi de me battre puisque ça me concerne.

C'est à ce moment-là qu'Henry se départit de son rôle de serveur descendu tout droit de l'Olympe et s'avança vers le groupe. Sa voix était ferme lorsqu'il dit :

— Monsieur Rubin, je désire endosser la responsabilité de tout ceci. Il y a quelques jours, M. Gonzalo m'a téléphoné pour me demander si je voulais bien écouter une femme qu'il connaissait, parce qu'il pensait que je pourrais l'aider à résoudre son problème. Je lui ai demandé si c'était quelque chose qui le touchait de près. Il m'a dit que cette femme était apparentée à quelqu'un qui allait très certainement lui confier un important travail…

— Une question d'argent ! dit Rubin d'un ton méprisant.

— D'opportunité professionnelle, si vous arrivez à comprendre ça, lâcha Gonzalo. Et de compassion pour l'un de mes semblables, si vous arrivez aussi à comprendre ça.

Henry leva la main.

— Messieurs, je vous en prie ! J'ai dit à M. Gonzalo que je ne pouvais pas l'aider, mais je l'ai engagé, s'il n'avait pas déjà prévu d'amener un autre invité, à faire venir cette femme. Je lui ai suggéré qu'il n'y aurait sans doute aucune objection si elle n'assistait pas au banquet proprement dit.

— Et pourquoi n'avez-vous pas pu l'aider ? demanda Rubin.

— Messieurs, je ne prétends pas avoir une perspicacité à toute épreuve, dit Henry. Je ne me compare pas à Sherlock Holmes, comme M. Gonzalo le fait parfois. C'est seulement une fois que vous avez débattu un problème et éliminé ce qui lui était étranger que j'arrive apparemment à voir ce qu'il faut retenir. Par conséquent…

— Bon, écoutez, Manny, dit Drake, je suis le plus ancien, et c'est moi qui suis à l'origine de cette interdiction. Nous pourrions la lever partiellement, juste pour cette fois.

— Non, dit carrément Rubin.

— Monsieur Rubin, on a souvent dit, au cours de ces banquets, que j'étais moi aussi membre des Veufs Noirs, dit Henry. S'il en est ainsi, je désire prendre la responsabilité de cette affaire. C'est moi qui ai encouragé M. Gonzalo, j'ai parlé à la dame en question et je l'ai assurée qu'elle serait la bienvenue pour prendre part à notre discussion, après le dîner. C'était un acte intuitif fondé sur mon appréciation de la personnalité des membres du club.

» Si on renvoie cette dame maintenant, monsieur Rubin, vous comprendrez que ma situation sera impossible et que je serai obligé de renoncer à vous servir au cours de ces banquets. Je n'aurai pas le choix.

Presque imperceptiblement, l'atmosphère avait changé pendant qu'Henry parlait et maintenant, c'était Rubin qui était acculé. Il fixa le demi-cercle qui s'était formé autour de lui et il dit d'une voix assez discordante :

— J'apprécie pleinement les services que vous rendez au club, Henry, et je ne souhaite pas vous placer dans une situation embarrassante. C'est pourquoi, à la condition que ceci ne constitue pas un précédent et en vous rappelant qu'il ne faudra pas recommencer, je lèverai mon veto.

Le banquet fut le moins détendu de l'histoire des Veufs Noirs. La conversation fut décousue et morne, et Rubin garda un silence de mort pendant tout le temps.

Il ne fut pas nécessaire de faire tinter un verre à eau lorsque le café fut servi puisqu'il n'y avait pas de conversation à endiguer. Gonzalo dit simplement :

— Je vais descendre voir si elle est prête. À propos, elle s'appelle Mme Barbara Lindemann.

Rubin leva les yeux et dit :

— Assurez-vous qu'elle a pris son café, son thé, ou ce qu'elle a voulu, en bas. Elle ne peut rien boire ici.

Avalon eut un air réprobateur.

— Les règles de la courtoisie, mon cher Manny…

— Elle se fera servir tout ce qu'elle veut en bas, aux frais de Mario. Ici, nous l'écouterons. Que peut-elle demander de plus ?

Gonzalo ramena son invitée et la conduisit à un fauteuil qu'Henry était allé chercher dans le bureau de la direction du restaurant et qu'il avait installé à distance respectueuse de la table.

Mme Lindemann était une femme assez mince, avec des traits peu saillants et une physionomie ouverte. Elle était bien habillée et ses cheveux blancs étaient soigneusement coiffés. Elle serrait contre elle un sac noir qui avait l'air tout neuf. Elle jeta un regard timide aux Veufs Noirs et leur dit :

— Bonsoir.

Un chœur étouffé lui répondit et elle ajouta :

— Excusez-moi de venir ici avec mon histoire ridicule. M. Gonzalo m'a expliqué que ma présence était contraire à l'usage et j'ai réfléchi pendant le repas que je ferais mieux de ne pas vous déranger. Si vous le souhaitez,

je m’en irai en vous remerciant pour le dîner et pour m’avoir permis de monter vous voir.

Elle fit mine de se lever et Avalon, l’air nettement honteux, lui dit :

— Madame, vous êtes absolument la bienvenue et nous aimerions beaucoup entendre ce que vous avez à dire. Nous ne pouvons pas vous promettre que nous serons capables de vous aider, mais nous allons toujours essayer. Je suis sûr que nous partageons tous ce sentiment. N’est-ce pas, Manny ?

Rubin jeta un regard noir à Avalon derrière les verres épais de ses lunettes. Sa maigre barbe se hérissa et son menton se leva, mais il dit sur un ton remarquablement doux :

— Absolument, madame.

Il y eut une courte pause, puis Gonzalo dit :

— Madame Lindemann, nous avons l’habitude d’interroger nos invités et compte tenu des circonstances, je me demande si vous accepteriez qu’Henry s’en charge. Il est notre serveur, mais il est également membre de notre club.

Henry resta un instant immobile puis il dit :

— J’ai bien peur, monsieur Gonzalo, de…

— Vous avez vous-même revendiqué le privilège d’appartenir à notre club tout à l’heure, Henry, dit Gonzalo. Les privilèges ne vont pas sans responsabilités. Posez cette bouteille de brandy, Henry, et asseyez-vous. Ceux qui veulent boire du brandy n’auront qu’à se servir. Tenez, Henry, prenez ma place.

Gonzalo se leva résolument et s’approcha du buffet.

Henry s’assit.

Henry demanda doucement à Mme Lindemann :

— Madame, voulez-vous faire comme si vous vous trouviez à la barre des témoins ?

La dame regarda autour d’elle et son expression d’embarras s’évanouit pour laisser place à un petit rire.

— Je n’y ai encore jamais été appelée et je ne suis pas sûre de savoir comment me comporter. J’espère que vous ne m’en voudrez pas si je suis un peu nerveuse.

— Pas du tout, mais vous n’avez pas besoin de l’être. Ça n’aura rien d’officiel et nous ne cherchons qu’à vous aider. Les membres du club ont parfois tendance à élever la voix et à s’emporter, mais s’ils le font, c’est seulement parce que c’est leur façon d’agir, ça ne veut rien dire… Tout d’abord, voulez-vous nous donner votre nom, je vous prie ?

— Je m'appelle Barbara Lindemann, Mme Barbara Lindemann, s'empressa-t-elle de dire sur un ton guindé.

— Avez-vous une profession ?

— Non, monsieur, je suis retraitée. J'ai soixante-sept ans, comme vous pouvez sans doute le constater… et je suis veuve. Autrefois, j'étais professeur dans un collège.

Halsted s'agita et dit :

— C'est aussi ma profession, madame Lindemann. Quelle matière avez-vous enseignée ?

— Principalement l'histoire des États-Unis.

— D'après ce que m'a dit M. Gonzalo, reprit Henry, vous avez eu une malheureuse expérience en venant à New York et…

— Non, pardonnez-moi, l'interrompit Mme Lindemann. Dans l'ensemble, l'expérience a été satisfaisante. Si ce n'était pas le cas, je ne serais que trop heureuse d'oublier tout ça.

— Oui, bien entendu, dit Henry. Mais j'ai l'impression que vous avez oublié certains points essentiels et que vous aimeriez pouvoir vous les rappeler.

— Oui, dit-elle d'un air sérieux. J'ai tellement honte de ne pas m'en souvenir. Je dois vous faire l'effet d'une vieille dame sénile, mais dans un sens, c'était une expérience très inhabituelle et effrayante, du moins à certains égards, et je suppose que c'est là mon excuse.

— Dans ce cas, je crois qu'il vaudrait mieux nous raconter ce qui vous est arrivé, avec autant de détails que vous pourrez, et si cela ne vous dérange pas, certains d'entre nous vous poseront des questions au fur et à mesure du déroulement de votre récit, dit Henry.

— Ça ne me dérange pas du tout, je vous assure, dit Mme Lindemann. Je considérerai cela au contraire comme une marque d'intérêt. Voilà. Je suis arrivée à New York il y a neuf jours J'allais rendre visite à ma nièce, entre autres choses, mais je ne tenais pas à rester chez elle. Ç'aurait été gênant pour elle, et moi, je me serais sentie à l'étroit. J'ai donc pris une chambre d'hôtel.

» Je suis arrivée à l'hôtel vers six heures du soir, mercredi, et après un dîner léger et très agréable, bien que les prix soient tout simplement exorbitants ici, j'ai téléphoné à ma nièce et je me suis entendue avec elle pour la retrouver le lendemain, quand son mari serait à son travail et ses enfants à l'école. Ça nous laisserait le temps de bavarder toutes les deux et le soir, nous pourrions sortir en famille.

» Bien entendu, je ne comptais pas m'accrocher à eux pendant les

quinze jours que je devais passer à New York. J'avais fermement l'intention de me promener de mon côté. En fait, le premier soir, après le dîner, je n'avais rien de particulier à faire et je n'avais absolument pas envie de rester dans ma chambre à regarder la télévision. Alors je me suis dit… bon, Manhattan est juste à ta porte, Barbara, toute ta vie tu as lu des choses là-dessus, tu l'as vu dans des films, et maintenant, voilà ta chance de le voir pour de vrai.

» Je pensais simplement sortir faire un petit tour pour voir les immeubles sophistiqués, les lumières de la ville et les gens qui se hâtent sur les trottoirs. Je voulais seulement « sentir » l'atmosphère de la ville avant de faire quelques visites organisées. C'est ce que j'ai fait dans d'autres villes au cours de mes voyages, toutes ces dernières années, et j'y ai toujours trouvé beaucoup de plaisir.

— Vous n'aviez pas peur de vous perdre, je suppose, dit Trumbull.

— Oh, non, dit sérieusement Mme Lindemann. J'ai un très bon sens de l'orientation, et au cas où je me serais un peu trop éloignée, sans faire attention, j'avais un plan de Manhattan. En plus, les rues sont toutes à angle droit et ont des numéros… ce n'est pas comme Boston, Londres ou Paris, et je ne me suis jamais perdue dans ces villes-là. D'ailleurs, je pouvais toujours prendre un taxi et donner au chauffeur le nom de mon hôtel. En fait, je suis sûre que n'importe qui m'aurait renseignée si j'avais demandé mon chemin.

Rubin émergea de son profond abattement pour émettre un sonore :

— Ha ! À Manhattan ?

— Eh bien, certainement, dit Mme Lindemann sur un ton de léger reproche. J'ai toujours entendu dire que les habitants de Manhattan n'étaient pas aimables, mais ce n'est pas l'impression qu'ils m'ont donnée. On m'a témoigné de nombreuses attentions… pour ne rien dire de la manière dont vous m'avez vous-mêmes accueillie, bien que je ne sois qu'une parfaite étrangère pour vous.

Rubin ressentit le besoin impérieux de contempler ses ongles.

— Bref, dit Mme Lindemann, je suis donc partie faire ma petite excursion et je suis restée dehors plus longtemps que je ne l'avais prévu. Tout était si coloré, si agité, et le temps était tellement doux et agréable ! Finalement, je me suis rendu compte que j'étais terriblement fatiguée. J'étais arrivée dans une rue assez tranquille et j'étais prête à faire demi-tour. J'ai cherché mon plan dans la poche extérieure de mon sac…

Halsted l'interrompit.

— Si je comprends bien, madame Lindemann, vous étiez partie seule

faire cette excursion.

— Oh, oui, dit Mme Lindemann. Je voyage toujours seule depuis la mort de mon mari. Voyager avec quelqu'un, ça veut dire qu'il faut constamment faire des compromis sur l'heure à laquelle on se lève, ce qu'on mange, sur l'endroit où on va, et ainsi de suite. Non, non, je veux me sentir libre de faire ce que bon me semble.

— Je ne voulais pas vraiment parler de ça, madame Lindemann, dit Halsted. Je voulais simplement vous demander si vous étiez seule lors de cette excursion particulière dans une ville inconnue… le soir… avec un sac sous le bras.

— Oui, monsieur, j'en ai bien peur.

— Personne ne vous a donc dit que les rues de New York n'étaient pas toujours sûres le soir, surtout, excusez-moi de vous le dire, pour les femmes d'un certain âge qui portent un sac et ont l'air, comme vous, gentilles et innocentes ? dit Halsted.

— Oh, mon Dieu, bien sûr qu'on m'a dit ça. On m'a dit la même chose dans toutes les villes que j'ai visitées. Ma propre ville a certains quartiers qui ne sont pas sûrs du tout. Mais j'ai toujours eu l'impression que la vie était un pari, qu'une situation exempte de tout risque était un rêve impossible et qu'il n'était pas question que la peur me prive d'expériences agréables. Et je me suis promenée dans toutes sortes d'endroits sans qu'il ne m'arrive de mésaventures.

— Jusqu'à votre premier soir à Manhattan, je suppose, dit Trumbull.

Mme Lindemann pinça les lèvres et dit :

— Oui, précisément. C'est une expérience dont il ne me reste que des flashes, pour ainsi dire. Je suppose que comme j'étais complètement épuisée, et ensuite effrayée, et comme je me trouvais dans un environnement totalement nouveau pour moi, je n'ai pas pu enregistrer grand-chose de ce qui s'est passé. De petits détails semblent avoir été rayés de ma mémoire pour toujours. C'est bien là le problème.

Elle se mordit les lèvres et sembla lutter pour refouler ses larmes. Henry lui dit doucement :

— Pouvez-vous nous dire de quoi vous vous souvenez ?

— Eh bien, dit-elle en s'éclaircissant la gorge et en serrant son sac. Comme je vous le disais, la rue était tranquille. Il y avait bien des voitures qui passaient, mais pas de piétons, et je ne savais pas exactement où je me trouvais. J'étais en train de sortir mon plan de la ville et de chercher une pancarte indiquant le nom de la rue quand un jeune homme qui semblait sortir de nulle part m'a crié :

» – Vous avez un dollar, madame ?

» Il ne pouvait pas avoir plus de quinze ans… ce n'était qu'un gamin.

» Vous comprenez, je lui aurais volontiers donné un dollar si je m'étais dit qu'il en avait besoin, mais il avait vraiment l'air de ne pas avoir de problèmes d'argent. Et puis je pensais qu'il ne serait pas très sage de sortir mon portefeuille, alors je lui ai dit :

» – Non, je regrette, jeune homme.

» Bien entendu, il ne m'a pas crue. Il s'est approché de moi et il m'a dit :

» – Bien sûr que si, vous avez un dollar, madame. Attendez, laissez-moi vous aider à chercher.

» Il a voulu attraper mon sac. Je n'avais pas l'intention de le lui donner, bien entendu…

Trumbull dit fermement :

— Il n'y a pas de « bien entendu » qui tienne, madame Lindemann. Si ça se reproduit, laissez-vous prendre votre sac tout de suite. De toute façon, vous ne pourrez pas le sauver, et les voyous n'hésiteront pas à recourir à la force. Il n'y a rien dans un sac qui vaille qu'on risque sa vie.

Mme Lindemann soupira.

— Vous avez sans doute raison, mais sur le moment, je n'avais pas les idées bien claires. Je suppose que je me suis accrochée à mon sac par réflexe. À partir de ce moment-là, je commence à ne plus très bien me souvenir. Je me revois en train de lutter et j'ai l'impression que d'autres jeunes gens se sont approchés. Je ne sais pas combien ils étaient, mais j'avais l'impression d'être complètement cernée.

» C'est alors que j'ai entendu un cri, puis des grossièretés, et un bruit de pas très sonore. Et je ne me rappelle rien de ce qui s'est passé tout de suite après, si ce n'est que mon sac avait disparu. Ensuite, quelqu'un m'a demandé à voix basse, sur un ton empressé et poli :

» – Vous êtes blessée, madame ?

» J'ai répondu :

» – Non, je ne pense pas, mais mon sac a disparu.

» J'ai regardé vaguement autour de moi. Je crois que sur le moment, je me disais qu'il avait dû tomber dans la rue.

» Et puis tout à coup, voilà qu'un jeune homme me tenait respectueusement le bras. Il devait avoir dans les vingt-cinq ans. Il m'a dit :

» – Ils l'ont pris, madame. Je ferais mieux de vous aider à partir d'ici. Ils peuvent avoir envie de revenir s'amuser. Cette fois, ils auront

probablement des couteaux, et moi, je n'en ai pas.

» Il m'a fait presser le pas. Je ne le distinguais pas bien dans l'obscurité, mais il était grand et il portait un pull-over. Il m'a dit :

» – J'habite tout près, madame. Ou bien vous venez chez moi, ou bien on va devoir se battre.

» A ce moment-là, j'ai cru voir quelques jeunes gens au loin mais j'ai pu me tromper.

» J'ai suivi bien docilement ce nouveau jeune homme. Il avait l'air sérieux et poli, et je suis trop vieille pour craindre quoi que ce soit… euh… sur le plan personnel. D'ailleurs j'étais si déconcertée et si étourdie que je n'avais pas la volonté de résister.

» Ensuite, je me revois devant la porte de son appartement. Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé entre-temps. C'était l'appartement n°4F. Je suppose que ça m'est resté parce qu'on parlait souvent de ça pendant la Seconde Guerre mondiale[6]. Et puis je me revois dans l'appartement, assise dans un fauteuil capitonné. J'ai remarqué que l'appartement était en assez mauvais état, mais je ne me souviens pas du tout du chemin qu'on a pris pour y arriver.

» Le jeune homme qui m'avait sauvée m'a mis un verre dans la main et j'ai bu. Je crois que c'était une sorte de vin. Je n'en ai pas particulièrement apprécié le goût, mais j'avais l'impression que ça me remettait les idées en place, au lieu de me faire tourner la tête, comme on pourrait l'imaginer.

» Le jeune homme avait l'air de se faire du souci pour ma personne et il m'a demandé si je n'avais pas été blessée. Je l'ai rassuré. Je lui ai dit que s'il voulait bien m'aider à trouver un taxi, je rentrerais à mon hôtel. Il m'a dit que je ferais mieux de me reposer un moment.

» Il m'a proposé d'appeler la police pour déposer une plainte, mais je n'ai pas voulu. C'est là une chose que je me rappelle parfaitement. Je savais que la police ne pourrait pas retrouver mon sac et je ne voulais surtout pas qu'on parle de moi dans le journal.

» Je crois que j'ai dû lui expliquer que je n'étais pas de New York parce qu'il m'a gentiment fait la leçon sur les dangers qu'on court en se promenant dans les rues de Manhattan… On n'a pas cessé de me répéter ça toute cette semaine. Vous devriez entendre ma nièce, elle ne tarit pas sur ce sujet.

» Je me rappelle d'autres bribes de notre conversation. Il voulait savoir si j'avais perdu beaucoup d'argent liquide et je lui ai dit que je devais avoir trente ou quarante dollars, ainsi que des chèques de voyage

qui pouvaient, bien sûr, m'être remboursés. Je crois que j'ai dû passer un certain temps à le rassurer en lui expliquant que je savais comment m'y prendre pour accomplir les formalités nécessaires et pour signaler la perte de ma carte de crédit. Je n'en avais qu'une dans mon sac.

» Finalement, je lui ai demandé son nom pour pouvoir m'adresser à lui plus poliment. Il s'est mis à rire et il m'a dit :

» – Oh, tenons-nous-en aux prénoms, ça suffira.

» Il m'a donné le sien et je lui ai donné le mien. Je lui ai alors fait remarquer :

» – Vous ne trouvez pas que c'est étonnant, la manière dont tout s'enchaîne, votre nom, votre adresse, et ce que vous avez dit dans la rue ?

» Je lui ai expliqué ce que je voulais dire et il s'est mis à rire en disant qu'il n'y aurait jamais pensé… Vous voyez donc que je connaissais son adresse.

» Nous sommes ensuite descendus. Il était déjà tard, du moins à l'heure de la pendule, parce que pour moi, bien sûr, il n'était pas encore aussi tard. Il s'est assuré que la rue était déserte, il m'a fait attendre dans le hall et il est sorti appeler un taxi. Il m'a dit qu'il avait payé le chauffeur et qu'il lui avait demandé de m'emmener où je voulais. Et puis, avant que je puisse l'en empêcher, il m'a glissé un billet de vingt dollars dans la main en disant qu'il ne fallait pas que je me retrouve sans un sou.

» J'ai essayé de protester mais il m'a dit qu'il aimait New York, et que puisque des New-Yorkais m'avaient traitée aussi mal dès le premier jour de mon arrivée, il incombait à un autre New-Yorkais de réparer ça. Alors j'ai accepté… parce que je savais que j'allais lui rendre cette somme.

» Le chauffeur m'a ramenée à l'hôtel et il n'a pas essayé de me soutirer de l'argent. Il a même voulu me rendre la monnaie en disant que le jeune homme lui avait donné un billet de cinq dollars, mais son honnêteté m'a tellement fait plaisir que je n'ai pas voulu accepter cette monnaie.

» Donc, vous voyez, bien que l'incident ait débuté d'une manière très pénible, il y a tout de même eu l'extrême gentillesse de ce bon Samaritain et du chauffeur de taxi. On aurait dit qu'il fallait qu'il m'arrive une expérience désagréable pour que quelque chose de positif vienne tout racheter… Et d'ailleurs, ce n'est pas fini, voilà que vous me témoignez à votre tour beaucoup de gentillesse.

» Bien entendu, il était évident que le jeune homme n'était pas riche et j'avais donc toutes les raisons de croire que les vingt-cinq dollars qu'il avait dépensés à cause de moi ne représentaient pas une somme qu'il pouvait se permettre de jeter par les fenêtres. Il ne m'a même pas

demandé mon nom de famille, ni le nom de l'hôtel dans lequel j'étais descendue. On aurait dit qu'il savait que j'allais lui rendre ce qu'il m'avait prêté sans me faire prier. Naturellement, c'était bien là mon intention.

» Voyez-vous, en fait, je suis assez à l'aise financièrement et pour moi, il ne s'agit pas seulement de lui rendre ce qu'il m'a prêté. La Bible dit que si vous donnez un pain, il vous en sera rendu dix. Je pense donc qu'il est parfaitement juste qu'ayant dépensé vingt-cinq dollars, il reçoive deux cent cinquante dollars. Je peux me le permettre.

» Je suis rentrée dans ma chambre et j'ai dormi comme une souche après cette expérience. Ça m'a fait le plus grand bien. Le lendemain matin, j'ai réglé mes problèmes de carte de crédit et de chèques de voyage, et puis j'ai rappelé ma nièce et j'ai passé la journée avec elle.

» Je lui ai raconté ce qui était arrivé, mais sans m'étendre sur les détails. Après tout, il me fallait bien expliquer pourquoi je n'avais pas de sac et pourquoi j'étais temporairement dépourvue d'argent liquide. Je n'ai pas pu endiguer le flot de ses commentaires. Je me suis acheté un nouveau sac… celui-ci… et c'est seulement à la fin de la journée, une fois au lit, que je me suis aperçue que je ne m'étais pas immédiatement préoccupée de rembourser le jeune homme. Me retrouver en famille m'avait complètement absorbée. C'est alors que la véritable tragédie m'est apparue.

Mme Lindemann s'interrompit et essaya de ne pas s'effondrer, mais sans succès. Elle se mit à pleurer doucement et chercha désespérément un mouchoir dans son sac.

Henry lui demanda d'une voix douce :

— Voudriez-vous vous reposer un moment, madame Lindemann ?

Rubin lui demanda d'une voix tout aussi douce :

— Voudriez-vous une tasse de thé, madame Lindemann, ou un peu de brandy ?

Puis il lança un regard furieux aux autres, semblant les défier de dire quoi que ce soit.

— Non, je vous remercie, dit Mme Lindemann. Excusez-moi d'agir ainsi, mais je me suis alors rendu compte que j'avais oublié l'adresse du jeune homme. Je ne m'en souvenais plus du tout. Pourtant, j'avais bien dû la connaître ce soir-là puisque j'en avais parlé. Je ne me souviens pas non plus du nom du jeune homme ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, j'essayais de me rappeler, mais ça ne faisait qu'aggraver les choses. Je suis sortie le lendemain pour essayer de refaire le même chemin, mais tout avait l'air si différent en plein jour… et j'avais peur d'essayer de le

faire la nuit.

» Qu’est-ce que le jeune homme devait penser de moi ? Il n’a plus eu de mes nouvelles. J’ai pris son argent et j’ai disparu. Je suis pire que ces terribles jeunes voyous qui m’ont arraché mon sac. Car moi, je n’avais jamais été gentille avec eux. Ils ne me devaient rien.

— Ce n’est pas votre faute, si vous avez oublié, dit Gonzalo. Vous avez eu une expérience pénible.

— Oui, mais lui, il ne sait pas que j’ai oublié. Il doit penser que je suis une voleuse incapable d’éprouver la moindre reconnaissance. Finalement, j’ai parlé de mon problème à mon neveu. Il allait engager M. Gonzalo pour un travail et il lui a semblé que ce serait peut-être quelqu’un qui saurait s’y prendre pour m’aider. M. Gonzalo a dit qu’il allait essayer et finalement… me voici. Mais maintenant que je vous ai raconté mon histoire, je me rends compte à quel point la situation paraît désespérée.

Trumbull soupira.

— Madame Lindemann, je vous en prie, ne soyez pas vexée si je vous demande ça, mais nous devons procéder par élimination. Êtes-vous sûre que tout cela est réellement arrivé ?

Mme Lindemann eut l’air surpris.

— Bien sûr que c’est bien arrivé ! Mon sac a disparu !

— Non, dit Henry, ce que M. Trumbull veut dire, je crois, c’est qu’après avoir été attaquée, vous avez pu retourner à l’hôtel, vous coucher et avoir des cauchemars, de sorte que ce que vous vous rappelez maintenant est en partie la réalité, et en partie un rêve… cela expliquerait votre mémoire quelque peu défaillante.

— Non, dit fermement Mme Lindemann, les choses dont je me souviens sont très nettes. Ce n’était pas un rêve.

— Dans ce cas, nous disposons de très peu d’éléments de départ.

— Aucune importance, Tom, dit Rubin. Nous n’abandonnerons pas. Si nous trouvions le nom de votre sauveur, est-ce que vous le reconnaîtriez, madame Lindemann, bien que vous ne puissiez pas vous en souvenir maintenant ?

— Je l’espère, mais je n’en suis pas sûre, dit Mme Lindemann. J’ai essayé de regarder dans l’annuaire pour voir beaucoup de noms différents, mais aucun ne me semblait familier. Je ne crois pas qu’il s’agisse d’un nom très répandu.

— Donc, ça ne pouvait pas être Sam ? dit Rubin.

— Oh, je suis certaine que non.

— Pourquoi Sam, Manny ? demanda Gonzalo.

— Eh bien, le type était un bon Samaritain. Mme Lindemann l'a elle-même appelé comme ça. Sam serait l'abréviation de Samaritain. Le numéro de son appartement et de sa rue pourrait représenter le chapitre et le verset de la Bible où il est question du bon Samaritain. Vous avez dit que son nom et son adresse allaient bien ensemble, et c'est là le seul indice que nous ayons.

Avalon s'empressa de l'interrompre :

— Attendez, son prénom pouvait être Luc, ce qui est beaucoup moins commun. C'est dans l'Évangile selon saint Luc qu'on trouve la parabole du bon Samaritain.

— J'ai bien peur que ça ne me dise rien non plus, dit Mme Lindemann. D'ailleurs, je n'ai pas une telle connaissance de la Bible. Je n'aurais pas pu reconnaître le chapitre et le vers de la parabole.

— Ne nous embarquons pas dans des directions impossibles, dit Halsted. Mme Lindemann enseigne l'histoire des États-Unis, ce qui l'a frappée concerne donc très probablement l'histoire des États-Unis. Par exemple, supposons que l'adresse soit 1812 Madison Avenue, et que le prénom du jeune homme soit James. James Madison a été président pendant la guerre de 1812.

— Ou 1492 Columbus Avenue, dit Gonzalo, et le prénom du jeune homme serait Christopher.

— Ou 1775 Lexington Avenue, et le prénom, Paul, ferait penser à Paul Revere[7], dit Trumbull.

— Ou 1626 Amsterdam Avenue, dit Avalon, et le prénom serait Peter, allusion à Peter Minuit[8], ou encore 1609 Hudson Avenue, et le prénom serait Henry[9]. En fait, il y a beaucoup de rues qui portent des noms célèbres dans le sud de Manhattan. Nous ne pourrons jamais trouver la bonne, à moins que Mme Lindemann ne s'en souvienne.

Mme Lindemann joignit les mains.

— Mon Dieu, mon Dieu, rien de tout cela ne me dit quelque chose.

— Bien sûr que non, si nous continuons à deviner au hasard, dit Rubin. Madame Lindemann, je suppose que votre hôtel se trouve au centre de Manhattan.

— Je suis descendue au New York Hilton. Est-ce qu'il se trouve au centre ?

— Oui, au croisement de la Sixième Avenue et de la Cinquante-troisième Rue. Vous n'avez probablement pas parcouru plus d'un kilomètre et demi, peut-être même moins, avant de vous sentir fatiguée.

Donc, concentrons-nous sur le centre. Hudson Avenue est trop au sud, et le numéro 1492 de Columbus Avenue ou le 1812 de Madison Avenue sont trop au nord. Ça s'est sans doute passé au centre de Manhattan, probablement dans l'ouest et… non, je ne vois pas.

Drake dit à travers le voile de fumée de sa cigarette :

— Vous oubliez un élément. Mme Lindemann a dit que ce n'étaient pas seulement le prénom et l'adresse qui allaient bien ensemble, mais aussi ce que le jeune homme avait dit là-bas, je veux dire à l'endroit où il l'avait sauvée. Qu'avait-il donc dit ?

— Tout est si vague, pour moi, dit Mme Lindemann.

— Vous avez dit qu'il s'était exprimé grossièrement avec les voyous. Pouvez-vous nous répéter ce qu'il a dit ?

Mme Lindemann rougit.

— Je serais capable de répéter certaines choses qu'il a dites, mais je n'en ai pas très envie. Le jeune homme m'a ensuite demandé de l'excuser. Il m'a dit que s'il n'avait pas employé un langage aussi cru, les voyous n'auraient pas été impressionnés et ne se seraient pas dispersés. De toute façon, je sais que je n'aurais jamais fait allusion à ça.

Drake dit d'un air pensif :

— Eh bien alors, c'est loupé. Est-ce que vous avez pensé à mettre une petite annonce ? Vous savez, dans le genre « Recherche jeune homme qui a aidé femme en détresse…» et cetera.

— J'y ai pensé, dit Mme Lindemann, mais ce serait terrible. Il ne la verrait peut-être pas et tant d'imposteurs pourraient se présenter… Réellement, ce serait terrible.

L'air désolé, Avalon se tourna vers Henry en lui disant :

— Eh bien, Henry, est-ce que quelque chose vous vient à l'esprit ?

— Je ne suis pas certain… dit Henry. Madame Lindemann, vous avez dit qu'au moment où vous avez pris le taxi, il était tard au dire de l'horloge, mais pas pour vous. Est-ce que cela signifie que vous étiez arrivée de la côte Ouest par avion, de sorte que pour vous, il était trois heures plus tôt ?

— Oui, c'est exact, dit Mme Lindemann.

— Et vous veniez peut-être de Portland, ou de sa région ? demanda Henry.

— Mais oui, tout à fait. Je venais de la banlieue de Portland. Est-ce que je vous en ai parlé ?

— Non, vous ne l'avez pas fait, intervint Trumbull. Comment l'avez-vous deviné, Henry ?

— Il m’est venu à l’esprit que le prénom du jeune homme pouvait être Eugene, et Eugene se trouve à environ cent cinquante kilomètres au sud de Portland.

Mme Lindemann se leva, le regard fixe.

— Mon Dieu ! Il s’appelait bien Eugene ! Mais c’est merveilleux. Comment avez-vous bien pu le deviner ?

Henry répondit :

— M. Rubin a fait remarquer que l’appartement devait se trouver dans le centre de Manhattan, à l’ouest. M. Drake a signalé que vous aviez fait allusion à ce que le jeune homme avait dit dans la rue, et je me suis rappelé que les seules paroles que vous ayez mentionnées, en dehors des grossièretés que vous ne nous avez pas rapportées, étaient : « Ou bien vous venez chez moi, ou bien on va devoir se battre. »

» M. Halsted a insisté sur le fait que l’adresse devait avoir une signification particulière dans l’histoire des États-Unis. Je me suis donc dit que ça pouvait être le 54 de la Quarantième Rue ouest, dans la mesure où « 54 – 40 ou on se battra » était, je crois, un slogan célèbre lors de l’élection de 1844[10]. Il devait être particulièrement significatif pour Mme Lindemann, qui vient du nord-ouest, puisqu’il concernait notre différend avec l’Angleterre au sujet du territoire de l’Oregon. Quand elle a dit qu’elle était de la région de Portland, dans l’Oregon, je me suis dit que le nom de son sauveteur pouvait bien être Eugene.

Mme Lindemann s’assit.

— Voilà quelque chose que je n’oublierai pas jusqu’à mon dernier jour. C’est bien la bonne adresse. Comment ai-je pu l’oublier alors que vous l’avez si judicieusement trouvée en partant du peu de choses dont je me souvenais !

Puis elle s’anima.

— Mais il n’est pas trop tard, dit-elle. Je dois immédiatement aller là-bas. Je dois le rembourser, glisser une enveloppe sous sa porte, ou quelque chose comme ça.

— Est-ce que vous reconnaîtrez l’immeuble en le voyant ? demanda Rubin.

— Oh, oui, dit Mme Lindemann. J’en suis sûre. Et puis, c’est l’appartement 4F. Ça, je l’ai bien retenu. Si je connaissais son nom de famille, je téléphonerais à ce jeune homme… mais non, je préfère aller le voir pour lui expliquer la situation.

— Vous ne pouvez absolument pas y aller toute seule, madame Lindemann, dit Rubin d’une voix douce. Pas dans ce quartier, pas à cette

heure avancée, surtout après ce qui vous est arrivé. Il faut que l'un de nous vous accompagne. En tout cas, moi, je le ferai.

— Je ne voudrais vraiment pas vous importuner, monsieur Rubin, dit Mme Lindemann.

— Étant donné les circonstances, madame Lindemann, je considère que c'est mon devoir, dit Rubin.

— Je crois que nous allons finir par tous vous accompagner, madame Lindemann, dit Henry. Ça, je connais les Veufs Noirs.

Remarque

Je tiens obstinément à conserver un même moule pour mes Veufs Noirs. J'ai parfois pensé les emmener faire un pique-nique à Central Park, ou les envoyer en force assister à un congrès, ou encore les séparer et leur faire faire à chacun un petit travail de détective, tandis qu'Henry rassemblerait ensuite tous les éléments. (J'essaierai peut-être cette dernière solution si jamais j'écris un roman sur les Veufs Noirs, ce qui ne me tente pas tellement, d'ailleurs.) Mais aucune de ces variations ne me paraît très sûre. Une fois que j'aurai commencé à prendre des libertés avec la formule que j'ai adoptée, l'ensemble pourrait bien s'écrouler.

Pourtant, tout en conservant la rigidité des lois du genre, il y a des règles que l'on peut détourner. Est-ce qu'une femme n'aurait pas pu être invitée malgré l'acharnement des Veufs Noirs à défendre leurs réunions exclusivement masculines ? Est-ce qu'une femme ne pourrait pas avoir des ennuis ? Et si les Veufs Noirs se montraient d'une obstination idiote, Henry, lui, réagirait sûrement différemment.

J'ai donc délibérément choisi d'écrire *Le bon Samaritain*. Je n'y étais absolument pas obligé. Il aurait tout aussi bien pu s'agir d'un vieux monsieur gentil et simple qui aurait eu des ennuis avec une bande de gamins… Mais je voulais que ce soit une femme, ne serait-ce que pour voir Manny Rubin piquer sa crise.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro d'*EQMM* du 10 septembre 1980.

Le début de l’action

— Rupert Murgatroyd était un sire… Qui avait richesses et loisirs, chantonna Geoffrey Avalon. Ce monsieur s’était donné pour tâche… De traquer les sorcières sans relâche…

Il revenait des toilettes et visiblement, il était d’une humeur charmante. Ses yeux sombres brillaient et ses formidables sourcils tressautaient d’amabilité.

Sauf que « chantonner » n’est peut-être pas le mot juste pour qualifier les essais vocaux d’Avalon. Ce n’était pas qu’il chantait faux, non… de mémoire de Veuf Noir, on ne l’avait jamais entendu approcher suffisamment la note désirée pour pouvoir dire qu’il chantait trop haut ou trop bas.

Thomas Trumbull pivota brusquement, comme si on lui avait enfoncé une punaise dans quelque partie sensible de son anatomie, et il dit :

— Taisez-vous donc, Jeff. La dernière fois que vous avez fait ça, il y a cinq ans, je vous ai dit que toute réitération du bruit infâme que vous produisez encouragerait chez tout le monde des tendances homicides, et que j’avais bien l’intention de battre tous les records.

— Allons, Tom, dit Mario Gonzalo d’un petit air suffisant. Puisque les opérettes de Gilbert et Sullivan inspirent notre Jeff, faisons-lui faire au moins quelque chose d’utile. Il n’a qu’à fredonner l’air sans chanter les paroles, et nous essaierons tous de deviner de quelle chanson il s’agit.

— Sauf que ce serait peine perdue, dit James Drake d’un air pensif. Jeff aurait beau passer de « Yankee Doodle » à « Old Man River », on ne s’en apercevrait même pas.

— Je crois que nous ne devrions pas tenter l’expérience sans boules Quies, dit Roger Halsted.

À ces mots, Avalon se serait sans nul doute dressé de toute sa hauteur s’il n’avait déjà l’habitude de tenir très droit son grand corps d’un mètre quatre-vingt-cinq. Sa voix, une voix ample de baryton – quand il parlait – prit un ton nettement peiné :

— Je n’avais pas l’intention de continuer à chanter une fois sorti des toilettes, et c’est bien volontiers que je vais m’arrêter. Mais puis-je vous

rappeler qu'en tant qu'hôte du banquet de ce soir, je suis dans mon bon droit en m'autorisant moi-même à chanter ?

— Vous êtes dans votre bon droit s'il s'agit de faire ce que tout homme qui n'aurait pas complètement sombré dans un coma éthylique pourrait, n'importe où, n'importe quand, qualifier de chanter, dit Trumbull d'un ton grinçant. Ce qui ne correspond pas à ce que vous faites.

Henry, cette perle de serveur, ayant écouté avec un air affable cet échange de reparties, tout en terminant de mettre le couvert, éleva alors la voix sans avoir l'air de le faire et dit :

— Je vous prie de bien vouloir vous asseoir, messieurs.

Ils passèrent donc à table et Emmanuel Rubin, qui s'était entretenu avec l'invité de la soirée pendant cette altercation, engagea son interlocuteur à prendre place près de lui.

Henry avança son siège à l'invité et il lui dit :

— Soyez le bienvenu parmi les Veufs Noirs, monsieur Graff.

L'invité leva les yeux d'un air surpris.

— Vous me connaissez ?

Il était assez petit, pas beaucoup plus grand que Rubin, il avait un visage rond avec une moustache de bébé phoque et d'épais cheveux grisonnants qui lui cachaient presque complètement les oreilles.

— Il y a environ un an, j'ai assisté à l'une de vos conférences, à l'université de New York, et ça m'a beaucoup plu, dit Henry.

Graff eut un air rayonnant. Il dit à Rubin :

— Vous voyez ? Qui a besoin d'intellectuels ? Avec les serveurs, j'ai la cote.

— Ne faites pas un sort à Henry aussi hâtivement, Graff, dit Rubin. Nous autres intellectuels, nous nous mirons dans le reflet de sa splendeur.

— Dites donc, est-ce que c'est toujours comme ça, ici ? dit Graff. C'est la première fois que j'entends autant de disputes. Qui plus est, pour des choses aussi insignifiantes. Sans compter que vous prenez la peine d'employer de grands mots, et même de longues phrases… Au fait, appelez-moi donc Herb.

— Il faut que vous compreniez, Herb, que chacun de nous passe la plupart de son temps avec des gens ordinaires, dit Rubin. Nous ne pouvons pas nous attaquer à eux, ce ne serait pas juste. Une fois par mois, nous venons nous défouler ici.

— Mais vous avez l'air de vous mettre réellement en colère. Regardez Jeff Avalon. On a l'impression que dans une minute, il va attraper son

couteau pour étriper tout le monde.

— Pas du tout, dit Rubin. Je ne lui donne pas cinq minutes pour commencer à pontifier. Écoutez…

Rubin attendit cinq minutes, puis, quand l'oie rôtie fut placée devant lui, il dit :

— Bien sûr, Jeff, il n'est vraiment pas juste de parler de Gilbert et Sullivan. On devrait dire Sullivan et Gilbert. Dans toutes les parodies de leurs opérettes, les paroles de Gilbert sont invariablement modifiées, mais personne n'oserait changer une seule note à la musique de Sullivan.

— Vous vous trompez, Manny, dit Jeff. Il y a eu bien d'autres compositeurs de musique légère du temps de Sullivan, et aussi après lui : Offenbach, Strauss, Lehar, Romberg, et cetera. Beaucoup de leurs chansons ont survécu. Mais seules celles de Sullivan sont chantées par les gens de la rue. Personne ne connaît les paroles des airs d'opérettes, sauf celles des airs de Sullivan, parce que lui seul travaillait avec le plus grand parolier de langue anglaise.

Sa mauvaise humeur semblait s'être évaporée.

— Gilbert est le seul parolier qui utilise la pleine force de la langue et du vocabulaire anglais. Il fait rimer « exécution », dans le sens d'exécution capitale, avec « ablution ». « Hé, vite, là » avec « cette femme, évite-la ». Il…

Rubin se tourna vers Graff et lui murmura :

— Qu'est-ce que je vous avais dit ?

Henry passait la bouteille de brandy à la ronde et Avalon eut un sursaut d'animation. Frappant sa cuiller contre son verre à eau, il dit :

— Messieurs, nous en arrivons maintenant au moment crucial de la soirée. Manny, puisque tout à l'heure, vous avez été le seul à vous dispenser de faire d'inutiles mauvaises plaisanteries à mes dépens, et que vous avez fait preuve d'un étrange et inhabituel savoir-vivre…

— Étrange et inhabituel ? fit Rubin avec indignation, tandis que sa maigre barbe en tremblait. Si vous vouliez me faire un compliment, voilà une fichue manière de vous y prendre.

— J'ai bien dit étrange et inhabituel, dit Avalon d'un air altier. Et je vous demande de bien vouloir vous charger de cuisiner notre invité.

— Comment ça, cuisiner ? dit Graff, stupéfait.

— C'est le moment de répondre à nos questions, Herb, dit Avalon d'une voix qui, pour lui, était basse. Je vous avais prévenu.

Graff fit un signe de tête en s'en souvenant.

— Puis-je vous demander, Herb, comment vous justifiez votre

existence ? dit Rubin en guise d'entrée en matière.

Graff s'appuya au dossier de sa chaise et fixa un instant Rubin d'un air surpris avant de dire un seul mot.

— Comment je justifie mon existence ? fit-il ensuite avec un net point d'interrogation dans la voix. Écoutez, vous n'avez qu'à sortir dans la rue et observer les passants. Vous avez déjà fait attention aux conversations des gens dans les ascenseurs ? Vous entendez trois sortes de choses. Trois. « Qu'est-ce que tu as regardé à la télé hier soir ? », « Où est-ce que tu vas en vacances ? » et « Tu crois que les Mets vont gagner le match aujourd'hui ? » Il y a des gens qui ne sont même pas capables d'en dire autant. Et c'est moi qui devrais justifier mon existence ? Qu'ils justifient la leur et je justifierai la mienne, pas avant.

Rubin hocha la tête.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites.

Trumbull l'interrompit :

— Vous savez, Jeff a raison, Manny. Est-ce que vous êtes sûr que vous êtes bien Emmanuel Rubin ? Vous ne seriez pas un double qu'on nous aurait envoyé pour nous faire enrager avec une douceur inhabituelle ?

— On m'a appris hier que j'avais vendu beaucoup de livres en collection de poche, alors je suis de bonne humeur, dit Rubin. Mais ne vous y fiez pas trop. Ainsi par exemple, je ne vous dirai qu'une seule fois, poliment, de ne pas revenir sur ce sujet… Et maintenant, Herb, laissons là la justification de votre existence pour vous demander tout simplement ce que vous faites dans la vie ?

— Je suis un *maven* en ce qui concerne les films, dit Graff.

— Un quoi ? marmonna Gonzalo.

— Un *maven,* dit Rubin. C'est le mot yiddish pour expert.

— Vous voulez dire que vous faites des films ? demanda Gonzalo.

— Non, pas exactement, dit Graff. J'en parle. Je possède, ou je peux me procurer, presque n'importe quel vieux film. Je le montre, ou j'en montre des extraits, et je bâtis une conférence là-dessus. Les gens aiment bien ça. Je fais des tournées, surtout dans les universités, et c'est comme ça que je gagne ma vie… Henry, parlez donc de mes conférences à nos amis.

Un sourire aimable plissa le visage d'Henry, qui était normalement lisse malgré sa soixantaine d'années.

— J'ai effectivement passé une très bonne soirée en allant y assister. Je crois que le public, dans son ensemble, a beaucoup apprécié cette conférence.

— Et voilà ! C’est là un témoignage que je n’ai en rien forcé, dit Graff. Mais il n’en demeure pas moins que j’aimerais bien faire un film, ou participer à sa réalisation, si je trouve le moyen de persuader des dingues.

— Quel genre de film ? demanda Rubin.

— Eh bien, en fait, j’aimerais filmer une opérette de Gilbert et Sullivan, dit Graff avec, semblait-il, un soupçon d’embarras. J’en ai parlé à Jeff Avalon en venant ici et c’est ce qui l’a mis dans cette disposition gazouillante, si vous me passez l’expression.

— Peut-on gagner de l’argent en filmant une opérette de Gilbert et Sullivan ? demanda Drake d’un air sceptique. J’ai l’impression qu’ils n’ont plus beaucoup d’adeptes.

— Ils en ont plus que vous ne pensez, répondit Graff. Mais vous avez raison, on ne peut pas en faire une superproduction. L’avantage, c’est qu’on n’a pas besoin de dépenser dix millions de dollars. On peut tourner un film à petit budget. C’est ce qui a déjà été réalisé, d’ailleurs. Kenny Baker a chanté Nanki-Poo dans une version filmée du *Mikado,* et il a été incendié par tous les producteurs d’opérettes à la solde d’Oyly Carte. Le problème, c’est qu’on ne peut pas faire grand-chose avec une opérette de Gilbert et Sullivan si ce n’est filmer ce qui se passe sur la scène. Vous ne pouvez pas changer la musique, les paroles ou l’intrigue, parce que dès que vous modifiez quelque chose, ce n’est plus du Gilbert et Sullivan, et vous vous plantez. Mais d’un autre côté, si vous vous contentez de filmer la pièce sans tirer parti des possibilités de la caméra, à quoi ça vous avance ?

— A quoi, je vous le demande ? dit Drake.

— Mais ces gamins... reprit Graff. Je ne vous ai pas encore parlé de ces gamins, n’est-ce pas ? Ce sont deux jeunes d’une vingtaine d’années, mais ils ont beau être jeunes, ils sont vraiment doués. Vous savez, dans n’importe quel domaine artistique, ce sont les jeunes qui regardent les choses avec des yeux neufs. Ce sont deux cinglés, bien sûr, mais ça, il fallait s’y attendre. Ils s’appellent Sam Appelbaum et Tim Mentz, et ils sont mes élèves. Je donne un cours de cinéma à la New School et c’est comme ça que j’ai fait leur connaissance. Ils voudraient tourner *Les Pirates de Penzance,* l’une des opérettes de Gilbert et Sullivan, parce qu’ils en ont vu une représentation par le Village Light Opéra Group qui les a enthousiasmés.

» Ils se sont affiliés à l’Association Gilbert et Sullivan, qui semble être très active à New York, et c’est là qu’ils ont rencontré Jeff Avalon, qui est un aficionado de Gilbert et Sullivan. C’est comme ça que ça se prononce,

aficionado ?

— Tout à fait, dit Avalon. Bien que tout le monde n'apprécie pas ma voix, je suppose que personne, aussi chicaneur soit-il, n'irait jusqu'à m'empêcher d'écouter de la musique. Je connais presque toutes les œuvres de Gilbert et Sullivan par cœur.

Trumbull grommela :

— Vous connaissez peut-être les paroles de Gilbert par cœur, mais que je sois sur l'heure frappé par la foudre si vous connaissez une seule note de la musique de Sullivan.

— En tout cas, dit Graff, j'ai fait la connaissance de Jeff par l'entremise d'Appelbaum et de Mentz. Il y a quelques mois, nous discutions tous ensemble de la stratégie à adopter pour filmer *Les Pirates,* et nous nous disions que la marge de manœuvre était limitée, quand Avalon a suggéré d'en faire un dessin animé. Appelbaum et Mentz se sont rués sur cette idée. Vous comprenez, vous gardez les voix, les paroles et les notes, mais vous êtes libres d'être aussi fantaisiste que vous le souhaitez. De toute façon, on en rajoute toujours un peu, par principe, en donnant une opérette de Gilbert et Sullivan. Je suis certain que si Gilbert et Sullivan avaient composé leurs œuvres dans les années 1970 au lieu des années 1870, ils en auraient fait eux-mêmes des dessins animés.

James Drake écrasa sa cigarette d'un geste violent et dit :

— Je trouve ça révoltant. Il va y avoir toute une troupe de petites mignonnes en train de danser autour de Frédéric représenté en Prince Charmant, et de Mabel en Blanche-Neige.

— Non ! dit très sérieusement Graff. Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'il n'y a que Walt Disney ? D'ailleurs, qui peut se payer le genre d'animation qu'il utilisait au temps où des esclaves acceptaient de réaliser mille dessins différents pour montrer Dopey en train de se gratter le nez avec réalisme. Nous comptons sur l'apport du surréalisme. En fait, ces gamins vont se servir des techniques de l'art moderne pour suggérer humour et fantaisie d'une manière entièrement nouvelle. Je ne peux pas vous expliquer comment. Après tout, suis-je moi-même un artiste ? Mais quand ils en auront terminé, ça marchera, et vous verrez alors comment ça fonctionne. Une nouvelle mode sera lancée et par-dessus le marché, les deux gamins seront multimillionnaires. Moi aussi, d'ailleurs, ça pourrait me rapporter quelques petits sous. À condition qu'ils fassent effectivement leur film.

— Pourquoi dites-vous à condition qu'ils le fassent effectivement ? demanda Halsted.

— Parce qu'ils se sont disputés, voilà pourquoi, dit Graff. Et ce n'est pas fini. Essayez donc de les mettre d'accord ! Il y a une fortune qui attend d'être ramassée, et ni l'un ni l'autre ne veut céder.

— A quel propos se disputent-ils ? demanda Rubin. Est-ce qu'ils sont amoureux de la même soprano ?

Graff secoua la tête.

— Vous ne connaissez pas les cinglés. Ils ne se battent pas pour une femme ou pour quoi que ce soit de raisonnable. Ce genre de choses, c'est pour les gens du commun, comme vous et moi. Les cinglés se battent pour des raisons que vous ne pouvez pas imaginer… par exemple, pour savoir à quelle époque se situe cette opérette. Appelbaum dit que l'action commence le 1er mars 1877, Mentz dit que c'est le 1er mars 1873, et aucun ne veut céder.

» Voyez-vous, vous autres Veufs Noirs, vous vous disputez, mais vous oubliez vite vos sujets de querelle parce que vous en avez des millions et que vous en abandonnez un pour pouvoir passer au suivant. Je vous ai vus à l'œuvre pendant tout le dîner. Mes deux jeunes cinglés ont un immense talent, mais ils ont leurs limitations. Étant donné qu'ils ont un seul sujet de discorde, ils n'ont aucune chance de l'oublier. Ils vous répéteront 1873, 1877 et 1873, 1877 jusqu'à vous en donner la nausée.

— Je suppose que Gilbert ne fournit pas de précision qui permettrait de trancher, dit Halsted.

— Non, dit Graff.

Trumbull déclara avec un mépris manifeste :

— Et qu'est-ce que ça peut bien changer ?

— Beaucoup de choses, dit Graff. Les gamins veulent faire un montage d'actualités de l'époque victorienne pour ponctuer paroles et musique. Il s'agirait d'allusions aux événements contemporains de l'opérette, avec un montage si rapide qu'on ne pourrait pas toujours distinguer les détails mais qu'on percevrait les images de façon… euh… subliminale… C'est comme ça qu'on dit ? Ce serait une sorte de gag visuel permanent qui pourrait faire des adeptes. Vous comprenez, les gens diraient : « Vous avez vu Disraeli ? Qui était le type qui était avec lui et qu'est-ce qu'il faisait ? » Ils iraient alors voir le film plusieurs fois pour essayer de repérer toutes les allusions. Bon, eh bien il y a des moments où ce que vous montrerez à l'écran dépendra du fait que l'action se situe en 1873 ou en 1877.

— Dans ce cas, qu'ils choisissent l'une ou l'autre date et qu'ils se mettent à l'ouvrage, dit Trumbull. Qui se soucie de savoir quelle est la

bonne année ?

— Eux, ils s'en soucient, dit Graff. Aucun ne veut céder. Pour eux, c'est une question de vie ou de mort. Écoutez, est-ce que vous connaissez l'opérette ?

— Moi non, dit carrément Trumbull.

— Je suppose que Jeff la connaît par cœur, dit Drake. Pour ma part, je connais seulement le refrain du major général, qui est un excellent exemple de ce que disait Jeff quant au vocabulaire inventif et aux rimes ingénieuses.

De façon assez surprenante, il éleva sa voix douce et rauque et il chanta en respectant assez bien les notes :

— « Je peux vous fredonner une fugue que je viens d'entendre chanter à pleins poumons, et vous siffler tous les airs du *Petit Tablier,* cette absurdité sans nom. » Ce qui prouve, ajouta-t-il, que Gilbert savait aussi se moquer un peu de lui-même, puisque *Le Petit Tablier* était son premier grand succès.

Graff s'empressa de dire :

— Bon, permettez-moi de vous raconter brièvement l'intrigue pour que vous puissiez voir où est le problème. D'accord ?

— Allez-y, Herb, dit Avalon avec indulgence. Je suis l'hôte et j'ai par conséquent le droit de décider… ou tout au moins, je devrais l'avoir, ajouta-t-il en haussant ses formidables sourcils à l'adresse de Trumbull, qui haussa les épaules et marmonna quelque chose d'inintelligible.

— Frédéric est un apprenti pirate, dit Graff. Tout est parti d'une erreur de sa bonne, Ruth, à laquelle on avait demandé de lui faire apprendre le métier de pilote. Mais elle a mal compris et incapable de retourner dans la famille de Frédéric pour expliquer son erreur, elle se joint elle aussi à la bande de pirates.

» Au début de l'opérette, Frédéric vient d'avoir vingt et un ans et son apprentissage est terminé. Esclave de son devoir, il est jusque-là resté avec les pirates, mais maintenant qu'il a rempli son contrat, il va les abandonner, et comme il a également le sens de l'honneur, il va se consacrer à leur extermination.

» Ruth, une vieille fille de quarante-sept ans, veut l'accompagner, car elle l'aime. Mais ils font alors la connaissance des filles du major général Stanley, et Frédéric, se rendant compte que Ruth est vieille et laide, tombe amoureux de Mabel, la plus jolie de ces jeunes filles.

» Les pirates créent la surprise en s'apprêtant à marier toutes ces demoiselles. Il faut vous dire que seul le mariage est concevable pour ce

bon vieux Gilbert. Leur père arrive alors et chante la chanson du major général dont parlait Jim Drake. Pour persuader les pirates de renoncer à leur projet, le major général prétend qu'il est orphelin. Les pirates au cœur tendre éclatent en sanglots et le premier acte se termine dans la joie.

» Au deuxième acte, Frédéric se prépare à conduire la police sur la piste des pirates. Cependant, avant qu'il ne puisse partir avec son petit groupe, le roi des pirates et Ruth le prennent à part et lui disent qu'ils viennent de se rappeler qu'il est né le 29 février d'une année bissextile. Son contrat précise qu'il doit servir les pirates jusqu'à son vingt et unième anniversaire et au sens strict du terme, il n'a eu jusque-là que cinq anniversaires.

» Esclave de son devoir, Frédéric rejoint la bande et en pirate loyal, il révèle alors que le major général a menti. Furieux, les pirates attaquent le domaine du major général et triomphent de la police.

» Mais les policiers hissent le pavillon britannique et exigent la reddition des pirates, au nom de la reine Victoria. Les pirates s'empressent de se rendre en disant : « Nous avons beau avoir nos défauts, nous aimons notre reine. » Au moment où on va les emmener en prison, Ruth se hâte d'expliquer que tous les pirates sont seulement des nobles qui ont mal tourné. Le major général les libère aussitôt en disant : « Nous avons beau avoir nos défauts, nous aimons notre Chambre des lords » et tout se termine bien.

Graff jeta un regard rayonnant sur l'assemblée et ajouta :

— C'est une opérette très drôle et très joyeuse. Il n'y a qu'une réplique qui pose problème. Quand Frédéric s'aperçoit que son contrat marche par anniversaires et non par années, il explique à Mabel : « Je serai majeur en 1940. » Ce qui veut dire que le 29 février 1940, il fêtera son vingt et unième anniversaire.

Drake hocha la tête. Il venait d'allumer une nouvelle cigarette et il plissa lentement les yeux.

— Le 29 février 1940, le *New York Times* a rédigé un éditorial disant que Frédéric avait rempli son contrat. Je me rappelle l'avoir lu.

— Très bien, dit Graff, mais s'il y a un jour de plus tous les quatre ans…

Roger Halsted l'interrompit.

— Mais il n'y a pas…

Graff secoua la tête avec force.

— Attendez une minute. S'il y a un jour de plus tous les quatre ans,

Frédéric a eu quatre-vingt-quatre ans le jour de son vingt et unième anniversaire, puisqu'il était né en 1856. Il avait vingt et un ans en 1877, un an après son cinquième anniversaire. Il aurait dû fêter sa majorité le 1er mars 1877, puisqu'il n'y a pas eu de 29 février en 1877, et Appelbaum dit que c'est donc ce jour-là que débute l'action.

— Mais… dit Halsted.

— Mais apparemment, l'année 1900, qui aurait dû être bissextile, ne l'a pas été, dit Graff en élevant la voix. Il n'y a pas eu de 29 février 1900. C'est là ce que vous tentiez de dire, Roger ? Je ne sais pas pour quelle raison. Un pape quelconque en a décidé ainsi.

— Le pape Grégoire XIII en… dit Halsted.

— Ça n'a aucune importance, dit Graff avec impatience. Le principal, c'est qu'il nous manque un jour, donc, pour que Frédéric ait vingt et un ans, il aurait fallu commencer l'histoire quatre ans plus tôt. Frédéric serait né en 1852, il aurait eu vingt et un ans en 1873, et c'est donc le 1er mars 1873 que débuterait l'action. C'est ce que prétend Mentz.

» *Les Pirates de Penzance* a été créée au début de 1880, donc 1877 est plus logique, rétorque Appelbaum. Ou bien Gilbert a oublié que 1900 n'était pas une année bissextile, ou bien il l'ignorait. Mentz rétorque qu'il est inconcevable que Gilbert ait fait une telle erreur, et qu'aucun véritable aficionado… oui, vous m'avez dit que je prononçais correctement ce mot… ne le croirait une seule minute. Donc, c'était bien en 1873. Et chacun reste sur ses positions. Aucun ne veut céder.

Il y eut un silence autour de la table. Finalement, Gonzalo dit :

— Vous pensez vraiment que ce film rapporterait beaucoup d'argent, s'ils le tournaient ?

— Qui peut prévoir la réaction du public ? dit Graff. Mais il y a de fortes chances pour que ce soit le cas.

— Alors, ne pouvez-vous pas trouver un argument pour les convaincre que l'une ou l'autre année est la bonne ? Vous savez, quelque chose qui ait l'air convaincant ?

— Par exemple ? demanda Graff.

— Le problème, dit Avalon d'un ton sentencieux, c'est que le monde de Gilbert et Sullivan n'est pas réel et qu'il ne se prête pas à des arguments logiques. Par exemple, bien qu'il soit clairement indiqué que Frédéric vient d'avoir vingt et un ans et que son anniversaire tombe le 29 février, les filles du major général, en faisant leur entrée, décident de retirer chaussures et chaussettes pour tremper le bout des pieds dans la

mer. La scène se déroule en Cornouailles, là où se trouve la ville de Penzance, et vous pouvez imaginer l'effet que ça doit faire de tremper les pieds dans la Manche en plein hiver.

— Il faut dire que les filles du major général se qualifient elles-mêmes de « petites intrépides » dans leur première chanson.

— Est-ce que le major général avait des fils ? demanda Gonzalo.

— Non, uniquement des filles, répondit Graff. Dans une grande représentation, il peut y en avoir vingt-quatre, toutes plus ou moins du même âge, et il n'est fait aucune allusion à leur mère, d'ailleurs. C'est effectivement un univers irréel, alors dans ces conditions, comment allons-nous trouver un moyen plausible de trancher entre 1873 et 1877 ?

— Vous n'avez qu'à trouver quelque chose qui ait l'air convaincant, sans que ce soit nécessairement plausible ni même raisonnable, dit Trumbull. Écoutez, est-ce que la reine Victoria n'était pas également impératrice des Indes ? Henry, voudriez-vous avoir l'amabilité de chercher « Victoria » dans l'encyclopédie de notre bibliothèque ? La date à laquelle elle est devenue impératrice est peut-être précisée.

Quelques instants plus tard, Henry déclara :

— Le titre lui a été décerné par Benjamin Disraeli en 1876, monsieur, et elle a été couronnée impératrice des Indes le 1er janvier 1877.

— Ah, parfait ! Alors, tout est réglé et nous pouvons maintenant oublier cette absurde histoire.

Graff le considéra d'un air dubitatif.

— Comment est-ce donc réglé ?

— C'est simple. Victoria adorait ce nouveau titre. Tous ceux qui voulaient lui faire plaisir l'appelaient « reine-impératrice ». Vous avez cité les pirates : « Nous avons beau avoir nos défauts, nous aimons notre reine. » Eh bien, si l'action débutait le 1er mars 1877, seulement deux mois après que Victoria eut été couronnée impératrice, les pirates auraient fièrement dit « notre reine-impératrice ». Le fait qu'ils ne l'aient pas fait prouve que c'était en 1873.

Graff eut l'air encore plus dubitatif.

— Reine-impératrice est trop long et il n'est pas facile de lui trouver une rime.

— Ne faites pas l'idiot, dit Trumbull. Je vous ai dit que votre argument n'avait pas besoin d'être raisonnable. Il suffit qu'il ait l'air convaincant. C'est seulement une manœuvre pour régler l'affaire.

— Je ne crois pas que j'arriverai à convaincre Appelbaum avec ça, dit

Graff.

— Eh bien dans ce cas, essayons de trouver d'autres arguments de ce genre, dit Avalon. Mais tenons-nous-en à une seule année, parce que si nous réfléchissons à des arguments en faveur des deux thèses, ça ne nous avancera pas beaucoup. Que pouvons-nous trouver pour justifier 1873 ? Inutile que ce soit logique.

— Y a-t-il autre chose concernant les rois et les reines ? demanda Gonzalo. Est-ce que le roi des pirates représente quelqu'un ?

— Pas à ma connaissance, dit Avalon en secouant lentement la tête, mais il y a une allusion à des rois dans le solo d'ouverture du roi des pirates. Il reconnaît qu'il coule plus de navires qu'un monarque bien né ne devrait le faire, mais il dit ensuite : « Nombre de rois juchés sur un beau trône, s'ils veulent revendiquer leur couronne, font sûrement plus de sales besognes que moi. » Est-ce qu'il pourrait faire allusion à un roi précis ?

Rubin plissa les yeux pour mieux se concentrer.

— Voyons… Qui avait un beau trône dans les années 1870 ? Il y avait Guillaume Ier, le roi de Prusse. L'Empire germanique venait d'être créé et il y avait beaucoup de contestation.

— Il y avait Otto von Bismarck qui contestait, Manny, dit Drake. Guillaume Ier n'était qu'un vieillard qui faisait ce qu'on lui disait de faire.

— Vous avez raison sur ce point, Jim, dit Rubin. François-Joseph, l'empereur d'Autriche, était un monarque assez terne. Quant à Alexandre II, l'empereur de Russie, il n'était pas trop mauvais, pour un tsar. C'étaient là les seuls que Gilbert aurait considérés comme ayant un beau trône.

— Et Napoléon III, l'empereur des Français ? dit Halsted. Est-ce qu'il ne régnait pas à cette époque ?

— Non, dit Rubin. Il s'est fait éjecter pendant la guerre franco-allemande de 1870. La France était une république à cette époque, et d'ailleurs, elle l'est restée depuis. Soit dit en passant, les Français n'ont pas eu de chance avec Napoléon III, parce que c'était un escroc de première. Conspirateur et intrigant, il a obtenu son trône impérial par le mensonge et la fourberie, et on ne pouvait jamais lui faire tenir parole à moins de braquer un fusil sur lui.

— Quand est-il mort ? demanda Gonzalo.

— Je ne me rappelle pas exactement, dit Rubin. Pas longtemps après, je crois. Henry, voulez-vous vérifier ce petit détail ?

Ce que fit Henry.

— Il est mort le 9 janvier 1873.

Gonzalo était enthousiaste.

— C'est parfait ! Gilbert n'aurait jamais fait de remarques fallacieuses sur un monarque en place, parce que ça aurait pu créer un incident diplomatique, mais…

— Écoutez, dit Rubin, Gilbert n'aurait pas hésité à…

— Non, non, nous ne faisons qu'essayer de trouver un argument, alors disons qu'il ne l'aurait pas fait, rétorqua Gonzalo. En revanche, il aurait très bien pu s'attaquer à un roi défunt. Si l'action débute en 1877, le roi des pirates peut très bien ne pas viser Napoléon III. Mais si elle débute en 1873, la mort de Napoléon III, survenue à peine deux mois plus tôt, devait être encore fraîche dans la mémoire des pirates, dans la mesure où on devait avoir rédigé sur lui notices nécrologiques et biographies. Tout naturellement, ils parlent des « sales besognes » qu'il a faites. Voilà donc deux arguments en faveur de 1873.

— Ça ne colle pas, Mario, dit Avalon. Napoléon III n'était pas roi, mais empereur. La France, la Prusse, l'Autriche-Hongrie et la Russie étaient des empires au temps de la reine Victoria. De même que le Japon, d'ailleurs. C'est l'une des raisons pour lesquelles Victoria était si contente de sa couronne d'impératrice. Sans ce titre, tous les monarques de quelque importance avaient un rang plus élevé qu'elle.

— Et alors ? dit Gonzalo.

— Et alors, Tom avance qu'il s'agit de 1873 parce que Victoria est appelée reine et non reine-impératrice, répondit Avalon. Mais si on commence à pinailler sur les titres, on ne peut pas laisser le roi des pirates qualifier Napoléon III de roi alors qu'il était empereur.

— Sur ce point, je partage l'avis de Mario, Jeff, dit Rubin. En bon et loyal Britannique, Gilbert n'aurait pas changé un iota au titre de la reine Victoria. Mais il n'allait pas se mettre martel en tête pour quelque monarque français. À l'époque de Gilbert, la France était encore l'ennemi héréditaire de la Grande-Bretagne, les guerres entre les deux pays remontaient à Henri II, sept siècles plus tôt.

Graff hocha la tête.

— Là, vous tenez peut-être quelque chose. Dans *Ruddigore,* il y a la chanson du marin, Richard Dauntless, qui se moque gentiment des Français et les appelle « froggies », « parlez-voos » et sacrés « mounseers ».

— Exactement, dit Rubin. Gilbert n'irait pas s'embêter avec le titre

précis d'un sacré « mounseer », ce sont donc là deux arguments en faveur de 1873.

— Oui, mais ils sont... commença Graff en faisant un bref geste rotatif de la main.

— Très bien, alors, dit Avalon. Y a-t-il autre chose ?

Silence.

Finalement, Halsted marmonna :

— J'aimerais bien connaître un peu mieux l'opérette. Écoutez, Herb, vous avez bien dit que les pirates étaient membres de la Chambre des lords ?

— Il le faut bien, dit Graff. Quand le major général apprend que ce sont des nobles qui ont mal tourné, il dit : « Aucun Anglais ne peut entendre cela sans émoi, car nous avons beau avoir nos défauts, nous aimons notre Chambre des lords. » Puis il poursuit à l'adresse des pirates : « Les pairs restent des pairs quoi qu'il advienne, et la jeunesse a des ailes. Reprenez votre rang et vos charges officielles...» Donc, je suppose qu'ils ont le droit de siéger au Parlement.

— Ah, dit Halsted, alors voilà qui est réglé. Dans les années 1870, la Grande-Bretagne était la puissance économique dominante du monde. Il y avait en particulier de gros investissements britanniques aux États-Unis. Si une bande de pirates notoires avait soudain déferlé sur le Parlement, les Américains se seraient posé des questions sur ces investissements britanniques. On ne pouvait pas faire confiance à des pirates qui auraient pu retirer leurs investissements, ce qui aurait perturbé l'économie américaine et...

— Et il y a eu la panique de 1873, dit triomphalement Rubin.

— Exactement, dit Halsted.

— Voilà qui règle l'affaire, dit Rubin. Il y a bien eu une panique en 1873. Ç'a été la plus grande récession économique qu'on ait connue jusqu'à la grande dépression des années trente.

— Et voilà trois arguments en faveur de 1873, Herb, dit Avalon. Chacun est peut-être faible en soi, mais en les combinant, ils ont un certain poids. Premièrement : Victoria aurait bien dû être appelée reine en 1873, mais non en 1877, date à laquelle elle était également impératrice. Deuxièmement : Napoléon III aurait pu prêter à une allusion sur les monarques conspirateurs en 1873, juste après sa mort, mais non en 1877, quand on devait l'avoir oublié. Troisièmement : le retour des pirates au Parlement aurait pu déclencher une dépression économique aux États-Unis en 1873, et ça a bien été le cas, alors qu'il n'y en a pas eu

en 1877.

Graff hocha la tête d'un air morose.

— Oui, tout cela est fort bien, et j'espère que ça va marcher. Ça pourrait marcher. De toute façon, je voudrais tous vous remercier infiniment. Si j'arrive à faire comprendre la force de ces arguments à Appelbaum…

Il s'interrompit, puis ajouta avec quelque vague espoir :

— Vous n'avez rien d'autre à me proposer ? Je veux dire, quelque chose qui n'aurait pas toute cette logique subtile. Quelque chose de simple.

Son regard passait de l'un à l'autre mais ne trouvait pas d'écho.

Puis Gonzalo dit :

— Si vous voulez quelque chose de simple, vous devriez demander à Henry. Il n'a encore rien dit.

Graff leva les yeux sur Henry avec curiosité.

— Ne me dites pas que vous vous passionnez aussi pour Gilbert et Sullivan, Henry.

— Pas tout à fait, monsieur, dit Henry. J'ai déjà eu l'occasion d'entendre des extraits de leurs opérettes, mais je n'ai jamais assisté à une représentation entière.

— Oh, vous savez… dit Graff.

— Néanmoins… dit Henry, et il s'arrêta.

— Allez-y, Henry, dit Avalon. Si vous avez trouvé un quatrième argument en faveur de 1873, tant mieux.

— Non, et c'est là le problème, monsieur Avalon. J'admire l'ingéniosité des arguments que vous avez tous avancés et je suis assez embarrassé d'avoir à les contredire.

— Vous voulez dire que nous nous sommes complètement trompés, Henry ? demanda Rubin.

— J'en ai bien peur, monsieur Rubin. Il se trouve tout bêtement qu'il est impossible que 1873 marque le début de l'action, comme on peut le démontrer très simplement en s'appuyant sur ce qui a déjà été dit.

— Impossible ? dit Graff. Vous voulez dire que tous ces arguments logiques ne servent à rien ?

— Absolument à rien.

— Pourquoi ?

— Tout à l'heure, le Dr Drake nous a chanté un petit extrait de la chanson du major général, dit Henry. Si j'ai bien compris, le major général se vantait de connaître tous les airs du *Petit Tablier,* cette

absurdité sans nom.

— Mince ! dit Rubin. Bien sûr !

— Eh oui, monsieur. Comme l'a dit le Dr Drake, *Le Petit Tablier* est une des premières œuvres de Gilbert et Sullivan, antérieure aux *Pirates de Penzance*. Pendant que je vérifiais dans l'encyclopédie ce que vous m'aviez demandé, j'ai trouvé, pour ma propre gouverne, que *Le Petit Tablier* avait été créé en 1878. Nous pouvons imaginer que le major général, en raison de son rang élevé, ait pu jeter un œil sur la musique qui était en train de s'écrire, en 1877, et qu'il ait pu en siffler les airs. Mais on aura beau essayer de biaiser avec la logique, on n'arrivera pas à expliquer qu'il ait pu les siffler en 1873.

Le visage rond de Graff s'épanouit en un large sourire.

— Bien sûr ! Plus d'arguments, plus de logique, plus de raisonnement sophistiqué. Le major général fait allusion au *Petit Tablier,* et cela suffit. Le début de l'action, c'est obligatoirement 1877, et Gilbert a oublié, ou ne savait peut-être pas, que 1900 n'était pas une année bissextile. Mentz va devoir s'incliner et nous pourrons nous lancer dans ce projet. Merci, Henry… mais comment se fait-il que je n'aie pas remarqué ça ?

— Ni moi ? dit Drake. Après tout, j'ai chanté ce passage.

Henry répondit :

— C'est qu'apparemment, je suis doué d'un esprit très simple, messieurs… si vous voulez que je vous donne une explication très simple.

Remarque

J'ai un certain nombre de folles passions, et l'une d'elles est pour Gilbert et Sullivan. Je suis membre de l'Association Gilbert et Sullivan et de temps à autre, j'aime bien faire allusion à eux dans un récit. J'ai enfin réussi à imaginer une intrigue dans laquelle Gilbert et Sullivan avaient une importance capitale, et vous pouvez être sûrs que rien n'a pu m'empêcher de me mettre immédiatement à l'écrire. Fred Dannay a changé le titre en *Le mystère Gilbert et Sullivan,* mais je l'ai trouvé trop banal et j'ai donc gardé mon titre pour ce recueil.

À propos, le personnage d'Herb Graff, qui apparaît dans cette nouvelle, est, d'une certaine manière, quelqu'un qui existe bien. C'est un de mes bons amis du Dutch Treat Club, une autre association à laquelle j'appartiens. Il m'a demandé de le mettre en scène dans un de mes récits en utilisant son vrai nom, son apparence physique et sa passion pour le cinéma. J'étais dubitatif et je lui ai demandé de me signer un papier m'autorisant à le faire. Il s'y est très volontiers plié.

Je l'ai donc mis en scène dans *Le début de l'action* et je lui ai donné un exemplaire *d'EQMM* du 1er janvier 1981, dans lequel cette nouvelle a été publiée. Ça s'est passé au cours d'un déjeuner des Dutch Treat. Nous en avons un tous les mardis.

Le mardi suivant, je lui ai demandé : « Est-ce que la nouvelle vous a plu ? » parce que je pensais qu'il serait content de voir à quel point j'avais su rendre sa personnalité (et il est réellement l'un des types les plus charmants du monde, amusant, intelligent, ayant un cœur d'or).

J'avais néanmoins utilisé un mot qu'il n'aimait pas et qui gâchait tout. Il s'est redressé, m'a fixé d'un œil perçant et a dit « Dodu ??? »

Aucun mot ne vaut la peine de blesser un ami, donc vous ne le trouverez pas dans la version destinée à ce recueil. Je l'ai supprimé.

Pouvez-vous le prouver ?

Discret et efficace, Henry, le serveur du banquet mensuel des Veufs Noirs, remplit le verre à eau de l'invité de la soirée. On aurait dit qu'il savait que celui-ci allait sortir de sa poche de chemise un petit flacon de pilules.

L'invité leva les yeux.

— Merci, garçon… bien qu'à vrai dire, ces pilules soient assez petites pour passer comme ça, sans rien.

Il parcourut l'assemblée du regard et soupira.

— Ah, c'est l'âge ! À notre époque moderne, nous n'avons pas le droit de vieillir comme bon nous semble. Les médecins surveillent de près le processus de décrépitude et ils insistent pour mettre de l'huile dans les rouages de notre mécanisme. Ma tension est un peu trop forte et j'ai une extrasystole de temps à autre, alors je prends une jolie petite pilule orange quatre fois par jour.

Geoffrey Avalon, qui était assis en face de lui, sourit avec le sentiment de supériorité d'un homme qui, malgré son âge, est resté en bonne forme physique grâce à une vigoureuse gymnastique, et il demanda :

— Quel âge avez-vous, monsieur Smith ?

— Cinquante-sept ans. Mon médecin m'assure que si je me soigne convenablement, je vivrai aussi longtemps que n'importe qui.

Les yeux d'Emmanuel Rubin s'allumèrent, grossis par ses verres épais, et il dit :

— Je doute qu'aujourd'hui un Américain arrive à un certain âge sans s'habituer à avaler toute une série de pilules. Moi, je prends du zinc, de la vitamine E et quelques autres petites choses.

James Drake hocha la tête et tout en plissant les yeux derrière la fumée de sa cigarette, il dit d'une voix douce :

— J'ai une boîte à pilules spéciale qui contient une semaine de mes divers traitements. De cette manière, je peux vérifier si j'ai bien pris la deuxième pilule de tel ou tel médicament. Si elle se trouve toujours dans le compartiment du vendredi, en supposant qu'on soit un vendredi, ça veut dire que je ne l'ai pas encore prise.

— Je ne prends que ces pilules-là, ce qui simplifie les choses, dit Smith. Il y a trois ans, on m'a prescrit un traitement d'une semaine, ce qui faisait vingt-huit pilules. J'étais franchement sceptique, mais elles m'ont fait un bien immense et j'ai persuadé mon médecin de me les prescrire en flacons de mille. Tous les dimanches matin, j'en mets vingt-huit dans mon petit flacon d'origine, que j'ai toujours sur moi, où que j'aille, et dont je continue de me servir. À tout moment, je sais combien il devrait me rester de pilules. Tenez, maintenant, il doit m'en rester quatre, puisque je viens de prendre la vingt-quatrième de la semaine… et c'est bien ça. En trois ans, je n'ai oublié d'en prendre que deux fois.

— En ce qui me concerne, je ne suis pas encore arrivé à ce stade de sénilité qui réclame des moyens mnémotechniques, dit fièrement Rubin.

— Ah bon ? dit Mario Gonzalo en plantant sa fourchette dans sa dernière bouchée de baba au rhum. Alors à quel stade de sénilité êtes-vous donc arrivé ?

Roger Halsted, qui était ce soir-là l'hôte du banquet, devança la réplique de Rubin en s'empressant de dire :

— Il y a là quelque chose d'intéressant. De plus en plus de gens se bourrent de produits chimiques. Il ne doit pas en rester beaucoup avec des tissus dont la composition chimique ne soit pas altérée.

— Il n'en reste plus du tout, grommela Thomas Trumbull. La nourriture que nous absorbons est bourrée d'additifs. L'eau que nous buvons est purifiée par des produits chimiques. L'air que nous respirons est à moitié pollué, d'une manière ou d'une autre. Si on pouvait analyser avec suffisamment de soin le sang d'un individu, on pourrait probablement dire où il vit, ce qu'il mange et quels médicaments il prend.

Smith approuva d'un signe de tête. Ses cheveux courts découvraient des oreilles proéminentes, ce que Gonzalo avait exploité au maximum en faisant sa caricature. Smith se frotta alors l'une de ces oreilles d'un air pensif et il dit :

— On pourrait peut-être faire entrer la composition précise du sang de tous les individus dans une banque de données informatiques. De cette manière, si les autres moyens d'identification échouaient, on pourrait toujours savoir qui vous êtes grâce à votre sang. Ses caractéristiques seraient entrées dans un ordinateur qui les comparerait à toutes celles de la banque, l'écran afficherait : « L'homme en question est John Smith, de Fairfield, dans le Connecticut », alors, je pourrais me lever et faire une belle révérence.

— Si vous pouvez vous lever et faire une belle révérence, vous pouvez

également décliner votre identité, dit Trumbull. Pourquoi vous embarrasser d'une analyse de sang ?

— Ah, vous trouvez ? dit Smith d'un air sinistre.

— Écoutez, dit Halsted, ne nous embarquons pas là-dedans. Henry sert le brandy et il est plus que temps de cuisiner notre invité. Jeff, voulez-vous assumer cette tâche ?

— J'en serai ravi, dit Avalon de son ton le plus solennel.

Fronçant ses redoutables sourcils grisonnants, Avalon demanda avec une douceur incongrue :

— Monsieur Smith, si vous nous disiez comment vous justifiez votre existence ?

— Eh bien, dit gaiement Smith, j'ai hérité d'une entreprise florissante. Je l'ai bien gérée, je l'ai vendue profitablement, j'ai investi de façon sensée, et je profite actuellement d'une retraite anticipée dans un quartier chic de Fairfield. Je suis veuf et j'ai deux grands enfants, tous deux indépendants. Je ne peine pas, je ne m'agite pas, et comme le lis sauvage, ma justification réside dans ma beauté et dans la manière dont elle illumine le paysage.

Un sourire moqueur flotta sur son visage plaisamment laid.

— Je suppose que nous pouvons admettre cette raison, dit Avalon avec indulgence. La beauté est affaire de goût. Votre nom est John Smith ?

— Et je peux vous le prouver, s'empressa de répondre Smith. Avec ce que vous voudrez. J'ai ma carte d'identité, mon permis de conduire, toute une série de cartes de crédit, quelques lettres personnelles qui m'ont été adressées, une carte de bibliothèque, et cetera.

— Je suis tout à fait prêt à vous croire sur parole, monsieur. Mais il me semble en effet qu'avec un nom aussi commun que John Smith, vous devez souvent vous heurter à une certaine incrédulité cynique… notamment à la réception des hôtels. Avez-vous un autre prénom ?

— Ah ça non, je suis un parfait spécimen de monsieur Tout-le-monde. Mes parents se sont dit que toute modification de ce cliché en supprimerait la splendeur. Je ne nierai pas qu'en certaines occasions, j'aurais aimé m'appeler Eustace Bartholomew Wasservogel, mais c'est là un sentiment qui ne dure pas. J'appartiens à la tribu des Smith, avec John pour variante, et Smith je resterai.

Avalon s'éclaircit sinistrement la gorge et déclara :

— Et pourtant, monsieur Smith, j'ai l'impression que vous avez une raison d'être ennuyé par votre nom. Vous avez eu une réaction de net

embarras quand Tom a dit qu'une identification sanguine n'était pas nécessaire puisqu'il vous suffisait de décliner votre nom. Vous est-il récemment arrivé de ne pas pouvoir prouver votre identité ?

— Je parie que c'est bien le cas, dit Trumbull. Votre empressement à nous démontrer que vous pouvez parfaitement prouver votre identité est signe qu'un échec passé vous est resté sur le cœur.

Smith parcourut l'assemblée du regard avec surprise.

— Seigneur ! Est-ce que ça se voit tant que ça ?

— Non, John, dit Halsted, mais notre groupe a développé un sixième sens lorsqu'il s'agit de flairer un mystère. Quand vous avez accepté mon invitation, je vous ai dit que si vous aviez quelque secret, on vous l'arracherait.

— Et je vous ai répondu que je n'avais pas le moindre mystère dans ma vie, Roger, dit Smith.

— Et votre incapacité à prouver votre identité ? demanda Rubin.

— C'était davantage un cauchemar qu'un mystère, et c'est là quelque chose dont on m'a demandé de ne pas parler, répondit Smith.

— Tout ce qui se dit entre les quatre murs d'un banquet des Veufs Noirs est d'ordre confidentiel, dit Avalon. Vous pouvez parler librement.

— Non, je ne peux pas.

Smith s'interrompit, puis ajouta :

— Écoutez, je ne sais même pas de quoi il était question. Je crois qu'on m'a pris pour quelqu'un d'autre au cours d'un voyage en Europe, et une fois sorti de ce cauchemar, quelqu'un de la… bref, quelqu'un m'a rendu visite et m'a demandé de ne pas en parler. Mais maintenant que j'y pense, il y avait bien un mystère là-dessous.

— Ah, dit Avalon. Et lequel ?

— Je ne comprends pas vraiment comment je me suis sorti de ce cauchemar, dit Smith.

L'air heureux, Gonzalo dit avec animation :

— Racontez-nous ce qui est arrivé et je parie que nous pourrons vous dire comment vous vous en êtes sorti.

— Je me vois mal vous… commença Smith.

Après avoir foudroyé Gonzalo du regard, Trumbull tourna son front plissé vers Smith.

— Je comprends ce genre de choses, monsieur Smith, dit-il. Et si vous ne nous donniez ni le nom du pays impliqué, ni les dates exactes et autres précisions de cette nature ? Racontez-nous cela comme si c'était un conte des *Mille et Une Nuits*… si toutefois ce cauchemar peut se raconter en

omettant les détails dangereux.

— Je crois que c'est possible, dit Smith. Mais sérieusement, messieurs, si cette affaire concerne bien la défense nationale, ce que je peux très bien m'imaginer, comment puis-je être sûr de pouvoir vous faire confiance à tous ?

— Si vous avez confiance en moi, John, je me porte garant du reste des Veufs Noirs, y compris, bien entendu, d'Henry, notre estimé serveur, dit Halsted.

Debout près du buffet, Henry sourit aimablement.

Visiblement, Smith était tenté.

— Je ne dis pas que je n'aimerais pas m'enlever ce poids…

— Si vous décidez de ne pas le faire, j'ai bien peur que le banquet se termine là, dit Halsted. Les conditions de l'invitation stipulaient que vous deviez répondre franchement à toutes nos questions.

Smith se mit à rire.

— Vous m'avez également dit qu'on ne me demanderait rien qui puisse m'humilier ou me montrer sous un jour défavorable… mais bon, comme vous voudrez.

» Je visitais l'Europe l'année dernière, et je ne préciserai pas davantage l'époque et le lieu, dit Smith. Ma femme venait de mourir, je me sentais un peu perdu sans elle, mais j'étais bien décidé à reprendre ma vie en main. Je n'avais pas beaucoup voyagé avant de m'arrêter de travailler et j'avais envie de rattraper le temps perdu.

» Je voyageais seul et je n'étais qu'un touriste, rien de plus. Je tiens à le souligner en toute bonne foi. Je ne servais aucun organe du gouvernement, à titre officiel ou non, et cela vaut pour n'importe quel gouvernement, pas uniquement le nôtre. Je ne suis pas non plus allé en Europe pour glaner des renseignements pour un organisme privé quelconque. J'étais donc un simple touriste et j'étais d'une telle innocence que c'était trop demander, je suppose, que de ne pas m'attirer d'ennuis.

» Je ne connaissais pas la langue du pays en question mais ça ne me gênait pas. Je suis incapable de parler une autre langue que l'anglais et j'ai là-dessus l'attitude de tout bon Américain à l'esprit étriqué : je me dis que c'est bien suffisant. Je pensais que n'importe où, je trouverais toujours quelqu'un qui parlerait et comprendrait l'anglais. En fait, c'est ce qui s'est toujours passé.

» L'hôtel dans lequel j'étais descendu paraissait raisonnablement confortable, même s'il en émanait une atmosphère si étrangère que je savais très bien que je ne m'y sentirais pas chez moi. D'ailleurs, je ne

voyageais pas pour me sentir chez moi. J'étais même incapable de prononcer le nom de cet hôtel, mais je ne m'en souciais pas.

» Je n'y suis resté que le temps de déposer mes bagages, et hop, je me suis tout de suite lancé à l'assaut de ces terres étrangères avec l'intention de connaître leurs habitants.

» L'homme qui était à la réception parlait un anglais curieux, mais avec un peu d'effort, on pouvait arriver à le comprendre. Sur ma demande, il m'a fourni une liste de lieux touristiques, il m'a recommandé quelques restaurants, il m'a remis un plan rudimentaire de la ville (qui n'était pas en anglais, je doutais donc qu'il me soit utile), et il m'a assuré que la ville était très sûre, et ses habitants très aimables.

» J'imagine que les Européens tiennent toujours à souligner ce fait à des Américains qu'on dit vivre dangereusement. Au dix-neuvième siècle, ils pensaient que toutes les villes américaines étaient menacées de massacre par les Indiens ; au début du vingtième, qu'elles étaient pleines de gangsters de Chicago ; et maintenant, ils se disent qu'elles regorgent de voyous qui attaquent tout le monde sans discrimination. Je suis donc gaiement parti à la découverte de la ville.

— Seul ? Sans parler la langue du pays ? dit Avalon avec une réprobation manifeste. Quelle heure était-il ?

— Une main cosmique avait baissé les voiles de la nuit. Et vous avez raison, monsieur Avalon. Les villes ne sont jamais aussi sûres que le prétendent leurs défenseurs. Je m'en suis aperçu. Mais je me suis tout de même mis en route avec entrain. Le monde était plein de poésie et je passais un bon moment.

» Sur toutes sortes d'immeubles et dans les vitrines, il y avait des enseignes qui commençaient à s'allumer, pour faire échec à la nuit. Puisque je ne pouvais en déchiffrer aucune, leur affreuse banalité m'était épargnée.

» Les gens étaient effectivement aimables. Je souriais et ils répondaient à mon sourire. Beaucoup me murmuraient quelque chose, un salut, je suppose, et je souriais à nouveau, je leur faisais un signe de tête et j'agitais la main. C'était une belle soirée, très douce, et j'étais littéralement euphorique.

» J'ignore depuis combien de temps je marchais et quelle distance j'avais parcourue quand je me suis rendu compte que je m'étais perdu. Même ça, cependant, ne m'a pas vraiment ennuyé. Je suis entré dans une taverne pour demander le chemin du restaurant dans lequel j'avais l'intention d'aller dîner et dont j'avais réussi à grand-peine à retenir le

nom. Je l'ai donc prononcé en faisant des gestes vagues dans diverses directions et en haussant les épaules pour tenter de montrer que je m'étais perdu. Plusieurs personnes se sont rassemblées autour de moi et l'une d'elles m'a demandé, dans un anglais correct, si j'étais américain. J'ai dit que oui, ce qu'il a traduit avec jubilation aux autres, qui semblaient ravis.

» Il m'a dit :

» – Nous ne voyons pas beaucoup d'Américains par ici.

Les gens se sont alors mis à examiner mes vêtements, ma coupe de cheveux, ils m'ont demandé d'où je venais. Ils ont essayé de prononcer « Fairfield » et ils m'ont offert un verre. J'ai chanté l'hymne américain parce qu'ils semblaient s'attendre à ce que je le fasse. J'ai eu droit à de vraies démonstrations d'amitié. J'ai bu un verre, l'estomac vide, et ensuite, les choses m'ont paru encore plus amicales.

» Ils m'ont dit que le restaurant que je cherchais était très cher et pas très bon, et que je devrais manger sur place, qu'ils commanderaient pour moi et que ce que je prendrais serait offert par la maison. C'était vraiment un exemple de mains tendues par-delà les mers, de ponts jetés entre deux pays, et je crois que je n'avais jamais été aussi heureux depuis la mort de Regina. J'ai repris un verre ou deux.

» Et ensuite, je ne me rappelle plus rien jusqu'au moment où je me suis retrouvé dans la rue. Il faisait tout à fait noir et bien plus frais. Il n'y avait presque personne dehors, je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais et la seule chose dont j'étais sûr, c'est que j'avais une affreuse migraine.

» Je me suis assis devant une porte et je savais, avant même de le vérifier, que mon portefeuille avait disparu. Ma montre et mes stylos aussi. En fait, mes poches de pantalon étaient vides, tout comme celles de mon veston. Mes amis d'au-delà des mers m'avaient eu en beauté. Ils m'avaient probablement emmené en voiture dans un quartier reculé de la ville et ils m'y avaient largué.

» L'argent qu'ils m'avaient pris n'était pas d'une importance capitale. J'avais laissé la plus grande partie de mes fonds à l'hôtel, en sécurité. Mais pour l'instant, je n'avais pas un sou, je ne savais pas où j'étais, je ne me souvenais pas du nom de mon hôtel, j'étais dans le cirage, je me sentais mal… et j'avais besoin d'aide.

» J'ai cherché un policier ou quelqu'un portant un uniforme quelconque. Si je trouvais un balayeur ou un conducteur d'autobus, il pourrait m'indiquer un poste de police, ou encore mieux, m'y emmener.

» J’ai trouvé un policier. En fait, ce n’était pas difficile. J’imagine qu’ils sont nombreux et délibérément visibles dans cette ville particulière. Il m’a conduit au poste dans l’équivalent de nos paniers à salade, il me semble. Ma mémoire a des moments de flou.

» Au moment où je commence à mieux me rappeler ce qui s’est passé, je me revois assis sur un banc, au poste de police, je suppose. Personne ne faisait grande attention à moi et mon mal de tête s’était un peu dissipé.

» Un homme assez petit, avec une grosse moustache, est entré, il a engagé la conversation avec un homme qui était assis derrière un bureau massif, et puis il s’est approché de moi. Il semblait assez indifférent, mais à mon grand soulagement, il parlait l’anglais, et il le parlait même assez bien, malgré un accent britannique déconcertant.

» Je l’ai suivi dans une pièce grise, déprimante et assez crasseuse, et c’est là que l’interrogatoire a commencé. C’était ça, le cauchemar, bien que celui qui m’interrogeait soit resté infailliblement poli, encore que distant. Il m’a donné son nom mais je ne m’en souviens plus. Franchement. Il commençait par un V, alors je l’appellerai V. si je dois le faire.

» Il m’a dit :

» – Vous dites que vous vous appelez John Smith.

» – Oui.

» Il n’a pas franchement souri. Il m’a dit :

» – C’est un nom très répandu aux États-Unis et d’après ce que je comprends, il est souvent adopté par ceux qui désirent éviter les enquêtes.

» – Il est souvent adopté précisément parce qu’il est très répandu, dis-je. Et puisqu’il est très répandu, pourquoi est-ce que je n’aurais pas le droit de faire partie des centaines de milliers de gens qui le portent ?

» – Vous avez une pièce d’identité ?

» – Je viens d’être volé. Je suis venu déposer une plainte…

» Il a levé la main et m’a fait « chut » en parlant derrière sa moustache.

» – Votre plainte a été enregistrée mais je n’ai rien à voir avec les gens d’ici. Ils se sont seulement assurés que vous n’étiez pas blessé et ils m’ont envoyé chercher. Ils ne vous ont ni fouillé ni interrogé. Ce n’est pas leur boulot. Bon… avez-vous une pièce d’identité ?

» D’un ton las mais calme, je lui ai raconté ce qui s’était passé.

» – Donc, a-t-il dit, vous n’avez rien sur vous qui prouve que vous êtes bien John Smith, de Fairfield, dans le Connecticut ?

» – Qui d'autre voulez-vous que je sois ?
» – C'est ce que nous aimerions bien savoir. Vous dites qu'on vous a attaqué dans une taverne. Où se trouvait-elle, je vous prie ?
» – Je l'ignore.
» – Son nom ?
» – Je ne le connais pas.
» – Qu'est-ce que vous y faisiez ?
» – Je vous l'ai dit. J'étais simplement en train de me promener dans la ville…
» – Seul ?
» – Oui, seul. Je vous l'ai dit.
» – D'où êtes-vous parti ?
» – De mon hôtel.
» – Et vous avez laissé une pièce d'identité là-bas ?
» – Certainement. Mon passeport y est, ainsi que toutes mes affaires.
» – Comment s'appelle cet hôtel ?
» J'ai marqué le coup. Même moi, je trouvais la réponse que j'allais faire difficile à admettre.
» – Je ne m'en souviens plus, ai-je répondu à voix basse.
» – Où se trouve-t-il ?
» – Je n'en sais rien.
» Il a soupiré. Il m'a regardé en plissant les yeux et je me suis dit qu'il y avait de la tristesse dans son regard, mais c'était peut-être seulement là l'effet de la myopie. Il m'a dit :
» – Le principal, c'est de savoir comment vous vous appelez. Il nous faut une pièce d'identité, sinon, cette affaire pourrait devenir grave. Permettez-moi de vous expliquer dans quelle situation vous vous trouvez, monsieur Personne. Rien ne m'oblige à le faire, mais je n'apprécie pas toujours certains aspects de mon travail et je dormirai mieux après vous avoir bien fait comprendre que vous courez un très grand danger.
» Mon cœur a commencé à battre à coups redoublés. Je ne suis plus jeune. Je ne suis pas un héros. Je ne suis pas spécialement brave. Je lui ai dit :
» – Mais pourquoi ? C'est à moi qu'on a fait du tort. On m'a drogué et volé. Je suis venu de mon plein gré voir la police, malade et perdu, pour demander de l'aide…
» A nouveau, il a levé la main.
» – Doucement ! Doucement ! Quelques personnes ici parlent un peu l'anglais et il vaut mieux que ceci reste entre nous. Les choses sont peut-

être ainsi que vous le dites, mais peut-être pas. Vous êtes un ressortissant américain. Mon gouvernement a de bonnes raisons de craindre les Américains. Du moins, c'est là notre point de vue officiel. Nous nous attendons à ce qu'un agent américain extrêmement compétent pénètre à l'intérieur de nos frontières pour accomplir une mission très dangereuse. Ce qui veut dire que depuis une semaine, on avise immédiatement mon service de la présence de tout Américain non identifié ou de tout Américain se trouvant dans une situation suspecte. Vous étiez déjà dans une situation suspecte depuis le début, et vous l'êtes encore davantage maintenant que je vous ai interrogé.

» Je l'ai dévisagé, horrifié.

» – Vous me prenez pour un espion ? Si j'en étais un, est-ce que je viendrais de moi-même trouver la police ?

» – Vous n'êtes peut-être pas l'espion en question, mais vous pouvez parfaitement être un espion. Il y a des gens qui le penseraient immédiatement. Même moi, j'envisage cette possibilité.

» – Mais aucun espion ne viendrait trouver la police…

» – Je vous en prie ! Écoutez-moi plutôt, ça ne vous fera pas de mal. Vous pouvez être envoyé pour créer une diversion. Si vous jouez aux échecs, vous savez ce que veut dire sacrifier une pièce. Cette pièce, c'est vous. Vous êtes envoyé ici pour semer le doute et pour détourner notre attention. Vous occupez notre temps, vous nous demandez des efforts pendant que le travail important s'opère ailleurs.

» Je lui ai dit :

» – Mais ça n'a pas marché, si c'est ce que j'étais censé faire. Vous n'êtes pas dans le doute, et votre attention n'a pas été détournée. Personne ne pourrait se faire avoir par quelque chose d'aussi stupide. Ça ne vaudrait vraiment pas le coup de sacrifier quelqu'un pour ça, donc, il n'est pas question de sacrifice. Je ne vous ai dit que la pure vérité.

» Il a soupiré.

» – Bon, alors, comment vous appelez-vous ?

» – John Smith. Vous aurez beau me le demander un million de fois, ce sera toujours mon nom.

» – Mais vous ne pouvez pas le prouver… Écoutez, m'a-t-il dit, vous avez deux solutions. L'une, c'est de me convaincre par quelque moyen acceptable que vous dites la vérité. De simples affirmations, aussi éloquentes soient-elles, ne suffiront pas. Il me faut une preuve. N'avez-vous rien qui porte votre nom ? Aucun objet que vous pourriez me montrer ?

» – Je viens de vous dire qu'on m'avait volé, lui ai-je répondu d'un air désespéré.

» – Si vous n'y parvenez pas, a-t-il poursuivi, semblant ne pas avoir entendu ma remarque, nous supposerons que votre pays vous a envoyé accomplir quelque mission contraire à l'intérêt du nôtre, et vous serez interrogé dans cette optique. Ce n'est pas moi qui m'en chargerai, je suis heureux de pouvoir le dire, mais ceux qui vous interrogeront se montreront on ne peut plus patients et minutieux. J'aimerais qu'il n'en soit pas ainsi, mais lorsque la défense nationale est en jeu…

» J'étais complètement affolé. J'ai balbutié :

» – Quelle que soit la manière dont on m'interrogera, je ne pourrai pas dire ce que j'ignore.

» – Dans ces conditions, vous finirez par être condamné, mais votre situation n'aura rien d'enviable. Et on vous mettra en prison, car il ne serait pas sage de vous laisser en liberté. Si votre pays réussit ce qu'il est peut-être en train de tenter, la colère se déchaînera ici et vous en serez sûrement victime. Vous serez condamné à une longue peine. Votre pays ne pourra pas intervenir pour vous sauver. Il n'essaiera même pas.

» J'ai hurlé :

» – Mais c'est injuste ! C'est véritablement injuste !

» – La vie est injuste, a dit tristement V. C'est votre président Kennedy qui l'a dit.

» – Mais qu'est-ce que je dois faire ? ai-je lâché.

» – Me convaincre que votre histoire est vraie. Montrez-moi quelque chose ! Rappelez-vous quelque chose ! Prouvez-moi que vous vous appelez bien John Smith. Emmenez-moi à la taverne, mieux encore, à votre hôtel. Présentez-moi votre passeport. Donnez-moi un fait, aussi insignifiant soit-il, qui me mette sur la voie et me permette de vous croire suffisamment pour essayer de découvrir le reste… à mes risques et périls, devrais-je ajouter.

» – Je vous en sais gré, mais je ne peux pas. Je ne peux rien faire. Rien du tout.

» Je bafouillais. Tout ce que je voyais, c'était que j'étais menacé de torture et d'une longue peine de prison parce que j'avais commis le crime de m'être laissé droguer et voler. C'était plus que je ne pouvais en supporter et je me suis évanoui. Je suis désolé, ça n'a rien d'héroïque, mais je vous avais prévenu que je n'étais pas un héros.

Halsted intervint :

— Vous ne savez pas ce qu'ils avaient mélangé à votre boisson dans la

taverne. Vous étiez à moitié empoisonné. Vous n’étiez pas dans votre état normal.

— C’est gentil à vous de me dire ça, mais la perspective de la torture et de la prison n’était pas quelque chose que j’aurais pu affronter avec stoïcisme, même dans mes meilleurs jours.

» Ensuite, je me revois allongé sur un lit, avec la vague impression d’avoir été malmené. Je pense qu’on m’avait ôté certains de mes vêtements.

» V. me regardait avec son expression triste. Il m’a dit :

» – Je suis désolé. Voulez-vous boire un verre de cognac ?

» Et alors, la mémoire m’est revenue. J’étais à nouveau plongé dans ce cauchemar. J’ai secoué la tête. Tout ce que je voulais, c’était arriver d’une manière ou d’une autre à le convaincre de mon innocence. Je lui ai dit :

» – Écoutez ! Vous devez me croire ! Chaque mot que j’ai prononcé est vrai ! Je…

» Il m’a posé une main sur l’épaule et il m’a légèrement secoué.

» – Arrêtez ! Je vous crois !

» Je l’ai regardé d’un air idiot.

» – Quoi ?

» – Je vous crois, m’a-t-il dit. Premièrement, à mon avis, personne n’aurait pu manifester une terreur aussi convaincante s’il avait été envoyé pour accomplir une certaine mission. Mais ce n’est là qu’une opinion personnelle. Elle n’aurait pas convaincu mes supérieurs et je n’aurais pas pu me fonder là-dessus. Mais la stupidité que vous venez de manifester n’a d’égale que celle que vous avez témoignée en entrant avec une telle confiance dans une taverne inconnue après avoir oublié le nom de votre hôtel.

» – Mais je ne comprends pas.

» – Ça suffit ! J’ai déjà suffisamment perdu de temps. Normalement, je devrais maintenant vous laisser entre les mains de la police, mais je ne souhaite pas vous abandonner ainsi. Pour ce qui est de la taverne et de ses voleurs, je ne peux rien faire. Peut-être une autre fois, à la suite d’une nouvelle plainte. Mais essayons de retrouver votre hôtel… Dites-moi ce qui vous en est resté… la décoration, l’endroit où se trouvait la réception, la couleur de cheveux de l’employé… il y avait peut-être des fleurs ? Allons, monsieur Smith, dans quel genre de rue se trouvait-il ? Y avait-il des magasins ? Un chasseur ? Quelque chose de particulier ?

» Je me demandais si c’était un piège mais je ne voyais pas d’autre solution que d’essayer de répondre à ses questions. Je m’efforçai de me

représenter l'hôtel tel que je l'avais vu quand j'y étais descendu moins de douze heures plus tôt. Je fis de mon mieux pour le décrire tandis que V. me bombardait tellement de questions que je n'avais pas le temps d'y répondre.

» Et puis il a parcouru les notes rapides qu'il avait prises, il les a murmurées à un autre agent qui se trouvait sur les lieux sans que je l'aie vu entrer. C'était peut-être un spécialiste des hôtels. Le nouveau venu a hoché la tête d'un air entendu et il lui a répondu quelque chose, également à voix basse.

» V. a dit :

» – Bon, très bien. Nous pensons savoir de quel hôtel il s'agit, alors allons-y. Plus vite je trouverai votre passeport, plus vite tout s'arrangera.

» Nous sommes partis dans une voiture de service. J'étais là, tendu et effrayé, redoutant qu'il s'agisse d'un stratagème destiné à me saper le moral. Ils ne me redonnaient peut-être quelque espoir que pour l'anéantir ensuite en m'emmenant en prison. Dieu sait que mon moral n'avait pas besoin d'être sapé ! Et s'ils me conduisaient à un hôtel qui n'était pas le bon, m'écouteraient-ils seulement, ensuite ?

» En tout cas, nous nous dépêchions d'arriver à un certain hôtel. Quand V. m'a demandé si c'était bien le bon, j'ai haussé les épaules avec impuissance. Comment pouvais-je le dire dans ce noir d'encre ? J'avais peur de trop m'avancer pour m'apercevoir ensuite que j'avais fait une erreur.

» Mais c'était le bon hôtel. À la réception, le veilleur de nuit ne me connaissait pas, bien sûr, mais le registre indiquait qu'une chambre était occupée par un certain John Smith, de Fairfield. Nous sommes montés et mes bagages, mon passeport, mes papiers, tout était là. C'était amplement suffisant.

» V. m'a serré la main et il m'a dit à voix basse :

» – Un petit conseil, monsieur Smith. Quittez vite ce pays. Je vais faire un rapport pour vous disculper, mais si les choses devaient mal tourner, quelqu'un pourrait décider de vous reprendre. Vous serez plus en sécurité hors de nos frontières.

» Je l'ai remercié et de toute ma vie, je n'ai jamais suivi un conseil avec autant d'empressement. J'ai réglé ma note d'hôtel, j'ai sauté dans un taxi qui m'a conduit à la gare la plus proche, et je crois que j'ai retenu mon souffle jusqu'à ce que j'aie passé la frontière.

» Jusqu'à ce jour, j'ignore ce que tout cela signifiait. Les États-Unis avaient-ils réellement décidé une opération d'espionnage dans ce pays, et

si c’était bien le cas, a-t-elle réussi ou échoué ?

Comme je vous l’ai dit, quelqu’un m’a demandé de ne pas parler de toute cette histoire, donc, je suppose que les soupçons du gouvernement de V. étaient plus ou moins fondés.

» Quoi qu’il en soit, j’ai l’intention de ne jamais retourner dans ce pays-là.

— Vous avez eu de la chance, monsieur Smith, dit Avalon. Je vous comprends quand vous dites que le dénouement de l’affaire vous a rendu perplexe. V., comme vous l’appelez, a fait volte-face, c’est bien ça ?

— Je ne le crois pas, intervint Gonzalo. Je pense qu’il a essayé de vous aider depuis le début, monsieur Smith. Quand vous vous êtes évanoui, il a appelé un de ses supérieurs, il l’a convaincu que vous n’étiez qu’un pauvre diable plongé dans les ennuis, et alors, ils vous ont laissé partir.

— Il se peut que votre évanouissement l’ait convaincu, dit Drake. Si vous aviez vraiment été un agent secret, vous auriez été au courant des dangers encourus, et vous auriez été plus ou moins armé pour les affronter. En fait, c’est ce qu’il a dit, n’est-ce pas ? Il a dit que vous n’auriez pas pu feindre la peur d’une manière aussi convaincante, et que par conséquent, vous deviez être ce que vous prétendiez… ou quelque chose comme ça.

— Si vous nous avez raconté votre histoire avec exactitude, monsieur Smith, dit Rubin, je dirais que V. ne porte pas le régime dans son cœur, sinon, il ne vous aurait pas recommandé de quitter le pays comme il l’a fait. Je pense qu’il a de grandes chances d’être limogé, ou qu’il l’a été depuis.

— C’est à contrecœur que je vous donne raison, Manny, mais c’est ce que je pense aussi, dit Trumbull. À mon avis, le fait que V. n’ait pas réussi à se cramponner à vous a pu être la goutte d’eau qui fait déborder le vase.

— Ça me donne mauvaise conscience, marmonna Smith.

Roger Halsted repoussa sa tasse de café et posa les coudes sur la table. Il dit avec beaucoup de sérieux :

— J’avais déjà entendu l’essentiel de cette histoire. J’y ai réfléchi et je crois qu’il y a quelque chose de plus important là-dessous. D’ailleurs, si vous êtes tous les cinq d’accord sur une explication, c’est qu’elle doit être fausse.

Il se tourna vers Smith.

— John, vous m’avez dit que ce V. était jeune.

— Eh bien, il m’a semblé avoir à peine dépassé la trentaine.

— Bon, écoutez, dit Halsted, si un homme assez jeune travaille pour

les services secrets, ce doit être par conviction, et il doit envisager de s'élever dans la hiérarchie. Il ne va pas courir un risque ridicule pour quelque personne insignifiante. S'il était vieux, il pourrait se rappeler un autre régime politique et regarder le gouvernement actuel d'un mauvais œil, mais…

— Comment pouvez-vous savoir que ce V. n'était pas un agent double ? dit Gonzalo. C'est peut-être pour ça que notre gouvernement ne veut pas que Smith parle de cette affaire.

— Si V. était un agent double, avec la situation qu'il occupe dans les services secrets de ce pays étranger, il aurait une valeur énorme pour nous, répondit Halsted. Il aurait d'autant moins envie de prendre un risque quelconque pour quelqu'un d'insignifiant. Je suppose qu'il y a là bien plus qu'une simple compassion pour John. Il a dû penser à quelque chose qui authentifiait son histoire.

— Parfois, je me dis que c'était ça, dit Smith d'un air morose. Je repense alors à ce qu'il m'a dit quand j'ai repris connaissance. Il m'a dit que j'étais trop stupide pour être coupable. Il ne s'est jamais expliqué là-dessus.

— Attendez une minute, dit Rubin. Quand vous êtes revenu à vous, vous dites que vous avez eu l'impression qu'on avait touché aux vêtements que vous aviez sur vous. Eh bien, pendant que vous étiez évanoui, ils les ont minutieusement examinés, ils se sont rendu compte qu'ils étaient de fabrication américaine…

— Qu'est-ce que ça change ? demanda Gonzalo avec mépris. Un espion peut tout autant porter des vêtements américains que n'importe quel pauvre type… Excusez-moi, je ne dis pas ça pour vous, monsieur Smith.

— Je ne suis pas vexé, dit Smith. De toute façon, c'est à Paris que j'avais acheté les vêtements que je portais.

— Je suppose que vous ne lui avez pas demandé pourquoi il vous trouvait stupide, dit Gonzalo.

Smith ricana.

— Vous voulez dire que je ne lui ai pas rétorqué : « Dites donc, petit malin, c'est moi que vous traitez d'idiot ? » Non, je ne lui ai pas dit ça, ni rien d'approchant. Je me suis contenté de retenir ma respiration.

— Il ne faut pas prendre autant à cœur ces remarques sur votre stupidité, monsieur Smith, dit Avalon. Vous avez dit vous-même que vous n'étiez pas dans votre état normal pendant cette épreuve difficile. Après avoir été drogué, vous avez très bien pu *paraître* stupide. De toute façon,

je ne vois pas comment nous pourrons jamais arriver à expliquer ce revirement de V. Contentons-nous de l'accepter et de ne pas remettre en cause la chance que vous avez eue. C'est déjà bien beau que vous vous soyez sorti sain et sauf de la gueule du loup.

— Attendez, dit Gonzalo. Nous n'avons pas encore demandé son avis à Henry.

— Le serveur ? fit Smith, étonné, avant d'ajouter à voix basse : Je ne me rendais pas compte qu'il écoutait. Est-ce qu'il comprend bien que tout ceci est confidentiel ?

— Il est membre du club, et le meilleur de nous tous, dit Gonzalo. Henry, comprenez-vous le revirement de V. ?

Henry hésita.

— Je ne voudrais pas offenser M. Smith. Je n'irais certainement pas jusqu'à le traiter de stupide, mais je comprends pourquoi cet agent étranger, V., l'a fait.

Il y eut une agitation générale autour de la table. Smith dit d'un air guindé :

— Que voulez-vous dire, Henry ?

— Vous avez dit que ce cauchemar vous était arrivé au cours de l'année dernière.

— C'est exact, dit Smith.

— Et vous avez dit que vos poches avaient été fouillées. Est-ce qu'on les avait complètement vidées ?

— Bien sûr, dit Smith.

— Mais c'est manifestement impossible. Vous avez affirmé que vous portiez toujours votre flacon de pilules, et qu'il ne vous quittait pas un seul instant, où que vous alliez. Donc, je suppose que vous l'aviez quand vous avez entrepris ce voyage, et qu'il était sur vous quand vous êtes entré dans la taverne… par conséquent, vous l'aviez toujours quand vous avez quitté la taverne.

— Eh bien, oui, vous avez raison, dit Smith. Il était dans ma poche de chemise, comme d'habitude. Ou bien ils ne l'ont pas trouvé, ou bien ils se sont dit qu'ils n'en avaient pas besoin.

— Vous ne nous avez rien dit de tel en nous faisant votre récit.

— Ça ne m'était pas venu à l'esprit.

— Vous n'en avez pas parlé à V. non plus, je suppose ? dit Henry.

— Écoutez, je n'y ai plus pensé, dit Smith avec irritation. Mais même si je m'en étais souvenu, je n'aurais pas volontairement abordé la question. Ils auraient pu m'accuser à tort de transporter de la drogue, à

seule fin de justifier mon emprisonnement.

— Vous auriez raison, si on ne prenait que les pilules en considération, monsieur, dit Henry.

— Que voulez-vous prendre d'autre en considération ?

— Le flacon, dit doucement Henry. Les pilules étaient délivrées sur ordonnance et vous nous avez dit que vous aviez toujours le premier flacon. Puis-je le voir, monsieur Smith ?

Smith le sortit de sa poche de chemise, y jeta un bref coup d'œil et dit avec force :

— Mince !

— Exactement, dit Henry. Sur l'étiquette, il devrait y avoir le nom et l'adresse du pharmacien, à Fairfield, probablement, ainsi que votre nom, et la posologie.

— Vous avez raison.

— Vous aviez nié avoir sur vous quelque chose qui permette de vous identifier, même confronté à la torture. Lorsque V. a fouillé vos poches, pendant que vous étiez évanoui, il a trouvé précisément ce qu'il vous demandait.

— Pas étonnant qu'il m'ait trouvé stupide, dit Smith en secouant la tête. C'est bien ce que j'étais. Et maintenant, je me sens vraiment minable.

— Pourtant, vous venez d'avoir l'explication de quelque chose qui vous a intrigué pendant un an, dit Henry. Vous devriez vous sentir soulagé.

Remarque

Voilà une autre nouvelle pour laquelle j'ai accepté le titre de Fred en renonçant au mien. Je l'avais intitulée *Comment est-ce que je m'appelle ?,* et il me semble que *Pouvez-vous le prouver ?* est beaucoup plus réussi. Il y a une atmosphère d'hostilité dans *Pouvez-vous le prouver ?* qui crée une tension avant même qu'on commence à lire l'histoire.

À propos, cette nouvelle, tout comme *Le chauffeur,* tire sa tension dramatique du fait que le monde comprend deux superpuissances qui s'affrontent maintenant depuis quarante ans, chacune avec des armes capables d'une destruction sans précédent, au point qu'une guerre entre elles deux nuirait, et peut-être de façon irréversible, à l'humanité tout entière.

C'est pour cette raison que je déteste écrire des nouvelles sur cette confrontation, ou en lire. Il me semble que tout ce qui sert à accroître la haine et la suspicion ne fait qu'augmenter les chances de voir un jour

quelqu'un pousser le bouton nucléaire, dans un moment de colère, ou à cause d'une erreur de calcul.

Pourtant, les nécessités de l'intrigue m'y poussent parfois, et en relisant cette histoire, je ne peux m'empêcher de penser, avec dérision, qu'il suffirait de changer quelques mots à peine, d'opérer une substitution mineure ici et là, pour que cette nouvelle ait très bien pu être écrite par quelqu'un de l'autre bord… Et c'est plutôt triste.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro du 17 juin 1981 *d'EQMM*.

La babiole phénicienne

Geoffrey Avalon, avocat spécialisé dans les brevets d'invention, ne reconnaissait pas souvent qu'il lisait des ouvrages de littérature populaire. Pourtant, ce jour-là, au cours de l'un des banquets des Veufs Noirs, il remua les glaçons dans son second verre d'apéritif, dont il avait bu la moitié et qu'il ne toucherait plus, et il déclara :

— Hier, j'ai lu une nouvelle de science-fiction intéressante.

James Drake, chimiste retraité, qui avait passé le meilleur d'une existence par ailleurs peu réussie à lire toutes sortes de magazines de littérature populaire, répondit :

— Et alors, c'était vraiment aussi pénible que ça ?

— Non, pas du tout. Je me trouvais chez un ami, j'ai vu un magazine, je l'ai feuilleté, j'ai commencé à le lire, et je dois avouer que j'y ai trouvé un certain plaisir. L'histoire partait du principe qu'il n'y aurait plus aucun secret pour quelqu'un qui serait parvenu à développer une mémoire absolue. Tenez, si je me rappelais tout ce que vous avez dit, Jim, avec vos intonations et expressions, si j'y ajoutais ce que les autres ont pu dire à votre sujet et ce que je connais de vous, je serais capable, par déductions, de tout savoir sur vous. Même si vous aviez envie de me cacher quelque chose, vous le laisseriez échapper dix fois par jour sans vous en apercevoir. S'il y a des secrets, c'est uniquement parce que dans la vie, on n'est pas suffisamment attentif, on n'entend pas, ou on oublie ce que les gens disent. Dans la nouvelle, bien entendu, le protagoniste a des ennuis à cause de ses capacités inouïes.

— Comme toujours, fit Drake, qui n'était nullement impressionné. C'est là une convention littéraire aussi ancienne que la faculté du roi Midas à changer en or tout ce qu'il touche. La nouvelle que vous avez lue était, je pense, « De peur de nous rappeler », d'Isaac Asimov. Il l'a publiée dans l'un des derniers numéros de son propre magazine.

— C'est exact, dit Avalon.

Mario Gonzalo, qui était arrivé en retard et venait de laisser au vestiaire ses protège-chaussures et son imperméable (car New York n'appréciait pas vraiment la pluie, même si elle en avait un besoin urgent

pour ses réserves d'eau), commanda son apéritif en faisant un petit geste à Henry, puis il dit :

— Asimov ? Ce n'est pas l'ami de Manny ? Celui qui est encore plus imbu de sa personne que Manny, si vous pouvez arriver à croire une chose pareille.

Emmanuel Rubin se retourna complètement pour faire face à Gonzalo et il pointa son index sur lui.

— Asimov n'est pas mon ami. Il me suit à la trace parce qu'il a besoin d'aide sur diverses petites questions scientifiques afin de pouvoir écrire ses prétendues nouvelles.

— J'ai vérifié dans la liste des ouvrages publiés, Manny, dit Gonzalo en grimaçant un sourire. Il écrit bien plus…

— De livres que moi, termina Rubin. Oui, je sais. C'est parce que moi, je ne sacrifie pas la qualité à la quantité. Tenez, je vous présente mon invité, M. Enrico Pavolini. Voici Mario Gonzalo, qui s'imagine être un artiste et qui vous démontrera qu'il n'en est rien en concoctant votre caricature dans un petit moment. M. Pavolini est le conservateur du musée des Arts de l'Antiquité.

Pavolini s'inclina avec une courtoisie tout européenne et dit :

— C'est avec tristesse que je vous écoute parler de cette nouvelle de science-fiction. J'ai bien peur que même une mémoire parfaite ne puisse pénétrer certains secrets, sauf dans les romans. Et ce sont toujours les secrets qui ont un besoin urgent d'être pénétrés qui se révèlent les plus opaques.

Son anglais était parfait, mais ses voyelles, légèrement altérées, prouvaient qu'il ne s'agissait pas de sa langue maternelle.

— J'ai l'impression que la plupart des secrets ne risquent rien parce que personne ne s'en soucie vraiment, dit Trumbull. Presque tout ce qu'on qualifie de secret est tellement peu passionnant que ce sont seulement ceux qui s'ennuient à mourir qui prennent la peine d'aller les déterrer.

— Peut-être, dans certains cas, mon cher monsieur… commença Pavolini, mais il fut interrompu par la voix tranquille d'Henry qui annonçait que le dîner était servi.

Les convives s'attablèrent devant des hors-d'œuvre grecs qui contenaient la promesse d'une moussaka en guise de plat de résistance. Roger Halsted poussa un petit soupir d'aise en étalant sa serviette sur ses cuisses. Rubin regarda d'un air approbateur la feuille de vigne farcie qu'il avait piquée avec sa fourchette, il la porta à sa bouche et la réduisit à

néant. Puis il déclara, manifestement toujours à son idée de qualité opposée à la quantité :

— L'irruption des magazines de littérature populaire, entre 1920 et 1950, a eu pour conséquence malheureuse de donner naissance à toute une génération d'Asimov. Ils ont appris à écrire sans réfléchir, poursuivant le seul but de la quantité.

— Ce n'est pas là quelque chose d'entièrement négatif, dit Drake. Il est beaucoup plus fréquent de voir un écrivain tomber dans le piège inverse qui consiste à ne rien pouvoir achever, dans une vaine quête de perfection inexistante.

— Je ne parle pas de perfection, dit Rubin. Je suggère simplement qu'on se donne un petit peu plus de mal pour ne pas sombrer dans une crasse médiocrité.

— Si vous lisiez de bons auteurs de littérature populaire, vous constateriez qu'ils sont très loin de sombrer dans une crasse médiocrité, dit Drake d'un air pincé. En fait, on est prêt à reconnaître aujourd'hui que beaucoup d'entre eux ont apporté une contribution importante à la littérature, et que les techniques qu'ils ont utilisées sont dignes d'être étudiées à l'université. Prenez par exemple Dashiell Hammett, Raymond Chandler, William Irish… Allons, Manny, c'est là votre domaine. Ne le démolissez pas.

— Ce n'étaient pas des auteurs de magazines de littérature populaire. C'étaient de vrais écrivains qui devaient bien utiliser les marchés existants…

Drake se mit à rire.

— C'est facile de démontrer que tout ce qui se trouve dans les magazines de littérature populaire est mauvais si dès qu'on vous avance un exemple qui prouve le contraire, vous dites : « Si c'est bon, ce n'est pas de la littérature populaire. »

— Il suffit que quelque chose soit ancien pour que les critiques l'encensent, alors qu'ils le démoliraient s'il s'agissait d'une œuvre contemporaine, dit Gonzalo. J'ai entendu Manny dire cent fois que Shakespeare servait de nègre à d'autres écrivains et qu'à son époque, il était méprisé.

Sa maigre barbe se hérissant, Rubin répondit avec emportement :

— Pour chaque Shakespeare, qui, lui, était très en avance sur les esprits mesquins de son temps, il y a une centaine, peut-être même un millier d'écrivaillons qu'on traitait de nullités à leur époque et qui sont restés des nullités aujourd'hui, si tant est qu'on se souvienne d'eux.

— C'est là un argument décisif, dit Pavolini. Le fait de ne pas tomber dans l'oubli est sûrement le meilleur garant de la valeur.

— Pas toujours, dit Rubin, en prenant immédiatement le contre-pied de ce qu'on venait de lui dire, selon son habitude. Le hasard a aussi son rôle à jouer. Eschyle et Sophocle ont chacun écrit plus de quatre-vingt-dix pièces, et seulement sept, de l'un et de l'autre, nous sont parvenues. Qui pourrait dire s'il s'agit des sept meilleures ? Sappho était considérée par les Grecs de l'Antiquité comme un écrivain de la stature d'Homère lui-même, et pourtant, presque rien n'a survécu de son œuvre.

Un curieux silence s'abattit sur les Veufs Noirs. Ils avaient l'air de prendre toute la mesure de cette réelle tragédie qu'est la perte de l'œuvre irremplaçable du génie humain. La conversation se fit ensuite plus paisible et plus générale.

Finalement, Rubin, en sa qualité d'hôte, annonça qu'il était temps de cuisiner l'invité.

— Pas vous, Mario, dit-il. Vous essaieriez de prouver que vous êtes un artiste et vous ennuieriez mortellement M. Pavolini. C'est un de mes trop bons amis pour que je risque de le perdre. Jim, à vous l'honneur.

Enrico Pavolini avait l'air d'attendre ce moment avec impatience. Son sourire, toujours radieux, semblait indiquer qu'il accueillerait toute question avec plaisir. L'invité pouvait avoir dépassé les cinquante ans, mais avec une moustache qui était très soignée, des cheveux qui ne grisonnaient pas, un visage qui n'était pas ridé et un regard qui n'avait rien d'attristé, on aurait aussi bien pu lui donner la quarantaine.

Drake s'éclaircit la gorge et dit :

— Monsieur Pavolini, comment justifiez-vous votre existence ?

À cette question, Pavolini ne manifesta aucune surprise. Il répondit :

— En faisant ce qu'il est humainement possible de faire pour éviter la tragédie dont nous avons parlé tout à l'heure, pendant le dîner. Je m'efforce de sauver les productions du génie artistique, qui pourraient, autrement, être perdues. Ce faisant, bien entendu, je dois souvent avoir affaire à des voleurs et à des criminels, et composer avec leurs méfaits… cependant, même cela est justifié par la nature de mon travail.

— Qui sont ces voleurs et ces criminels dont vous parlez ? demanda Drake.

— Au cours de l'histoire, répondit Pavolini, on a caché certaines œuvres d'art, parfois à dessein, en les enterrant avec des dirigeants ou des aristocrates, ou en les mettant hors de portée de bandes de pillards armés. Parfois, elles ont été cachées accidentellement. C'est le cas

lorsqu'un temple est détruit par un tremblement de terre, ou qu'un bateau coule en mer. Mais il y a toujours eu des gens prêts à partir à la recherche d'un trésor enfoui, à cause des légendes qui circulent à ce sujet. Armés de pioches, ces voleurs acharnés pénètrent dans pyramides et tombeaux et ils fouillent les épaves. On découvre constamment de nouveaux endroits où ont été cachés des pièces, des lingots de métaux précieux, des bijoux, des œuvres d'art. Quelquefois, les objets ont été démontés, fondus, pour pouvoir écouler séparément pierres et métal. Quelquefois, surtout depuis deux cents ans, les objets d'art sont conservés intacts et introduits sur le marché. C'est là que j'interviens, ainsi que d'autres personnes, pour les monter aux enchères. Tous les musées du monde regorgent d'objets dont la provenance est illégale.

— Qu'est-ce qui fait des malfaiteurs de ces prétendus pillards ? demanda Drake. Sont-ils censés laisser les œuvres d'art enfouies sous terre parce qu'elles seraient, disons, la propriété d'un pharaon mort depuis trente-cinq siècles ?

— Tout d'abord, répondit Pavolini, beaucoup de ces pillards commettent des crimes contre l'humanité. Ce sont des ignorants qui tombent sur un trésor soit par hasard, soit à dessein, mais qui, depuis le début, ou à la fin, en tout cas, ne s'intéressent qu'à sa valeur marchande. Ils sont capables de détruire tout ce qui ne leur paraît pas avoir un certain prix, tant par malveillance que par indifférence. Ils peuvent très bien abîmer un chef-d'œuvre inestimable à seule fin de récupérer quelques émeraudes ou un peu d'or.

» Deuxièmement, ils commettent un délit aux yeux de la loi. Au cours des siècles derniers, tous les pays en sont de plus en plus arrivés à considérer diverses reliques de leur passé comme une partie de leur patrimoine, et, par conséquent, comme la propriété de l'État. Théoriquement, les fouilles doivent être conduites sous haute surveillance, et les objets découverts ne peuvent être vendus à des musées étrangers. Même les archéologues confirmés qui enfreignent ces règles sont, au sens strict de la loi, des malfaiteurs.

» Pourtant, de nombreux gouvernements sont trop inefficaces pour entreprendre des recherches convenables, trop corrompus pour résister à des pots-de-vin. Et la cupidité humaine est telle que la fierté nationale ne peut presque jamais rivaliser avec un meilleur prix obtenu auprès d'acheteurs étrangers.

Drake dit :

— Si tous les musées se mettaient d'accord pour refuser de traiter avec

des pillards…

Pavolini secoua vigoureusement la tête.

— Ça ne servirait à rien. Les musées sont dirigés par des êtres humains, ou par des gouvernements, qui se laissent mener par leurs petites fiertés, leur cupidité et leur vénalité. Aucun musée ne voudrait perdre une découverte importante au profit d'un autre musée. Et même s'ils décidaient de se montrer solidaires les uns des autres, les objets pourraient être vendus à des collectionneurs privés… ou démontés, ou fondus. Certains pillards ont eu recours au chantage et ont menacé de détruire l'objet en question pour en obtenir un prix plus élevé.

— Est-ce que cela en vaut vraiment la peine ? dit Drake. Tous les objets ne sont sûrement pas des chefs-d'œuvre ?

— Certains le sont, quels que soient les critères auxquels on les mesure, répondit Pavolini avec une trace de condescendance dans la voix. Par exemple, le buste de Néfertiti, la déesse-serpent crétoise, la Vénus de Milo. Cela est cependant secondaire, d'une certaine manière. Chaque objet d'une époque passée est important en tant que témoignage vivant d'une société disparue. La cruche de terre cuite la plus commune a un jour été utilisée, elle a fait partie d'un style de vie, elle a été conçue pour répondre à un besoin. Pour un archéologue, chaque cruche est aussi importante que le serait, pour un paléontologue, la dent fossile d'un requin en voie d'extinction.

— Puis-je intervenir, Jim ? dit Trumbull. Je présume que le musée des Arts de l'Antiquité possède sa part d'objets anciens, monsieur Pavolini ?

Le sourire de Pavolini s'élargit.

— Certainement, monsieur Trumbull. Vous devriez nous rendre visite un jour pour pouvoir le constater par vous-même. Nous sommes un musée relativement jeune et nous n'avons pas les ressources du Metropolitan, mais nous sommes plus spécialisés et notre collection d'art précolombien du Mexique est célèbre dans le monde entier.

— Je vous rendrai sûrement visite à la première occasion, dit Trumbull, mais il me semble me rappeler qu'avant le dîner, vous avez fait allusion à des secrets difficiles à pénétrer.

Pavolini eut soudain l'air grave.

— J'ai parlé de ça ?

— Oui. Il était question de quelque histoire stupide de science-fiction, dans laquelle il suffisait d'avoir une mémoire parfaite pour pénétrer n'importe quel secret et vous avez dit…

— Ah, oui, je m'en souviens.

— Bien, dans ce cas, faisiez-vous allusion à quelque chose de particulier, quelque chose qui aurait trait à votre travail ?

— En fait, oui, dit Pavolini en haussant les épaules. Un petit détail me hante depuis quelque temps, mais je suppose qu'il n'a aucune importance en dehors de mon propre univers.

— Racontez-nous ça, dit Trumbull en utilisant un impératif péremptoire.

Pavolini cligna des yeux.

— Comme je vous l'ai dit, c'est quelque chose qui n'a absolument aucune importance.

Rubin s'interposa avec gentillesse.

— Parlez-nous-en tout de même, Enrico. C'est là le prix de votre dîner. Vous vous rappelez, je vous ai expliqué que vous seriez cuisiné.

— Oui, Emmanuel, mais ce n'est pas une chose dont je puisse parler en toute liberté, dit Pavolini. D'un point de vue purement légal…

— Nous sommes tous aussi muets que vos vestiges précolombiens, dit Rubin. Et cela s'applique tout particulièrement à Henry, notre estimé serveur et membre de notre club. Je vous en prie, allez-y, Enrico.

Pavolini eut un petit sourire triste.

— Nos vestiges ne sont aucunement muets, dans la mesure où ils nous parlent avec éloquence des cultures passées. Votre comparaison était donc malheureuse. Cependant… il y a eu, à un moment donné, une certaine babiole phénicienne sur le marché des musées… je suppose qu'on devrait le qualifier de marché noir…

» Elle avait été exhumée à Chypre, là où la confusion de ces dix dernières années a permis aux pillards de se procurer et d'écouler des objets de valeur. Il s'agissait d'une petite coupe d'or et d'émail, qui datait des années 1200 avant Jésus-Christ. On se demandait si elle ne se révélerait pas d'influence mycénienne, et elle promettait de modifier notre conception des événements qui se sont déroulés à l'époque de la guerre de Troie.

» Naturellement, nous la voulions, ainsi qu'une douzaine d'autres musées importants du monde, j'imagine. Ce n'était pas, bien entendu, uniquement une question d'offre plus ou moins importante. La personne qui la vendait devait brouiller sa piste, car elle voulait retourner à Chypre pour essayer de récupérer d'autres objets en évitant de se faire arracher ses gains ou même jeter en prison par les autorités chypriotes. Pour cette raison, il lui fallait prendre certaines précautions et obtenir certaines garanties. Bien sûr, pour nous, il était très utile d'envoyer sur place un

homme habile et persuasif.

— Vous m’avez un jour dit que vous aviez précisément une telle personne… un dénommé Jelinsky.

Pavolini acquiesça.

— Il ne s’appelait pas seulement Jelinsky. Vous avez oublié les circonstances dans lesquelles j’ai été amené à vous parler de lui. Son nom était Emmanuel Jelinsky. En fait, c’est la raison qui m’a fait vous connaître, Emmanuel. Ce prénom n’est pas très courant et quand je vous ai été présenté, j’ai immédiatement pensé à mon Emmanuel. C’est ce qui a focalisé mon attention sur vous. Nous avons parlé de lui, et ensuite, j’ai eu l’occasion de mieux vous connaître. Mais mon Emmanuel, lui, est mort, maintenant.

— Je suis navré, dit Rubin.

— Il a eu une crise cardiaque. Il avait soixante-cinq ans et ce n’était pas complètement inattendu, mais si je puis donner mon point de vue égoïste, ça a été une tragédie, car avec sa mort s’est enfuie toute chance d’obtenir la babiole phénicienne.

Pavolini poussa un gros soupir.

— Pour être franc, c’est à grand-peine que je me suis décidé à assister à votre banquet ce soir… mais j’avais déjà accepté votre invitation il y a un mois et ma femme a beaucoup insisté pour que je vienne. Elle m’a dit qu’elle ne voulait pas que je broie du noir et que je m’arrache les cheveux. Elle m’a dit : « Sors un peu. Oublie ça. » Je suis donc venu, mais en fin de compte, je n’ai pas réussi à oublier.

À ces mots, un silence embarrassé tomba sur l’assistance, puis Gonzalo, cet optimiste acharné, déclara :

— Parfois, il se trouve que nous pouvons aider les gens qui ont des problèmes.

S’emportant immédiatement, Trumbull répliqua :

— Voulez-vous bien arrêter d’affirmer des choses aussi ridicules ?

— J’ai dit « parfois », dit Gonzalo, sur la défensive. Et puis j’ai bien l’intention de continuer à cuisiner notre invité. Qu’en dites-vous, Manny ? C’est vous qui êtes l’hôte.

Rubin eut l’air mal à l’aise.

— Est-ce que ça vous ennuie qu’on continue, Enrico ?

Pavolini réussit à sourire.

— Ne pas en parler ne le fera pas revenir, ni lui ni la babiole.

— Bon, très bien, dit Gonzalo. Vous avez dit que la mort de Jelinsky vous avait fait perdre ce machin phénicien. Quel est le musée qui en a fait

l'acquisition ?

— Je voudrais bien qu'un musée ait pu le faire. Ce serait préférable pour le monde en général. Le problème, c'est que l'objet a tout simplement disparu.

— Comment ? Pourquoi ? explosa Trumbull.

Pavolini soupira.

— Bon, commençons par le commencement. Laissez-moi vous parler de Jelinsky. Il travaillait au musée depuis plus longtemps que moi et il avait tout simplement une valeur inestimable. Je ne voudrais pas dramatiser, mais à certains égards, les activités que doivent entreprendre les musées tiennent un peu de l'espionnage. Il y a des négociations délicates à mener, des contacts clandestins à établir, des objets à acquérir illégalement, et donc, secrètement, d'autres musées à espionner et des mesures de contre-espionnage à prendre.

» Bien entendu, tout cela est assez insignifiant, puisque les moyens, et les enjeux, sont bien inférieurs à ceux que peuvent avoir des gouvernements, ou même de grosses entreprises. D'un autre côté, nous n'avons pas d'organisme puissant vers lequel nous tourner pour demander aide et protection. Donc, à nos yeux, du moins, les enjeux sont importants.

» Jelinsky était quelqu'un qu'on aurait pu appeler un as de l'espionnage, s'il avait été employé par la CIA. Il était capable de retrouver la trace d'objets de valeur et d'établir des contacts avant que quiconque ne se mette sur les rangs. Il était persuasif, il savait convaincre un oiseau de descendre de son perchoir pour venir lui manger dans la main, et il réussissait à conclure un marché à notre avantage alors même que d'autres personnes offraient, pour le même objet, le double de ce que nous pouvions nous permettre de payer. Nous n'avons jamais compris comment il faisait.

» Une fois, je le lui ai demandé, mais il s'est contenté de me faire un clin d'œil et de me dire :

» – Vous ne le saurez jamais, Enrico. Après tout, si vous me mettez un jour à la porte, il me faudra trouver du travail ailleurs, et ce serait alors gênant si vous connaissiez mes méthodes.

» Il avait cependant une bizarrerie que nous connaissions tous. On ne pouvait pas ne pas la remarquer. Il faisait des gribouillages ! Il avait toujours un bloc sur lui et la première page était toujours couverte d'abstractions fascinantes. Ce n'étaient jamais exactement les mêmes, mais elles étaient toujours soigneusement géométriques… triangles,

carrés, trapèzes, octogones, seuls, ou dans diverses combinaisons. Parfois, ces formes géométriques formaient des lettres bien nettes. Quelquefois, je savais qu'il s'agissait d'un mot que Jelinsky avait à l'esprit pendant qu'il gribouillait. Je me rappelle qu'un jour, pendant que nous étions en réunion, il a inscrit les premières lettres de mon nom, chaque lettre étant formée d'une série de segments ovoïdes. Je lui ai demandé s'il voulait bien me laisser cette feuille, parce que je trouvais qu'il s'agissait là d'une véritable curiosité. Il m'a regardé d'un air étonné, on aurait dit qu'il avait gribouillé sans s'en apercevoir. Il m'a donné la feuille en semblant se demander pourquoi je pouvais bien tenir à l'avoir. Je l'ai toujours.

» Je l'ai un jour interrogé sur ce qui le poussait à gribouiller et il m'a répondu qu'il ne savait pas exactement. Il m'a dit :

» – Je fais peut-être ça au lieu de remuer les pieds ou de pianoter sur la table. J'ai un tempérament agité et ça me permet de me concentrer au lieu de laisser mon esprit vagabonder. C'est peut-être ça. Ou alors, ça sert peut-être uniquement à exprimer un sens artistique qui serait latent en moi. Je ne sais pas. En tout cas, je ne me rends jamais compte que je gribouille quand je le fais. Mais au moins, je m'en tiens aux figures géométriques pour ne pas trahir mes pensées.

» – Sauf quand vous dessinez des lettres, lui ai-je dit.

» Il a rougi et il a affirmé qu'elles n'avaient aucune signification.

Tout en sirotant son brandy, puis en tendant son verre à Henry pour qu'il lui verse encore un peu de ce breuvage, Gonzalo dit avec satisfaction :

— Je parie que l'un des gribouillages de Jelinsky joue un rôle dans cette histoire.

— Oui, dit Pavolini d'un air triste. Sinon, je ne me serais manifestement pas autant étendu là-dessus. Il y a quinze jours, Jelinsky m'a téléphoné. Il se trouvait à Halifax. Il ne m'a pas parlé directement de l'objet phénicien – encore une fois, je ne voudrais pas avoir l'air d'en rajouter – mais il savait qu'il pouvait y avoir des micros dans sa chambre d'hôtel ou que son téléphone risquait d'être sur écoute. Quelques-uns de nos concurrents sont au moins aussi dénués de scrupules que nous le sommes nous-mêmes.

» J'ai cependant parfaitement compris l'importance de ses propos. Il avait emporté le marché et il était en possession de l'objet. Pourquoi l'affaire avait été conclue à Halifax, ça, je n'en sais rien, et je ne le lui ai pas demandé. Le pillard pouvait être canadien, ou alors, Jelinsky l'avait peut-être persuadé de venir dans cette ville éloignée pour brouiller les

pistes aux yeux de ceux qui s'intéressaient à cet objet. Ce n'était pas là l'important.

» Bien que Jelinsky ait été physiquement en possession de l'objet, il n'avait pas l'intention de l'emporter avec lui à New York. Il l'avait empaqueté de manière à ne pas en laisser soupçonner la nature et la valeur, et il l'avait déposé dans un endroit discret. Les gens qui le gardaient savaient pertinemment qu'il pourrait s'écouler un certain temps avant qu'on ne vienne le réclamer. Jelinsky revenait à New York avec ce renseignement, et quelqu'un d'autre prendrait alors l'avion jusqu'à Halifax pour aller récupérer l'objet. Tout ceci m'a été dit très indirectement presque en message codé.

— Est-ce que toutes ces ruses n'étaient pas un peu exagérées ? dit Halsted.

— Je sais que ça a l'air paranoïaque, dit Pavolini, mais Jelinsky était quelqu'un qui savait s'y prendre. Il pouvait très bien être suivi, et ses bagages pouvaient être fouillés. Après tout, pourquoi hésiter à voler un objet qui avait déjà été volé ? En tout cas, Jelinsky pensait qu'il était risqué de ramener l'objet avec lui à New York. Nous pourrions envoyer un inconnu le récupérer, quelqu'un qui ne craindrait rien, justement parce qu'il serait inconnu.

— Seulement, il est mort avant d'avoir pu donner les renseignements nécessaires ! dit Gonzalo d'un air surexcité.

— Il est mort d'une crise cardiaque, comme je vous l'ai dit, à l'aéroport Kennedy, à New York, dit Pavolini. Naturellement, il n'a pas eu le temps de nous dire où il avait laissé l'objet.

Avalon eut l'air grave et dit :

— Je ne voudrais surtout pas dramatiser à mon tour. Je vais donc vous prier de nous rassurer en nous disant qu'il n'y a aucune chance pour qu'on ait trouvé ce renseignement sur le corps de Jelinsky, après l'avoir assassiné.

— Ce n'est absolument pas possible, dit Pavolini. Des gens l'ont vu s'effondrer, sa maladie de cœur était connue, et une autopsie a été pratiquée avec soin. Il n'y a aucun doute, il est bien mort de cause naturelle, même si son décès est très regrettable pour nous. D'abord, nous perdons un homme irremplaçable, mais encore, ça… il aurait fini par mourir. La catastrophe, c'est le moment où s'est produit le décès.

» Nous ignorons où se trouve l'objet. Nous supposons qu'il est quelque part à Halifax… mais nous n'en savons pas plus. Pour ce qui nous concerne, la babiole phénicienne est à nouveau enterrée, elle ne sera

découverte que par hasard et par qui… ça, qui pourrait bien le dire ?

» Même si elle était retrouvée et réintroduite sur le marché, le fait que nous ayons déjà payé une somme substantielle pour nous la procurer ne pèserait pas bien lourd. Nous ne serons certainement pas en mesure de prouver qu'elle nous appartient, et ce qui est pire, nous serons encore moins en mesure de prouver qu'elle nous appartient légalement. Si on la retrouve et qu'on le fait savoir un peu trop ouvertement, le gouvernement chypriote grec la revendiquera et, probablement, l'obtiendra. Nous pouvons faire face à la perte financière, mais la perte de l'objet lui-même est difficile à supporter. Très difficile.

Pavolini secoua la tête d'un air abattu avant de poursuivre :

— Ce qui rend la situation encore plus frustrante, c'est qu'il n'y a absolument aucune raison de penser que Jelinsky a été volé. Comme je vous l'ai dit, beaucoup de gens l'observaient quand il s'est effondré, et la police de l'air est presque tout de suite arrivée auprès de lui. Dans ses poches, il avait ce qu'on a généralement : un portefeuille raisonnablement garni de billets, américains et canadiens, des pièces de monnaie, des cartes de crédit, des clés, un mouchoir et ainsi de suite.

— Rien de plus intéressant ? demanda Halsted d'un ton incrédule.

— Eh bien, il y avait également un ticket de consigne. En tant qu'employeur, nous étions en droit de demander la restitution de l'objet consigné, même si cela pouvait entraîner des problèmes juridiques considérables. De toute façon, nous n'en sommes pas là. Je suppose… j'espère que le ticket correspond bien au paquet en question, mais à quoi cela m'avance-t-il ? Il ne comporte aucune marque distinctive. Il est en carton rouge, rectangulaire. Le nombre 17 y est inscrit en capitales noires. Au verso, il n'y a rien du tout. Il n'existe aucun moyen de savoir d'où provient ce ticket. Il a pu être délivré dans n'importe quel endroit d'Halifax.

— Il n'y avait rien d'autre dans son portefeuille ? demanda Trumbull. Pas de carnet d'adresses ? Pas de bout de papier ?

— Croyez-moi, nous avons passé au peigne fin tout ce qui se trouvait dans ses poches et dans ses bagages. Je devrais ajouter que nous l'avons fait sous le contrôle de la police. Apparemment, rien ne permettait d'indiquer où il aurait pu déposer le paquet. Il avait bien entendu un carnet d'adresses, mais à l'intérieur, il n'y avait pas une seule adresse à Halifax. Et parmi les autres, aucune ne pouvait sembler suspecte. Il y avait également son bloc. D'ailleurs, si on ne l'avait pas retrouvé, j'aurais été certain que Jelinsky avait été volé. Mais après un examen très attentif,

nous n’avons pas pu y dénicher la moindre adresse. Nous aurions pu essayer de tout passer au crible pour voir s’il n’aurait pas employé de code secret, j’y ai bien pensé, mais pourquoi diable serait-il allé jusque-là ?

— Je suppose que vous pourriez arguer d’un cas de force majeure, dit Halsted. Vous pourriez aller dans tous les endroits d’Halifax susceptibles de proposer une consigne, et essayer de retirer un paquet dans chacun d’eux.

— Dans tous les hôtels ? Tous les restaurants ? Toutes les gares de chemin de fer ou d’autobus ? Tous les aéroports ? dit Pavolini. Ce serait vraiment une solution désespérée. Non ! Nous avons plutôt essayé de circonscrire le champ des possibilités.

— Les gribouillages ! s’exclama Gonzalo.

— Vous ne les avez pas oubliés, dit Pavolini. Oui, il y avait bien des gribouillages sur la première page de son bloc. Il pouvait les avoir faits dans l’avion, mais il avait surtout l’habitude de gribouiller pendant qu’il était en réunion, donc, il avait dû les dessiner à Halifax.

— Mais vous avez dit qu’il n’y avait pas la moindre adresse sur ce bloc, fit remarquer Avalon.

— C’est exact, mais il y avait d’autres choses. Il y avait ses fameuses figures géométriques, aussi personnelles que des empreintes digitales. Si c’était tout, le bloc ne nous servirait à rien, mais il y avait bien plus. C’était l’une des rares occasions où Jelinsky avait formé des lettres, et je savais qu’un mot, une expression, avait dû attirer son attention. Malheureusement, il n’en avait inscrit qu’une partie. Il y avait un B majuscule, un i et un *f* minuscules, tous ornementés. Ces lettres trahissaient bien sûr parfaitement son style. Donc, « Bif » était le début d’un mot qui avait capté son attention tandis qu’il négociait l’acquisition, et si nous pouvions découvrir quel était ce mot et où il l’avait vu, j’ai l’impression que nous saurions où il a déposé le paquet.

— Pour autant que nous sachions, ce gribouillage peut avoir été fait la veille des négociations, ou une semaine plus tôt, dit Trumbull. Il n’a peut-être aucun rapport avec cette acquisition.

— C’est possible, mais peu probable, répondit Pavolini. D’après mon expérience, Jelinsky ne gardait pas longtemps la première page de son bloc. Il la jetait avant de commencer à gribouiller sur la feuille suivante. Par conséquent, ce devait être assez récent.

— Mais vous ne pouvez pas en être sûr, persista Trumbull.

— Non, je ne peux pas en être sûr, mais je n’ai aucune autre hypothèse de travail, dit Pavolini sur un ton exaspéré.

Gonzalo intervint avec enthousiasme :

— Est-ce que vous avez la feuille sur vous ?

— Non, dit Pavolini en levant les bras puis en les laissant retomber. Comment pouvez-vous vous imaginer que je la transporte avec moi ? Elle est dans le coffre de mon bureau. Je ne pouvais pas savoir que ce sujet surgirait ce soir dans la conversation.

— C'est seulement qu'il me semblait qu'en examinant ce gribouillis, nous y verrions peut-être quelque chose qui vous aurait échappé. Pourriez-vous le reproduire ?

Pavolini retroussa la lèvre supérieure d'un air dédaigneux.

— Je ne suis pas un artiste. J'en serais bien incapable. Je n'arriverais même pas à reproduire les fioritures des lettres. Croyez-moi, il n'y avait là rien d'autre que ces lettres, et rien d'autre n'avait d'importance. Rien.

— Ces lettres ne me paraissent pas avoir beaucoup de sens, dit Halsted. Quel est donc le mot qui commence par « bif » ?

— Bifurquer, dit immédiatement Rubin.

— Magnifique ! dit Pavolini. C'est là un mot qui nous avance vraiment beaucoup ! Où donc Jelinsky serait-il allé chercher « bifurquer » au cours des négociations ? Mes amis, je ne suis pas resté les bras croisés à attendre que la solution de cette énigme vienne toute seule. Je me suis servi du dictionnaire. « Bifurquer » signifie « se diviser en deux ». Il y a également « bifide », qui veut dire « fendu en deux ». Il y a des termes chimiques tels que « biformiate », « bifluorure », et cetera. Tout ceci ne nous sert à rien. Il n'entre pas dans le domaine des choses possibles que Jelinsky ait aperçu l'un de ces termes pendant qu'il était assis, où qu'il ait été assis avec l'homme qui lui vendait l'objet. Il n'y a qu'un seul mot, un seul, qui, semble-t-il, puisse nous être utile, et ce mot est « bifocal ».

— Est-ce que l'homme avec lequel traitait Jelinsky était un opticien ? demanda Rubin.

— J'ignore tout de cet homme, mais il semble raisonnable de penser que les négociations se sont déroulées chez un opticien, ou plus vraisemblablement, en face d'un magasin d'optique. Avec le mot « bifocal » qui lui crevait les yeux, Jelinsky a très bien pu se mettre à l'écrire sans y penser.

— C'est possible, dit sagement Avalon.

Mais Pavolini croisa les bras sur sa poitrine, regarda d'un air triste les convives attablés et dit :

— Ça n'a pas marché. J'ai demandé à quelques-uns de nos employés de rechercher dans toute la ville les opticiens dont les vitrines ou les

enseignes pouvaient comporter le mot « bifocal ». Nous n'en avons pas encore trouvé un seul. Les opticiens ne veulent pas mettre l'accent sur ce type de verres, qui sont pour les gens âgés. Ils font de leur mieux pour impressionner le public avec la beauté et le chic de leurs lunettes. Tout est fait pour les jeunes, ou les prétendus jeunes. Néanmoins, nous continuons à chercher.

— Vous cherchez peut-être dans la mauvaise direction, dit Drake. Si Jelinsky a ajouté des fioritures à ses lettres, elles peuvent être difficilement reconnaissables. Il est par exemple très facile d'écrire un e ou un a minuscule qui ait l'air d'un *i*. Jelinsky n'a peut-être jamais eu l'intention d'écrire « bif », mais « baf ». Son crayon a pu glisser sur le papier parce qu'il y avait une tache de graisse à cet endroit.

— Et qu'est-ce que ça donnerait, avec « baf » ? demanda Rubin.

— Je ne sais pas. Il aurait pu commencer à écrire « bafouiller », disons, parce que le vendeur aurait eu du mal à lui formuler sa proposition.

— Voilà qui ne nous aide pas à retrouver le paquet, dit Rubin.

— Qui a dit que ça devait obligatoirement nous aider ? demanda Drake. Ce que Jelinsky a écrit n'a peut-être rien à voir avec le paquet et peut ne pas nous aider du tout. Nous sommes seulement en train d'essayer de découvrir la vérité, et si la vérité ne nous plaît pas…

Drake leva les bras avec une résignation fataliste.

— Non, non, laissez-moi vous interrompre, dit Pavolini. Je ne saurais dire si le fait de connaître la signification du mot nous aiderait. Peut-être pas. Mais du moins, je suis certain que ce mot commence par « bif » et par rien d'autre. Le *i* était bien un *i,* pas autre chose, parce que Jelinsky avait tracé trois points au-dessus. En fait, il avait même orné le point de sorte qu'il en avait fait un triple point.

— Un triple point ? dit Gonzalo. Que voulez-vous dire par là ?

— Comme ça, dit Pavolini. Je peux au moins vous dessiner ça. Voilà à quoi ça ressemblait.

Il sortit un petit bloc de sa poche intérieure, en déchira un feuillet et traça trois traits verticaux assez rapprochés.

— Voilà ! dit-il. C'était en tout petit.

C'est à ce moment précis qu'Henry intervint.

— Monsieur Pavolini, puis-je voir cette feuille de papier ?

Pavolini dévisagea un instant Henry, puis, avec un soupçon d'amusement, il dit :

— Tenez, si vous désirez y jeter un coup d'œil, la voici, garçon. Vous

aurez peut-être vous aussi une théorie là-dessus.

— A votre place, je ne prendrais pas cette attitude, monsieur Pavolini, dit Gonzalo. Henry peut très bien avoir une théorie.

— Très bien, dit Pavolini. Allez-y, garçon. En regardant ces trois petits traits, pouvez-vous me dire où est caché le paquet ?

— Pas exactement, monsieur Pavolini, dit Henry sur un ton soigneusement déférent. Il y a deux endroits auxquels je pense, et il peut y en avoir deux ou trois autres possibles. Je ne suis pas capable de dire précisément duquel il s'agit.

— Vraiment ? dit Pavolini. Vous pouvez me nommer de deux à quatre endroits possibles, et le paquet se trouvera dans l'un d'eux ?

— Je crois, monsieur.

— Vous croyez ! C'est merveilleux ! Dans ce cas, indiquez-moi donc ces quatre lieux… je vous en défie.

Pavolini avait élevé la voix et criait presque.

— Puis-je tout d'abord vous faire remarquer que dans la mesure où en anglais, il n'y a pas véritablement de mot commençant par « bif » susceptible de nous convenir, M. Jelinsky a très bien pu ne pas écrire un mot anglais ?

— Croyez-moi sur parole, dit Pavolini sur un ton glacial, Jelinsky ne connaissait aucune langue étrangère. Il n'était pas quelqu'un de très instruit et… en dehors de sa spécialité, il savait fort peu de choses.

— Je veux bien vous croire, dit Henry. Mais ce que nous devons nous demander, ce n'est pas ce qu'il savait et comprenait, mais sur quel mot il a bien pu tomber pendant qu'il négociait cette acquisition. S'il se trouvait dans un restaurant français, ce restaurant, situé dans une ville de culture anglaise, pouvait tout à fait servir des steaks, mais ce mot serait, bien entendu, orthographié à la française sur la carte, devant la porte ou sur l'enseigne. En français, « beefsteak » s'écrit « bifteck ».

Pavolini fit d'une toute petite voix :

— « Bifteck » ?

— Oui, monsieur. Je connais deux bons restaurants français à Halifax, et il peut y en avoir un ou deux autres. Je vous suggère d'essayer les vestiaires de ces quatre établissements, si nécessaire.

— Vous ne faites que supposer au hasard ! dit Pavolini.

— Pas vraiment, monsieur. Pas après avoir vu les trois petits traits que vous avez dessinés. Est-ce qu'ils pouvaient ressembler à ceci, monsieur ?

Sur la même feuille de papier, Henry traça :

— Parce que si c'était le cas, cela représenterait une fleur de lis, que

vous trouverez bien en vue, à un endroit ou à un autre, dans presque tous les restaurants français. Si nous ajoutons la fleur de lis aux trois lettres, il n'est plus permis de douter du lieu dans lequel se trouvait Jelinsky quand il a fait son gribouillage.

La bouche de Pavolini était restée ouverte. Il la referma en faisant audiblement claquer ses mâchoires.

— Juste ciel, vous avez raison ! Messieurs, je vais m'en aller. Je vais m'en aller immédiatement. Au revoir à vous tous, tous mes remerciements pour ce merveilleux dîner… mais j'ai du travail.

Il commença à se hâter vers la porte, puis il s'arrêta et se retourna.

— Je vous remercie tout particulièrement, Henry. Mais comment avez-vous fait ?

Henry répondit gravement :

— Les restaurants sont ma spécialité, monsieur.

Remarque

Ceci est la vingt-huitième nouvelle des Veufs Noirs que Fred Dannay a achetée pour *EQMM,* et, hélas, la dernière, car la mort, comme elle le fait pour nous tous, est finalement venue chercher cet homme qui avait probablement plus fait pour le genre policier que toute autre personne depuis Conan Doyle. Tous ceux qui ont lu ses histoires signées Ellery Queen, tous ceux qui l'avaient pour ami, le regretteront toujours.

À propos de l'histoire que vous venez de lire, je vous signale que j'ai reçu une lettre d'un conservateur de musée. Il m'a fait remarquer qu'elle ne reflétait en rien les méthodes effectivement employées par les musées pour se procurer leurs collections, et qu'elle perpétuait un stéréotype erroné consistant à faire croire que les musées encouragent le trafic des œuvres d'art.

Je suis sûr qu'il a raison et je fais mes excuses à tous les musées.

En fait, je ne connais rien aux modalités d'acquisition pratiquées par les musées et j'ai tout inventé pour que ça puisse s'inscrire dans l'intrigue. Je suppose que c'est ce qui se passe toujours lorsqu'un auteur d'histoires policières doit énormément écrire pour assurer sa subsistance.

Tenez, prenez par exemple les ouvrages d'Agatha Christie, le modèle de tout ce que devrait être un auteur de roman policier, même si elle avait des notions très particulières de la façon dont les Américains parlent et agissent. Si on devait la prendre au mot, on ne trouverait pas une seule famille de la noblesse anglaise qui n'aurait pas eu l'un de ses membres assassiné dans la bibliothèque, un coupe-papier planté dans le cœur, une

expression d'indescriptible horreur peinte sur le visage, tandis qu'un autre de ses membres aurait commis ce meurtre. Mais nous admettons tout cela (par convention, en renonçant à ne pas vouloir croire) et nous ne nous attendons pas à ce que l'univers du roman policier colle exactement à la réalité.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro d'*EQMM* de mai 1982.

Un lundi d’avril

Charles Soskind était d’une beauté remarquable. Cela sauta aux yeux des Veufs Noirs lorsque Thomas Trumbull le leur présenta à l’occasion de l’un de leurs banquets mensuels.

En fait, ils s’en étaient même parfaitement rendu compte avant qu’il ne leur soit présenté. Il était grand, mince, brun. Il avait un teint pâle, avec des yeux sombres qui n’en ressortaient que davantage, des traits étonnamment réguliers, des lèvres fermes qui avaient une pointe de sensualité, et un sourire engageant. Il vous serrait la main d’une poigne solide et ses ongles étaient soignés. Il émanait de lui une discrète odeur de lotion après-rasage et sur ses joues pâles, une ombre bleue révélait une barbe naissante, mais qui n’avait pas vraiment commencé à pousser. Il avait une bonne coupe de cheveux et il ressemblait à un portrait de Gibson[11].

— Charles est relativement nouveau dans le service, dit Trumbull. Il a obtenu un diplôme de langues slaves à l’université du Michigan.

Tout le monde se serra la main et chacun des Veufs Noirs afficha cette nette expression de méfiance que prennent les hommes ordinaires lorsqu’ils rencontrent un spécimen extraordinaire de leur espèce.

Mario Gonzalo eut peut-être la réaction la plus visible. Il réussit à repérer son reflet dans le miroir et il réajusta son veston d’un geste qui, croyait-il sans doute, passerait inaperçu.

Si c’était le cas, Emmanuel Rubin eut tôt fait de le détromper. Avec un large sourire qui découvrait ses incisives supérieures nettement écartées, il lui murmura :

— Laissez tomber, Mario. En comparaison, vous avez l’air d’un chiffonnier.

Gonzalo haussa les sourcils et d’un air de souverain déplaisir, il baissa les yeux sur Rubin, qui était plus petit que lui.

— Qu’est-ce que vous racontez ?

Rubin continua à sourire.

— Vous le savez très bien et moi aussi. C’est donc amplement suffisant, dit-il.

Rubin réussit néanmoins à fourrager d'un air distrait dans sa barbe broussailleuse, comme s'il était mû par un vain désir de la voir retomber d'une manière soignée et impressionnante.

Geoffrey Avalon s'éclaircit la gorge et se tint encore plus droit et plus raide que de coutume. Il mesurait cinq centimètres de plus que Soskind, et, à l'évidence, peu lui importait que le monde entier remarque ce petit détail.

Roger Halsted rentra le ventre et supporta cette gêne pendant presque deux minutes. James Drake, le plus vieux des Veufs Noirs, assuma un air de souveraine indifférence. On aurait dit que c'était uniquement l'âge, et rien d'autre, qui l'empêchait d'entrer dans la course, et, de surcroît, de remporter la victoire.

Seul Henry, le serveur compétent sur les épaules duquel reposait le bon déroulement du banquet, semblait sincèrement ne rien avoir remarqué d'inhabituel lorsqu'il apporta à Soskind un simple ginger aie agrémenté d'une cerise à cocktail.

Soskind considéra son verre d'un air sombre, puis, avec l'air de quelqu'un qui est condamné à subir un flot de questions depuis des années, il déclara, bien que personne ne lui ait rien demandé :

— J'ai fait ajouter une cerise pour que ça ressemble à un cocktail quelconque et pour que je ne sois pas obligé d'expliquer pourquoi je ne bois pas.

— Pourquoi est-ce que vous ne buvez pas ? demanda immédiatement Rubin avec perversité.

— Ce n'est pas parce que je fais partie de l'Association des Alcooliques Anonymes, répondit sèchement Soskind. Il se trouve simplement que je ne supporte pas très bien l'alcool. Un seul verre suffit à me faire partir, et comme je ne trouve pas cette sensation agréable, je préfère m'abstenir de boire. Je n'ai pas besoin qu'on me force ou qu'on essaie de me raisonner pour rester sobre.

— Si j'étais vous, dit Gonzalo d'un air sombre, je commanderais un Perrier avec une pelure d'oignon. Le colorant utilisé pour les cerises marasques est cancérigène, d'après ce que j'ai entendu dire.

— Tout l'est, si on choisit la bonne race de rats pour faire ses expériences et si on leur donne des doses suffisamment fortes, dit Soskind.

Avec le léger bégaiement qui se glissait dans ses propos dès qu'il se donnait du mal pour avoir l'air d'un homme du monde, Halsted déclara :

— C'est vraiment dommage que l'alcool ne vous réussisse pas. En

abuser est bestial, mais il n'y a rien de plus civilisé que le rituel qui consiste à boire un ou deux verres entre amis. Ça réduit les inhibitions qui entravent l'agrément des rapports sociaux.

— Croyez-moi, dit Soskind en hochant la tête, je mesure pleinement le désavantage qui est le mien. J'évite généralement les cocktails tout simplement parce que je ne peux pas y participer sur un pied d'égalité. Et ce n'est pas là le plus terrible. Ce sont les déjeuners de travail qui sont vraiment pénibles. Je vous assure que si je pouvais boire plus facilement, je serais ravi de le faire.

Et presque aussitôt, comme si c'était à lui de donner la réplique, Henry mit fin à l'heure du cocktail en annonçant :

— Messieurs, le dîner est servi.

Drake se retrouva assis à côté de l'invité et il lui demanda :

— Êtes-vous d'origine russe, monsieur Soskind ?

— Pas que je sache, dit Soskind.

Son visage s'était un peu éclairé en voyant le saumon fumé présenté sur un lit d'oignons. Il tendit la main pour prendre une fine tranche de pain beurré, repoussant soigneusement le pot de câpres.

— Mon grand-père paternel venait du Luxembourg, et les parents de ma mère étaient tous deux gallois.

— Je vous ai posé la question à cause de vos études en langues slaves, dit Drake. À propos, vous avez un doctorat ?

— Oui, j'ai le droit de me faire appeler Dr Soskind. Mais je n'insiste jamais pour qu'on le fasse. Vous êtes le docteur Drake, je suppose ?

— Docteur en chimie. Mais nous pouvons tous nous appeler docteurs en vertu de notre appartenance à ce club. Si nous en avons envie, nous pouvons même appeler notre bon Henry, le serveur inestimable de notre organisation, Dr Jackson… Mais comment en êtes-vous arrivé à étudier les langues slaves ?

— Oh ! Je n'avais aucune raison personnelle, si vous faites abstraction de l'ambition. Après tout, les États-Unis et l'Union soviétique se font maintenant ouvertement concurrence depuis une quarantaine d'années. Beaucoup de Soviétiques parlent l'anglais et ont étudié l'histoire et la culture anglo-américaines, tandis que peu d'Américains leur ont retourné le compliment. C'est là un sérieux désavantage pour nous et en faisant un effort personnel pour redresser ce déséquilibre, j'agis en patriote. Qui plus est, ça m'ouvre des possibilités d'avancement, dans la mesure où mes connaissances sont appréciées.

— Vous voulez dire appréciées par le service de Tom Trumbull ?

— Je veux dire, répondit prudemment Soskind, appréciées par l'organisme gouvernemental qui nous emploie tous les deux.

— Je suppose donc que vous parlez couramment le russe, intervint soudain Avalon de l'autre bout de la table.

— Oui, monsieur, dit Soskind. Tout à fait couramment, ainsi que le polonais. Et je peux me faire comprendre en tchèque et en serbe. Avec le temps, j'espère apprendre également d'autres langues. L'arabe et le japonais sont extrêmement importants dans le monde d'aujourd'hui et j'ai l'intention de prendre des cours dans chacune de ces langues dès que j'aurai terminé le fichu boulot qui m'accapare actuellement.

Trumbull, qui présidait en vertu de sa qualité d'hôte du banquet, se pencha en avant.

— Non, mais vous allez arrêter, espèces d'imbéciles ! Est-ce que c'est le moment de le cuisiner ? Charles, ne répondez à aucune question avant l'heure. Pour l'instant, savourez votre dîner sans vous laisser importuner… Je ne vous comprendrai jamais, bande de demeurés ! Est-ce qu'il faut vous expliquer le règlement du club à chaque fois ?

— Il n'y a pas de règlement, s'empressa de dire Rubin.

— Ah bon ? fit Gonzalo. Je me demande si vous défendrez cette doctrine la prochaine fois que j'amènerai une femme comme invitée.

— C'est une question de tradition ! hurla Rubin. Si vous êtes incapable de comprendre la différence qu'il y a entre tradition et règlement…

Et la discussion dégénéra immédiatement en une mêlée verbale générale.

La bouillabaisse était terminée ; les serviettes chaudes parfumées avaient été utilisées, le soufflé glacé avait été consommé et les Veufs Noirs prenaient tranquillement le café (l'invité buvait du thé) quand Trumbull fit tinter sa cuiller contre son verre à eau et dit :

— Mario, puisque vous n'avez pas eu le mauvais goût de cuisiner mon invité avant de le laisser manger correctement, voulez-vous servir de cuisinier en chef ?

Gonzalo sursauta légèrement. Il avait effectué la caricature requise de l'invité qu'il avait fixé sur le papier dans un spectaculaire profil à la Byron.

— Monsieur Soskind, dit-il, c'est la coutume de commencer par demander à l'invité de justifier son existence. Permettez-moi de répondre moi-même à cette question. Votre réponse serait, je suppose, que vous la justifiez en utilisant votre connaissance du russe pour aider le gouvernement américain à battre l'Union soviétique.

Soskind, qui jetait un regard noir sur la caricature, répondit :

— Le mot « battre » a des connotations déplaisantes. Je préférerais dire que je fais ce que je peux pour protéger les intérêts des États-Unis, ce qui, je suppose, implique en tout premier lieu la préservation de la paix dans le monde et la protection des droits de l'homme.

— Mais vous ne gagneriez pas bigrement plus d'argent en travaillant dans le spectacle ? dit Gonzalo.

Soskind rougit et sembla lutter intérieurement pour se retenir d'exploser. Sa maîtrise de soi céda cependant et il répondit :

— Voilà une question idiote, et la seule réponse que je devrais vous donner, c'est un coup de poing dans la figure.

Pendant un instant, un silence glacial s'abattit sur les convives. Puis Trumbull dit avec une douceur qui ne lui était absolument pas coutumière :

— Cet éclat n'est pas de mise, Charles. Je vous ai énoncé les règles du jeu quand je vous ai invité à ce dîner. Je ne nie pas que Mario soit souvent idiot, comme nous le sommes tous, à l'exception, évidemment, de notre bon Henry, mais dans ce cas précis, il était dans son droit. Il vous a posé une question, et il peut vous poser n'importe laquelle. Je vous avais donné à entendre que vous devriez répondre franchement à tout ce qu'on vous demanderait. Quoi que vous disiez, ça ne sortira pas de cette pièce.

— Bien sûr, Tom, dit Soskind. Je vous présente mes excuses, monsieur Gonzalo, ainsi qu'à tout le monde.

Il inspira profondément et il ajouta, non sans trahir quelques signes d'une irritation persistante :

— Certaines personnes, je suppose, se disent que je pourrais avoir du succès à Hollywood, surtout si je ressemble vraiment à l'esquisse que vous avez faite de moi, monsieur Gonzalo. Vous vouliez sans doute faire quelque chose de ressemblant, mais j'espère sincèrement que je ne suis pas du tout comme ça.

» Le fait d'être beau – à supposer que je le sois – peut inciter à devenir acteur, mais je doute que ça puisse suffire à assurer le succès, à moins de posséder également un tant soit peu de talent, ce qui n'est pas mon cas. Et même si j'en avais, ça ne me rendrait pas heureux dans la mesure où je suis à cent lieues d'avoir un tempérament d'acteur. Je fais ce que j'ai envie de faire : j'étudie diverses langues pour les raisons que j'ai avancées, et si je reçois en retour certaines compensations, je suis tout prêt à renoncer à faire fortune. Est-ce que je me suis bien fait comprendre ?

— Parfaitement, dit Gonzalo, mais qu'est-ce qui vous fait penser que vous n'avez pas un tempérament d'acteur ? Je connais un certain nombre d'acteurs et ils ont toutes sortes de tempéraments. Quant au talent, il me semble que vous savez très bien… soigner vos effets, si Manny juge que cette expression correspond bien à ce que je veux dire.

— C'est bien la bonne, pour une fois, dit Rubin.

Soskind baissa un instant la tête. Quand il la releva, on aurait dit que les nuages s'étaient éclaircis et que le soleil avait percé. Son sourire était presque irrésistible.

— Messieurs, dit-il, je me rends compte que je ne vous facilite pas la tâche. Ce n'était nullement mon intention. Franchement ! C'est seulement que depuis une dizaine de jours, je ne suis pas dans mon état normal. Je vous assure que, d'ordinaire, je n'ai pas l'habitude de soigner mes effets, et à partir de maintenant, je vais tâcher de m'en dispenser.

Plusieurs Veufs Noirs se mirent à parler en même temps et la voix de Trumbull couvrit toutes les autres :

— C'est Mario qui a la parole !

— Merci, Tom, dit Gonzalo.

Et immédiatement, il posa la question que tout le monde avait tenté de poser :

— Pourquoi n'êtes-vous pas dans votre état normal ? Et je vous en prie, ne dites pas que c'est quelque chose de personnel et que ça ne me regarde pas. C'est la question que je vous pose et j'exige une réponse.

— Je comprends, dit calmement Soskind. J'ai bien peur que ce soit une vieille et ennuyeuse histoire. Une jeune personne dont j'étais… dont je suis… oh, mince, dont je suis peut-être toujours amoureux, si vous m'excusez de paraître aussi bêtement romantique, m'a trahi, et… et… Bon, qu'y a-t-il de plus à dire ?

— Est-ce qu'elle est partie avec votre meilleur ami ? demanda Gonzalo.

Soskind eut l'air révolté.

— Bien sûr que non. Elle n'a rien fait de tel ! Elle n'est pas du genre à ça.

— Alors, que s'est-il passé ? demanda Gonzalo.

La voix de baryton d'Avalon explosa :

— Attendez ! Avant de répondre, et avec la permission de Mario, pouvez-vous me dire, je vous prie, monsieur Soskind, s'il y a quelque mystère là-dessous ?

— Quelque mystère, monsieur ? fit Soskind d'un air perplexe.

— Oui. Quelque chose que vous ne comprenez pas. Quelque chose qui vous intrigue et qui ne peut s'expliquer.

— Pas du tout ! dit Soskind. J'aimerais bien que ce soit le cas ! Tout est très simple, et pour moi, très déchirant. Claire a manqué à sa parole, un point c'est tout. Elle a profité d'un avantage injuste, et elle n'a même pas eu la décence d'en avoir honte. Je ne pourrai pas le supporter, quel que soit l'amour que j'éprouve pour elle… Mais le fait de ne pas être capable de le supporter ne m'enchante pas du tout.

— Il n'y a donc pas de mystère, dit Avalon en souriant. Dans ce cas, vous allez sûrement abandonner le sujet, Mario. Pourquoi fouiller un point sensible uniquement pour le plaisir de le fouiller ?

— Merci, dit Soskind.

Gonzalo fronça les sourcils.

— A moins que Tom, en tant qu'hôte, ne s'y oppose, Jeff, je n'abandonnerai pas le sujet. Je suis curieux.

Trumbull hésita.

— Je vais procéder à un vote. Combien parmi vous veulent abandonner le sujet ?

Il leva la main, ainsi qu'Avalon, puis il dit :

— Deux pour, quatre contre. Henry, est-ce que vous votez ?

Henry, qui redonnait une petite goutte de brandy à Drake, dit :

— Oui, monsieur. Je n'ai pas levé la main. J'ai l'impression que si M. Soskind éprouve toujours de l'affection pour la jeune fille, c'est qu'il se demande peut-être s'il ne se serait pas trompé sur son compte. Ça l'aiderait peut-être de nous raconter l'affaire en détail.

— Je me disais plus ou moins la même chose, dit Rubin.

Il y eut alors un murmure d'assentiment autour de la table. Soskind parcourut l'assistance du regard et dit :

— Très bien, je vais vous raconter toute l'histoire, mais vous vous apercevrez que l'affaire ne fait pas de doute. Je sais que je ne me suis pas trompé sur son compte.

— Vous savez, dit Soskind, il est particulièrement difficile pour moi de trouver une jeune fille qui m'intéresse. Je vous en prie, ne faites pas mine de ne pas me croire. C'est vrai que j'attire immédiatement l'attention des femmes, à cause, je suppose, de mon… de mon physique, un peu comme quelqu'un d'ostensiblement riche, ou une star du rock. Mais quelle est la valeur d'une attirance instantanée pour de tels motifs ?

» Étant humain, je profite parfois de la situation, surtout si je suis amené à penser que ce n'est pas seulement mon apparence physique qui a

attiré une femme, ou si à mon tour je suis attiré par quelque détail superficiel. Dans ce cas, messieurs, je suis rapidement déçu, et les femmes le sont sans doute elles aussi.

» D'un autre côté, mon physique joue parfois contre moi et éloigne certaines jeunes filles. Inutile de faire une moue exagérément incrédule, monsieur Gonzalo. Il y a beaucoup de femmes qui me jugent tout de suite négativement, bien que ce ne soit pas du tout de ma faute.

» Malheureusement, les romanciers qui sont responsables de nos croyances stéréotypées créent invariablement des héroïnes d'une beauté incroyable, mais ils ne mettent que très rarement en avant la beauté de leurs héros. Les protagonistes masculins ont tendance à avoir des traits anguleux et à être sympathiques et charmants dans leur manque de beauté. Le résultat, c'est que si on vous trouve beau, vous faites immédiatement naître les soupçons.

» J'ai, indirectement, entendu des commentaires là-dessus. « Quelle est la femme qui voudrait avoir un petit ami plus beau qu'elle ? » ou « Il faudra que je me batte pour avoir le droit de me regarder dans la glace. »

» Tout le monde pense que si un homme est beau, beau entre guillemets, comme j'ai été accusé de l'être par cette assemblée, du moins, implicitement, c'est qu'il doit être vaniteux, égocentrique, capricieux, et, pire que tout, un stupide petit minaudier sans cervelle.

» A notre époque, en fait, les femmes iront probablement jusqu'à me régler mon compte sur un simple coup d'œil en avançant que j'ai des tendances homosexuelles – ce qui n'est absolument pas le cas, soit dit en passant – simplement parce que, je cite : « Les hommes trop mignons sont tous comme ça. »

» Il se trouve que je suis quelqu'un de sérieux. Je ne veux pas dire par là que je manque totalement d'humour, que je ne ris jamais, ou que je n'aime pas dire des bêtises à l'occasion. L'important, c'est ce « à l'occasion ».

» Parce que la plupart du temps, ce qui me plaît surtout, c'est travailler sans relâche, m'occuper de ma carrière et approfondir mes domaines d'intérêt. Et j'aime que mes amies soient sérieuses, elles aussi.

» Les femmes qui sont les plus susceptibles de m'intéresser, les intelligentes, les sérieuses, les ambitieuses, sont précisément celles que je n'attire généralement pas. Ce sont celles qui, au premier regard, me jugent insignifiant et déplaisant, et me trouvent, j'ouvre les guillemets, « trop mignon ».

» C'était comme ça jusqu'à ce que je rencontre Claire.

» Elle est en tous points ma pareille (vous excuserez ce langage ridicule). Elle est également linguiste, elle est spécialisée en langues romanes comme je le suis en langues slaves.

» Elle est vraiment belle, du moins, moi, je la trouve belle, et elle ne semble pas y attacher d'importance. Elle est sérieuse, intelligente, énergique, et c'est une féministe, en actes plus qu'en paroles, puisqu'elle s'est fait une place, sans beaucoup de bruit, dans un monde d'hommes.

» Ça n'a pas été le coup de foudre. Que peut-on savoir de quelqu'un au premier regard, en dehors de choses superficielles, et de plus, souvent trompeuses ? Nous nous sommes rencontrés à la bibliothèque, alors que nous étions chacun en train de faire certaines recherches, et nous avons découvert que nous avions des sujets d'intérêt communs. Moi, je travaillais pour le gouvernement, elle pour l'université de Columbia.

» Nous nous sommes revus, et puis nos rencontres sont devenues régulières. Plus nous nous connaissions et plus ce que chacun apprenait sur l'autre l'enchantait. Nous nous sommes aperçus que nous avions les mêmes idées en politique, en littérature, en art… du moins en général, car il y avait suffisamment de différences de détail pour permettre des discussions intéressantes.

» Ce que j'appréciais le plus en elle, c'est que quand nous n'étions pas d'accord, elle exprimait son opinion calmement, avec des arguments forts, et elle considérait mes propres arguments posément et sans passion excessive. Il y a eu des fois où elle a accepté mon point de vue, d'autres où j'ai accepté le sien, bien que la plupart du temps, je dois le reconnaître, nous continuions à avoir des opinions divergentes. Par exemple, je n'ai jamais réussi à la convaincre de voter républicain.

» J'ai finalement été amoureux d'elle, et par là, je ne veux pas dire que j'étais submergé par un désir physique. J'éprouvais bien du désir, évidemment, mais ce n'est pas là ce que j'appelle l'amour avec un grand A. C'était de l'amour parce que je souhaitais ardemment avoir avec elle une relation suivie, et si possible, pendant toute la vie, dans laquelle chacun pourrait poursuivre ses buts et cultiver ses intérêts, ensemble de préférence, mais séparément si c'était nécessaire, quoique toujours avec le soutien et la compréhension de l'autre.

» Nous avons parlé mariage et enfants, et nous avons également connu ce que nous appellerons des moments romantiques, car aucun de nous n'était un pur esprit. Et puis un jour, nous nous sommes aperçus que nous n'avions ni l'un ni l'autre vraiment étudié le latin.

» – Nous devrions nous y mettre, m'a dit Claire, quand bien même ce

ne serait que pour nous sentir stimulés intellectuellement. D'ailleurs, ça ferait plaisir au professeur Trent.

» Il faut que je vous parle de Marcus Quintus Trent. C'est un latiniste de la vieille école (de même que son père, d'où son nom), et il est professeur honoraire à Columbia. Il était l'ami du père de Claire et c'est lui qui avait contribué à développer son intérêt pour les langues étrangères. J'avais fait sa connaissance, et je l'avais trouvé sympathique, intéressant, et surtout très courtois. Il avait les manières d'un gentleman, au sens britannique du terme, et ça le faisait paraître extrêmement démodé et extrêmement civilisé.

» On avait parfois l'impression que sa connaissance du latin l'incitait à penser qu'il vivait à l'époque de Jules César. Il n'était pas seulement latinisé dans sa façon de parler, mais, je l'aurais juré, également dans sa façon de penser. On aurait dit qu'il devait faire un effort pour ne pas qualifier le président des États-Unis d'imperator. Il employait des termes latins sans s'en apercevoir, et il lui arrivait souvent de dater ses lettres de « februarius », par exemple.

» Je suppose qu'il était un peu triste que Claire ait étudié toutes les langues d'origine latine, y compris quelques rudiments de catalan et de roumain, sans avoir vraiment appris le latin lui-même. C'est peut-être ça, en partie, qui a décidé Claire à l'apprendre.

» Je me suis tout de suite dit que j'allais m'y mettre avec elle, et c'est comme ça qu'a commencé ce que j'ai tout à l'heure appelé « mon fichu boulot », entre guillemets.

» Je n'emploie pas cet adjectif pour dire que la tâche était ardue. Même pour quelqu'un qui n'est pas linguiste, apprendre le latin n'est pas insurmontable. Et pour moi, la structure grammaticale du russe était un excellent entraînement à l'étude des cas latins, qui sont encore plus simples. Pour Claire, le vocabulaire latin ne présentait aucun problème dans la mesure où il est très voisin de son cousin germain italien, langue qu'elle parlait à la perfection. Nous avons tous deux une disposition pour les langues, sans parler de notre grande pratique en ce domaine.

Non, c'était un fichu boulot pour une raison qui n'avait rien à voir avec la langue elle-même.

» Nous avons eu des discussions animées pour savoir lequel de nous deux serait finalement le mieux loti, moi avec ma longueur d'avance en grammaire, ou elle avec son avantage en vocabulaire. Implicitement se posait la question de savoir qui était le meilleur linguiste en général.

» Oui, monsieur Rubin, je me rends parfaitement compte qu'une

concurrence entre deux jeunes gens ambitieux, qui sont des travailleurs acharnés, peut très bien menacer l'affection qui a grandi entre eux. Ni l'un ni l'autre n'aurait aimé être battu, mais nous étions d'accord sur le fait que notre amour était suffisamment fort pour surmonter la défaite inéluctable de l'un d'entre nous.

» D'ailleurs, qu'est-ce qu'une simple défaite ? Celui qui perdrait cette fois pourrait remporter la victoire à l'occasion d'un autre défi. La compétition stimulait encore notre curiosité intellectuelle et en fait, cela pouvait nous servir dans nos professions respectives, ce qui compenserait largement le prosaïque compte des points pour savoir qui allait l'emporter.

» Du moins, nous nous étions persuadés que ce serait le cas.

» Notre idée, c'était d'étudier le latin chacun de notre côté, en utilisant les textes et les auteurs de notre choix. Au bout de six mois, Trent nous donnerait un passage de littérature latine à traduire, et il jugerait notre travail en tenant compte aussi bien de la fidélité au texte que de l'éloquence de notre style. Autrement dit, un mot à mot n'était pas suffisant. Trent voulait un anglais qui rende à la fois le style et le sens.

» Trent s'est lui-même lancé dans cette affaire avec énergie. Il a tout naturellement choisi un texte de Cicéron, puisque le latin de Cicéron est le plus élégant qui soit et aussi le plus recherché. (Trent nous a exhortés à lire *Le Paradis perdu,* de Milton, puisqu'il s'agit d'une œuvre écrite en anglais, mais avec un style proche de celui de Cicéron. Il nous a donc engagés à prendre exemple là-dessus.)

» Il a choisi un passage de l'un des discours mineurs de Cicéron, un texte que nous ne connaîtrions probablement pas, et il nous en a remis à chacun une copie dans une enveloppe scellée. Les conditions étaient les suivantes : chacun ouvrirait son enveloppe à neuf heures, le 15 avril, et lui remettrait sa traduction moins d'une semaine plus tard, ce qui nous laissait largement le temps non seulement de traduire, mais aussi de peaufiner notre travail en recherchant ce fugace quelque chose qu'on dénomme style.

» Pour traduire, nous avions le droit d'utiliser un dictionnaire de latin, mais bien entendu, nous ne devions ni l'un ni l'autre rechercher la traduction déjà existante du passage en question. Nous nous sommes empressés d'accepter ces conditions et Trent était suffisamment gentleman pour être persuadé que nous les respecterions honnêtement. Quant à moi, je savais que je n'allais pas trahir sa confiance, et je supposais tout naturellement qu'il en serait de même pour Claire. Il ne

m'est absolument pas venu à l'esprit qu'elle pouvait tricher. C'était pour moi inconcevable.

» La dernière condition, c'était que Trent serait seul juge des résultats, et que sa décision devrait être acceptée sans discussion.

» Claire et moi nous sommes mis d'accord pour ne pas du tout nous voir pendant la durée de ce test, de peur que la présence de l'un puisse distraire l'autre. En fait, j'ai dû quitter la ville le vendredi, qui était le 10 avril, et je n'étais pas là pendant tout le week-end. Je n'ai pas revu Claire entre le 10 et le moment où nous avons remis nos traductions.

» Je me rappelle que Trent riait tout bas en nous donnant les résultats. Il a dit que nous étions bien des âmes sœurs, car nos traductions étaient si remarquablement semblables qu'il avait du mal à croire qu'elles avaient été faites séparément. Il trouvait celle de Claire meilleure, pour des raisons qu'il nous a énoncées, mais de si peu que je pouvais à peine me considérer battu. Je vous jure que je ne ressentais aucune animosité envers Claire du fait qu'elle avait gagné. J'étais fier d'elle.

» Mais étant humain, j'ai eu la faiblesse de regretter une chose. J'avais ouvert l'enveloppe scellée dès le mercredi 15 avril, à neuf heures du matin. En fait, je l'avais ouverte cinq minutes après l'heure, faisant un effort exagéré pour ne pas risquer de faillir aux règles de notre entente, au cas où ma montre aurait un peu avancé.

» Mais je n'avais pas utilisé tout le temps qui m'était imparti. Nous avions sept jours pour traduire le texte, mais je n'en avais mis que quatre. Il y avait là un peu de vanité de ma part, je pense, et puis au bout de ce temps, j'étais fatigué de revoir sans cesse mon travail et de me demander constamment s'il valait mieux dire « le grand empire du temps » ou « la puissante loi du temps ». Je l'ai donc remis le dimanche 19 au soir.

» Ensuite, bien entendu, je me suis dit que si j'avais passé trois jours de plus à améliorer ma traduction, ça lui aurait ajouté ce petit quelque chose qui aurait pu me permettre de gagner. Après tout, Claire m'a dit qu'elle avait rendu la sienne le lundi 20 dans l'après-midi, donc elle avait presque disposé d'un jour entier de plus. Mais ce temps supplémentaire n'aurait peut-être fait que nuire à ma traduction, à force de remanier mes phrases.

» J'ai donc accepté ma défaite et j'ai invité Claire à fêter sa victoire en finissant la soirée devant une bouteille de Champagne. Nous nous sommes merveilleusement entendus. Après tout, nous ne nous étions pas vus depuis presque quinze jours, et nous avons sauté sur l'occasion,

comme tous les amoureux l'auraient fait.

» Et puis il n'y a pas longtemps, j'ai rencontré un vieil ami qui m'a demandé comment allait Claire. Je lui ai dit :

» Elle va très bien. Pourquoi ? Tu as l'air inquiet.

» Il m'a répondu :

» – Je l'ai rencontrée à la bibliothèque de Columbia le mois dernier. Elle transpirait sur un dictionnaire de latin et elle avait l'air bizarre. Elle m'a proprement rembarré.

» – Tu te rappelles quel jour c'était exactement ?

» – C'était en avril. Je me rappelle que c'était un lundi…

» – Lundi 20, lui ai-je tout de suite dit. Elle devait remettre un devoir à ce moment-là et elle faisait sans doute les dernières corrections. J'imagine qu'elle n'avait pas envie qu'on vienne la distraire.

» Je me suis mis à rire gaiement à cette idée.

» Mais il m'a dit :

» – Non, ce n'était pas ce jour-là. Je me rappelle que le lendemain, ma femme a eu mal à la gorge et que nous avons dû annuler une invitation à dîner. Et je me rappelle que j'ai alors repensé au comportement de Claire, la veille, et que je me suis demandé s'il n'y avait pas quelque chose dans l'air. Ce dîner devait avoir lieu le mardi 14. Je m'en souviens parfaitement. Donc, c'est le lundi 13 que j'ai rencontré Claire à la bibliothèque.

» – C'est impossible ! ai-je répliqué.

» Il m'a dit sur un ton froid :

» – Je ne vois pas pourquoi ce serait impossible. C'est ce jour-là que je l'ai vue.

» Nous en sommes restés là, mais je me raccrochais à l'espoir que ce jour-là, à la bibliothèque, Claire travaillait à autre chose qu'à cette traduction latine. Je l'ai interrogée.

» – Claire ! lui ai-je demandé. Est-ce que tu as commencé à traduire le texte latin le 13 ?

» Elle m'a regardé d'un air surpris.

» – Bien sûr !

» Je ne pouvais pas y croire.

» – Tu n'as pas attendu le 15 ?

» – Pourquoi le 15 ? a-t-elle répliqué. Je voulais commencer dès que possible. Je t'aime, chéri, mais j'avais bien l'intention de gagner.

» J'ai tourné les talons et je suis parti. C'était il y a une semaine, et depuis, je ne l'ai pas vue et je n'ai pas essayé de la joindre. Elle m'a appelé

une fois, mais j'ai tout simplement raccroché.

» J'aurais peut-être pu comprendre que son impatience l'entraîne à enfreindre les règles que nous avions décidé d'observer. Mais ce qui m'a mis hors de moi, c'est qu'elle affirme calmement qu'on pouvait parfaitement tricher… qu'elle laisse entendre que puisque j'étais suffisamment stupide pour respecter ces règles, tant pis pour moi si j'avais perdu. Elle n'avait aucune conscience, aucun sens de l'honneur… ce qui voulait dire qu'elle n'était pas la femme que je croyais, et que je ne pouvais pas continuer à la fréquenter.

» Voilà l'histoire. Comme je vous l'avais dit, il n'y a aucun mystère là-dessous.

Il y eut un long silence une fois que Soskind eut terminé son récit, puis Halsted dit :

— Vous ne lui avez pas franchement posé la question, monsieur Soskind. Vous ne lui avez pas demandé : « Pourquoi as-tu triché, Claire ? »

— Je n'avais pas besoin de le faire. C'était évident.

Il y eut un autre silence. Soskind dit, sur la défensive :

— Allons ! Est-ce que vous voulez dire que j'aurais dû ne pas insister ? Que j'aurais dû pardonner et oublier ?

— Vous avez pu ne pas bien entendre, dit Rubin. Le professeur a peut-être dit…

— Les règles étaient écrites noir sur blanc, dit Soskind. Il n'y avait pas d'erreur possible.

Avalon dit sur un ton hésitant :

— Puisque la jeune personne vous plaisait tant à tous les autres égards et que vous semblez toujours amoureux d'elle…

Soskind secoua vigoureusement la tête.

— Cette absence de sens de l'honneur balaie tout le reste. Si je suis toujours amoureux, c'est là un problème que le temps guérira.

Drake scruta l'invité derrière le nuage de fumée de sa cigarette.

— Si vous aviez gagné à sa place, est-ce que vous feriez toute cette histoire ?

— Je l'espère bien. Autrement, j'agirais aussi mal qu'elle.

Drake haussa les épaules.

— Vous êtes un moraliste acharné, monsieur Soskind. Le moraliste acharné du club, c'est Henry. Qu'est-ce que vous en dites, Henry ?

Henry, qui se tenait près du buffet, l'air pensif, répondit :

— Je crois qu'il y a bien un mystère là-dessous. La jeune personne

semble avoir agi d'une manière contraire à son caractère.

— Je préfère croire que je ne connaissais pas vraiment son caractère jusqu'au moment où elle a fini par le dévoiler, dit Soskind.

— Si je puis me permettre de parler franchement, monsieur Soskind…

— Allez-y, dit Soskind avec une expression amère. Dites ce que vous voulez, ça ne peut ni arranger les choses ni les rendre pires.

— N'est-il pas possible, monsieur, que Mlle Claire soit entièrement dans son droit et que vous ayez agi précipitamment en vous montrant injuste ? dit Henry.

Soskind rougit.

— C'est ridicule, voyons !

— Mais est-ce que le 15 avril était réellement la date à laquelle vous pouviez commencer ?

— J'ai déjà dit que c'était consigné par écrit.

— Mais monsieur Soskind, vous nous avez également dit que le professeur Trent avait tendance à latiniser sa façon de s'exprimer. A-t-il effectivement écrit « le 15 avril » ou « avril 15 » ?

— Eh bien, naturellement, il… Oh, je vois ce que vous voulez dire. Non, il a écrit « les ides d'avril », mais quelle est la différence ?

— Elle est énorme, dit Henry. Tout le monde pense aux ides de mars, à cause de l'assassinat de Jules César, et tout le monde sait que cela correspond au 15 mars sur notre calendrier. Il est donc tout à fait normal de supposer que les ides de chaque mois tombent le 15. Mais j'ai vérifié dans l'encyclopédie pendant que vous terminiez votre récit. C'est seulement le cas pour mars, mai, juillet et octobre. Pour tous les autres mois, y compris avril, les ides tombent le 13 du mois. Donc, dans la mesure où les ides d'avril tombent le 13 avril, Mlle Claire a commencé à travailler ce jour-là, à juste titre, et elle était surprise que vous lui posiez la question et que vous sembliez vous attendre à ce qu'elle ait inutilement patienté deux jours.

Halsted alla chercher l'encyclopédie.

— Nom de Dieu, Henry a raison ! fit-il.

Soskind écarquilla les yeux et regarda fixement devant lui.

— Et moi, j'aurais commencé avec deux jours de retard ?

Henry répondit doucement :

— Si le professeur Trent s'était aperçu que vous ignoriez quand tombaient les ides d'avril, je crois que vous auriez perdu beaucoup plus franchement.

Soskind sembla s'affaisser sur sa chaise. Il marmonna :

— Qu’est-ce que je vais bien pouvoir faire, maintenant ?

— Mon expérience en affaires de cœur est limitée, monsieur, mais je crois que vous feriez mieux de ne pas perdre davantage de temps, dit Henry. Partez immédiatement, et essayez de voir la jeune fille. Elle vous laissera peut-être une chance de vous expliquer. Ce que je sais de ce genre de situations m’amène à penser qu’il ne vous reste plus qu’à ramper devant elle… à ramper servilement, monsieur.

Remarque

Eleanor Sullivan s’occupait de la gestion *d’EQMM* pendant toute la période durant laquelle j’ai écrit les nouvelles des Veufs Noirs. Étant donné que Fred Dannay travaillait toujours dans sa maison du Westchester, c’était à Eleanor que j’apportais mes récits, et c’était avec elle que j’entretenais un flirt assidu et platonique. (Ce n’est pas moi qui voulais qu’il reste platonique, vous comprenez, mais elle y tenait.)

À la mort de Fred, elle l’a remplacé et elle est devenue rédactrice en chef. Fidèle à la grande tradition que Fred avait instituée, elle a permis au magazine de continuer sur de solides assises. Ce qui incluait (et je lui en suis reconnaissant) la parution occasionnelle d’un récit des Veufs Noirs ou de l’Union Club.

C’est la première nouvelle des Veufs Noirs qu’elle a acceptée en tant que rédactrice en chef, et je trouve que ça tombe très bien, puisqu’il s’agit d’une histoire d’amour.

Très peu de mes nouvelles des Veufs Noirs font intervenir un meurtre ou un acte violent de quelque sorte que ce soit (c’est parce que je déteste la violence, bien qu’il y ait parfois des exceptions, comme vous vous en êtes aperçu si vous avez lu *Une femme dans un bar,* qui figure dans ce recueil.) De plus, très peu de mes nouvelles, ou même aucune, parlent d’amour (surtout parce que j’ai commencé à écrire quand j’étais très jeune, avant d’avoir une expérience personnelle en la matière). Mais je préfère mettre de l’amour plutôt que de la violence dans un récit des Veufs Noirs, et quand j’arrive à le faire, le résultat ne me déplaît pas. Cette histoire a également plu à Eleanor, qui est vraiment quelqu’un de très gentil et de très sensible.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro de mai 1983 *d’EQMM.*

Ni brute ni humain

Le dîner mensuel des Veufs Noirs était déjà bien avancé et Emmanuel Rubin, agitant dangereusement sa fourchette, négligea temporairement son carré d'agneau et déclara :

— Edgar Allan Poe a été le premier écrivain important dans le domaine du policier et de la science-fiction, au sens moderne de ces termes. Je lui reconnais au moins ça.

— C'est bien aimable à vous, murmura en aparté James Drake, l'hôte de la soirée.

Rubin l'ignora.

— Il a également hissé le récit d'horreur à de nouveaux sommets. Il était cependant hanté par la mort d'une manière morbide et malsaine.

— Pas du tout, dit Geoffrey Avalon de sa voix grave, en fronçant ses épais sourcils. Poe a écrit pendant la première moitié du dix-neuvième siècle et à cette époque, il n'y avait encore presque aucune protection contre les maladies infectieuses. La vie était courte et la mort omniprésente. Poe n'était pas morbide, il était réaliste.

— Absolument ! fit Roger Halsted. Relisez n'importe quel ouvrage du dix-neuvième siècle. Prenez Dickens, et la mort de la petite Nell, ou Harriet Beecher Stowe et la mort de la petite Eva. Si les enfants mouraient souvent dans les œuvres de fiction, c'est parce qu'ils mouraient souvent dans la réalité.

Les yeux de Rubin, grossis par ses verres épais, fulminèrent d'entêtement et sa maigre barbe sembla se hérisser.

— Ce n'est pas la mort en elle-même. C'est la manière de la traiter. Vous pouvez en parler comme de la porte du ciel, traiter le mourant de saint… regardez donc la mort de Beth dans *Les Quatre Filles du Dr March*. C'est peut-être d'un sentimentalisme à vous donner la nausée, mais c'est fait pour vous élever l'âme. Poe, en revanche, s'attarde avec une joie impie sur tout ce qui se dégrade, se pourrit. Il rend la mort pire qu'elle n'est et… Allons, vous comprenez tous parfaitement ce que veut dire « morbide ».

Il retourna à son agneau et l'attaqua avec vigueur.

Thomas Trumbull grogna et dit :

— Certainement. Être morbide, c'est parler de morbidité pendant un dîner qui, autrement, aurait pu être très agréable.

— Je ne vois pas ce que ça change, que Poe ait été morbide ou non, dit Mario Gonzalo en détachant méticuleusement de l'os quelques lamelles de viande. Ce qui compte, c'est de savoir si c'était un bon écrivain ou non, et je suppose que personne ne peut mettre son talent en doute.

Avalon dit avec sagesse :

— Même les bons écrivains ne sont pas bons tout le temps. James Russell Lowell a dit, en parlant de Poe, qu'il y avait trois cinquièmes en lui qui étaient pur génie, et deux cinquièmes qui étaient vraiment de la gnognotte. À mon avis, c'est assez juste.

— J'ai l'impression qu'un écrivain qui a fait école doit se sentir un peu responsable de ceux qui l'ont imité, dit Halsted. Il y a quelque chose en Poe qui fait que ses imitateurs sont obligatoirement horribles. Regardez H.P. Lovecraft…

— Non ! s'écria violemment Rubin. Nous ne sommes pas en train de traiter le cas de Lovecraft. Nous parlons de Poe…

Et assez bizarrement, l'invité de Drake, qui était resté muet pendant tout le dîner, dit soudain d'une voix forte et presque métallique :

— Pourquoi parlons-nous de Poe ?

Il s'appelait Jonathan Dandle. Il était petit, enrobé au niveau de la taille, il avait un visage rond qui était maintenant empourpré, une grosse tête chauve avec une couronne de cheveux blancs au-dessus des oreilles, et des lunettes à double foyer cerclées d'or. Il avait l'air d'avoir une soixantaine d'années.

Il avait surpris l'assemblée et l'avait réduite au silence. Même Henry, l'imperturbable serveur qui faisait la fierté des Veufs Noirs, laissa flotter sur son visage une fugace expression d'étonnement.

Drake s'éclaircit la gorge et écrasa sa cigarette.

— Nous parlons de tout ce qui nous fait plaisir, Jonathan. Poe est un sujet aussi intéressant qu'un autre, surtout dans la mesure où Manny Rubin écrit des histoires policières, de sorte que Poe peut être considéré comme son saint patron. Ce n'est pas vrai, Manny ?

Dandle parcourut l'assistance du regard et son visage perdit un peu de sa rougeur pour redevenir d'une teinte normale. Il leva les bras d'un geste impuissant.

— Toutes mes excuses, messieurs. Je n'avais nullement l'intention de vous imposer tel ou tel sujet de conversation.

Il avait l'air un peu malheureux.

Rubin lui fit un signe de tête légèrement hautain pour lui signifier son pardon et il lui dit :

— En fait, si nous devons parler de saint patron des histoires policières, je pourrais avancer un bon argument en faveur de Conan Doyle. L'association des Mystery Writers of America a beau décerner des Edgars, l'archétype du détective que nous connaissons tous…

Et Poe fut alors abandonné.

Dandle écouta attentivement le reste de la conversation, mais il ne prit pas la parole jusqu'à ce qu'Henry serve le café et que Gonzalo montre à l'invité la caricature qu'il avait rapidement esquissée de lui.

Dandle l'examina solennellement, puis il sourit.

— Heureusement que je ne me fais pas d'illusions sur ma beauté, monsieur Gonzalo, dit-il. Vous m'avez fait ressembler à Guy Kibbee, l'acteur d'autrefois. Vous ne vous souvenez peut-être pas de lui.

— Bien sûr que je me souviens de lui, dit Gonzalo. Et maintenant que vous le dites, il y a bien une ressemblance. En quelques coups de crayon, un véritable artiste peut traduire des choses essentielles, mais qui ne sont pas nécessairement évidentes.

— Quel dommage, Mario, que vous ne trouviez pas un véritable artiste qui vous montre comment faire ! dit Rubin.

— Pourtant, vous, vous avez rencontré nombre de véritables écrivains, et aucun n'a pu vous aider, répliqua tranquillement Gonzalo.

À ce moment-là, Drake fit tinter sa cuiller contre son verre à eau.

— Il est temps de cuisiner l'invité, messieurs. Manny et Mario sont donc priés de se taire… Jeff, à vous l'honneur.

Geoffrey Avalon remua avec son majeur la glace qui fondait dans son second scotch et dit :

— Monsieur Dandle, comment justifiez-vous votre existence ?

Dandle répondit d'un air pensif :

— C'est une bonne question. Dans la mesure où je n'ai rien fait pour venir dans ce malheureux monde, je pourrais à juste titre contester la nécessité de me défendre. J'ai cependant accepté mon existence depuis maintenant six décennies… après tout, j'aurais pu me tuer relativement facilement… donc, je me défendrai. Si je vous disais que je facilite la communication entre les gens, est-ce que ça pourrait être une justification ?

— Tout dépend de ce qu'ils veulent se communiquer, dit Gonzalo. Par exemple, les tentatives de Manny pour…

— Mario ! fit sèchement Avalon, fronçant les sourcils en direction de Gonzalo, avant d'ajouter plus aimablement : J'ai la parole, et je préférerais que, cette fois-ci, nous ne sombrions pas dans l'anarchie… Monsieur Dandle, de quelle manière facilitez-vous la communication entre les gens ?

— Je travaille dans les fibres optiques, monsieur Avalon, et communiquer à l'aide de rayons laser à travers le verre, plutôt qu'à l'aide d'électricité conduite par du cuivre, permettra d'obtenir des câbles moins coûteux et plus fins qui n'en transporteront pas moins plus de messages. Mais je reconnais volontiers que toute la technologie de pointe du monde ne pourra pas en elle-même améliorer la qualité de ces messages.

— Pourtant, monsieur, si vous me permettez une réflexion personnelle, vous ne semblez pas vous-même très porté sur la communication, bien qu'elle soit votre métier. Vous n'avez presque rien dit pendant l'apéritif et le dîner. Y a-t-il une raison à votre attitude ?

Dandle regarda autour de lui et son visage s'empourpra à nouveau. Il était évident qu'il rougissait facilement et, comme presque tous les gens qui sont dans ce cas, il en était très conscient et semblait d'autant plus embarrassé… il rougissait donc encore davantage. Il marmonna quelque chose.

— Je vous demande pardon, dit Avalon. Je n'ai pas entendu.

Drake, qui était assis à côté de son invité et qui avait lui-même l'air gêné, dit :

— Jonathan, « je n'ai rien à dire » n'est pas une réponse.

— C'est une réponse si c'est la réponse que j'ai décidé de vous donner, Jim, dit Dandle.

— Non, dit Drake en scrutant son invité de ses yeux entourés de pattes-d'oie. Vous n'êtes pas autorisé à le décider, Jonathan. Je vous ai énoncé les termes du contrat : vous avez droit à un bon dîner et à une agréable compagnie, en échange de quoi, vous nous fournissez des réponses substantielles. Nous n'acceptons pas que vous gardiez vos secrets ou que vous éludiez nos questions. Si j'en crois ma propre expérience, je peux affirmer que vous avez toujours trouvé des tas de choses à dire.

— Permettez-moi de poursuivre, Jim, dit Avalon. Monsieur Dandle, admettons que vous n'ayez rien à dire, bien que je préférerais que vous parliez un peu plus haut pour que ceux qui ne sont pas vos voisins immédiats entendent. Voici donc la question que je vous poserai ensuite : pourquoi n'avez-vous rien à dire aujourd'hui, dans la mesure où, s'il faut

en croire Jim, ce silence ne vous est pas habituel ?

Dandle écarta les mains et dit à voix relativement haute :

— Doit-on toujours justifier ses actes, monsieur Avalon ? Connaît-on toujours la cause de son humeur ?

— Alors, permettez-moi de vous poser une autre question, dit Avalon. Tout à l'heure, vous êtes intervenu dans la conversation pour poser une question. Vous avez demandé pourquoi nous parlions de Poe, et vous l'avez fait avec tant de véhémence que j'en ai déduit que vous vous sentiez offensé, peut-être outré, par la discussion. Est-ce que c'est bien le cas ? Et si oui, pour quelle raison ?

Dandle secoua la tête.

— Non, non. Je ne faisais que poser la question comme ça.

Trumbull se leva et passa la main dans ses cheveux blancs aux boucles serrées. Il dit avec une patience exagérée :

— Jim, en tant qu'hôte, vous devriez prendre une décision. Il est clair que nous n'obtiendrons rien de notre invité et je crois que conformément au règlement de notre club, nous serons peut-être obligés d'ajourner cette réunion. En fait, je propose que nous l'ajournions.

Drake leva la main vers lui d'un air irrité.

— Doucement, Tom… Jonathan, il faut que vous nous répondiez franchement. Rien de ce qui se dit ici n'est répété hors de ces murs. Henry, notre serveur, est membre du club et il est aussi muet que nous. Plus que nous, même. Je vous connais suffisamment pour savoir que vous n'avez pas commis de crime, ou que vous n'envisagez pas d'en commettre un, mais même si vous…

— Vous vous trompez, dit Dandle d'une voix bien plus aiguë que précédemment. J'essaie de commettre ce que moi j'estime être un crime. En tout cas, j'essaie bien d'être malhonnête.

— Vous ? dit Drake.

— J'estime que j'ai de bonnes raisons de le faire, bien entendu.

— Écoutez, Jim, si M. Dandle ne veut pas nous en dire plus, nous ne pourrons pas avancer, dit Trumbull.

Il y eut un silence. Trumbull resta debout. Drake regarda Dandle et lui demanda :

— Alors, Jonathan ?

— Vous m'avez dit que je serais cuisiné sur les détails de ma profession, Jim, dit Dandle. Je ne m'attendais pas à ce genre de choses.

— C'était inévitable. Si vous aviez eu le même comportement que d'habitude, rien de tout ceci n'aurait surgi dans la conversation. Qu'est-ce

qui ne va pas ?

Dandle eut l'air perdu. Il serra le poing, fit mine de l'abattre sur la table, interrompit son geste et dit :

— C'est ma sœur.

— Votre cinglée de... commença Drake avant de s'interrompre brusquement.

— Oui, ma cinglée de sœur, dit Dandle. Elle est mourante. Elle a un cancer.

Il y eut un soudain silence.

— Nous le savons depuis plusieurs mois, dit Dandle. Et elle peut encore vivre des mois, mais ça pose des problèmes.

Le silence se poursuivit. Finalement, Henry demanda :

— Un peu de brandy, messieurs ?

— Juste une petite goutte, Henry, dit Avalon d'un air distrait. Quelle sorte de problèmes, monsieur Dandle ?

— C'est au sujet de son testament.

— Vous voulez dire que tout ça n'est qu'une question d'argent ? dit Halsted avec plus qu'une pointe de réprobation dans la voix.

— Il ne s'agit absolument pas d'argent, dit Dandle en haussant les sourcils. Sachez, je vous prie, que ma femme et moi sommes assez riches. Nous avons un fils et une fille, mais ils sont tous deux adultes et relativement à l'aise financièrement. Ma sœur possède une maison et un peu d'argent, qu'elle a hérités de mes parents, mais nous ne les convoitons pas du tout. Du moins, pas l'argent. Elle peut parfaitement en disposer à son gré. Elle peut le léguer à une association qui recueille les chats errants si ça lui fait plaisir. Le problème, c'est la maison.

Il se perdit un instant dans ses pensées.

— A la mort de mes parents, il était clair que ma sœur ne se marierait jamais. Il était donc logique de lui laisser la maison familiale, même si une personne seule n'avait pas besoin de tout cet espace. Depuis sa construction, cette maison avait appartenu à la famille. J'y étais né, j'y avais vécu jusqu'à mon mariage, et j'y étais profondément attaché. Et maintenant, dit Dandle en jetant un bref coup d'œil à Drake, Rachel, qui est, comme vous dites, cinglée, a l'intention de la léguer à une association de cinglés, et je ne veux pas que ça se produise. Je serais d'accord pour qu'elle la vende à quelqu'un de respectable. Je serais même d'accord qu'on la démolisse pour une raison valable. Mais il n'est pas question que j'accepte de la laisser infester par le... l'Ordre Cosmique des Théognostiques.

— L’Ordre des quoi ? dit Gonzalo.

Avalon déclara :

— C’est un mot qui vient du grec et qui veut dire « qui connaît Dieu ».

— Ce qu’ils connaissent surtout, ce sont les méthodes pour extorquer de l’argent aux imbéciles et aux dingues, dit Dandle.

— Je suppose qu’ils extorquent de l’argent à votre sœur, dit Avalon.

— Oui, dans une certaine mesure, mais pas beaucoup. Elle est assez perspicace sur ce plan-là, et en dehors de l’obsession qu’elle a, elle est plutôt saine d’esprit. Mais ils sont en train de poser des jalons pour tout s’approprier à sa mort. Et ils peuvent très bien réussir.

— Quelle est donc l’obsession qu’elle a, monsieur ?

— Je crois que ça a commencé quand elle a lu Poe dans sa jeunesse. Je crois qu’elle a lu tout ce qu’il a écrit. Elle a presque tout mémorisé et elle a ingurgité cette morbidité malsaine dont parlait M. Rubin. Elle a également lu Lovecraft, et elle a eu de plus en plus tendance à croire à des choses horribles venues de l’espace, à des êtres d’une intelligence supérieure, et ainsi de suite. Elle m’a souvent fait la leçon là-dessus. Naturellement, elle a été gagnée par la folie des OVNI.

— Naturellement, marmonna Rubin avec une expression de dégoût.

— Elle est maintenant persuadée que des êtres intelligents venus de l’espace se trouvent bel et bien sur la Terre, qu’ils contrôlent tous les dirigeants de la planète, ainsi qu’une grande partie de sa population. Elle croit que ces êtres sont invisibles, ou peuvent se rendre invisibles, et sont capables de vivre à l’intérieur des humains, en parasites. C’est complètement fou.

— Je suppose que si quelqu’un n’est pas d’accord avec elle, ou essaie de contrer sa théorie, elle considère que c’est là le signe qu’il est contrôlé par ces extraterrestres, dit Avalon.

— Exactement. J’ai eu tôt fait de comprendre qu’il ne fallait pas tenter de la contredire.

— Pourquoi les extraterrestres ne contrôleraient-ils pas tout le monde ? dit Halsted. Comment votre sœur explique-t-elle le fait qu’elle ne subisse pas elle-même leur influence ?

— Je crois comprendre que l’Ordre Cosmique des Théognostiques s’y oppose par la prière, l’introspection, la méditation, les incantations et Dieu seul sait quoi encore, et qu’ils lui ont enseigné ces pratiques. Elle a essayé de m’apprendre tout ça. Je me suis contenté de me taire et de l’écouter. On fait brûler beaucoup de bougies et on récite des pages entières de textes qui n’ont aucune signification, mais je suppose que ma

sœur s'imagine que c'est ça qui m'a permis de rester hors de danger… tout au moins jusqu'ici.

Drake dit à travers la fumée de sa cigarette :

— Quand je l'ai traitée de cinglée, je pensais à ces histoires d'OVNI, Jonathan. Je n'étais pas au courant pour ces extraterrestres.

— Ce n'est visiblement pas quelque chose que j'aime raconter dit Dandle. Et même maintenant, je n'en aurais pas parlé si je n'y avais été contraint.

— Vous avez dit que vous songiez à commettre un crime, dit Avalon. Vous ne pensez sûrement pas à massacrer les Théognostiques.

— Non, je n'envisage rien de tel. C'est seulement un crime à mes yeux. J'essaie de tricher et de tromper ma sœur, et je n'en suis pas particulièrement fier.

— Voudriez-vous nous expliquer ça, monsieur ? demanda Avalon d'un air guindé.

— Eh bien, depuis qu'on a décelé un cancer chez Rachel, les choses vont très mal. Elle ne veut pas subir une opération, parce qu'elle est sûre qu'une fois qu'elle sera sous anesthésie, ils en profiteront pour prendre possession d'elle. Elle n'a pas confiance non plus dans la radiothérapie, parce que les rayons sont les armes de ces êtres. Pour se soigner, elle se repose entièrement sur le rituel des Théognostiques, vous pouvez donc vous imaginer l'efficacité de ce traitement.

— Les méthodes les plus ridicules peuvent parfois aider si on y croit fermement, dit Rubin. L'esprit est un instrument puissant.

— C'est bien possible, mais ça ne l'aide pas, dit Dandle. Elle décline, et il y a un mois environ, elle a commencé à dire qu'elle voulait léguer la maison et son argent aux Théognostiques, pour qu'ils puissent continuer leur grand combat contre les extraterrestres… J'ai donc imaginé mon propre plan.

Il rougit et se tut.

Au bout d'un petit moment, Avalon dit gentiment :

— Oui, monsieur Dandle ?

— Disons carrément que je me suis fait passer pour un converti enthousiaste, dit Dandle. Je lui ai dit qu'elle m'avait convaincu et que j'étais de tout cœur avec elle. Elle pouvait laisser l'argent aux Théognostiques si elle le désirait, mais j'aimerais qu'elle me lègue la maison pour que j'en fasse le centre de la lutte contre les extraterrestres. Tout en permettant aux Théognostiques de l'utiliser librement, j'en conserverais la propriété, ce à quoi je tenais, en souvenir de nos parents.

Je me suis montré hypocrite et obséquieux.

— Sans aucun doute, dit Avalon. Mais est-ce que ça a marché ? Les gens qui, comme votre sœur, croient en des dangers invisibles et indétectables, ont tendance à tout trouver suspect.

— C'est bien ce que je crains, dit Dandle. Elle ne sait que penser à mon sujet. Elle a vraiment envie de me croire, mais, comme vous dites, elle trouve ça suspect. Elle hésite à me parler de ce qu'elle considère comme les « plus hauts mystères », comme elle dit. Ainsi, par exemple, je lui ai demandé des détails sur la forme et les caractéristiques de ces mystérieux extraterrestres, et elle n'a pas dit un mot… on aurait dit qu'elle n'était pas sûre que je sois digne d'être initié.

— Elle n'en sait peut-être rien elle-même, dit Trumbull.

— Elle peut facilement inventer ce qu'elle veut et se mettre ensuite à y croire, dit Rubin. De telles choses sont très fréquentes.

— La semaine dernière, elle a murmuré quelque chose dans une sorte de mélopée. Je me suis dit que je progressais, mais elle s'est arrêtée là.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Eh bien, qu'ils étaient hermaphrodites et n'étaient ni des hommes ni des femmes. Et qu'ils n'étaient pas d'ici-bas, bien sûr. Ce ne sont ni des êtres humains ni des animaux. Et quand ils nous envahissent, ils vivent de notre nature spirituelle plus que de nos corps physiques, d'après ce que j'ai cru comprendre, car elle m'a attrapé le bras avec une force surprenante et elle m'a murmuré à l'oreille :

» – Ils sont pires que des cannibales, et ce n'est pas étonnant vu l'endroit d'où ils viennent.

— D'où viennent-ils ? demanda Gonzalo.

— C'est ce que je lui ai demandé, dit Dandle, mais elle n'a pas répondu. Elle m'a dit que quand on parvenait à un certain degré d'illumination, on savait d'où ils venaient. C'est là un test pour déterminer si on a reçu l'illumination. Des ondes de révélation descendent sur vous et vous donnent un certain pouvoir contre ces êtres. Bien sûr, ça n'a ni queue ni tête, mais si j'essayais de le lui dire, il me faudrait dire adieu à ma dernière chance de sauver la maison. Je lui ai donc répondu avec le plus grand sérieux que j'allais méditer et essayer d'arriver à la connaissance.

Il regarda les autres convives avec un air sinistre.

— Je suis censé jeûner… Elle m'a appelé auprès d'elle, ce matin.

— Les choses empirent ? demanda Avalon.

— Oui. C'est pour cette raison que j'étais préoccupé ce soir et que je

n'ai pas dit grand-chose. J'ai même hésité à venir, mais je ne voulais pas laisser tomber Jim Drake.

— Mais que vous a dit votre sœur, ce matin ?

— Elle m'a dit qu'elle voulait prendre une décision au sujet de son testament. Elle se sent faiblir, elle sait qu'elle doit bientôt ne faire plus qu'un avec l'Être Suprême – ce qui est apparemment l'expression qu'utilisent les Théognostiques pour désigner Dieu – et elle veut s'assurer qu'elle continuera la lutte par-delà sa tombe. Elle ne peut pas me laisser la maison à moins d'être certaine que je ne fermerai pas la porte aux Théognostiques. Bien sûr, leur fermer la porte est exactement ce que j'ai l'intention de faire, c'est pourquoi j'essaie de l'abuser… Ce n'est pas précisément admirable de ma part.

Trumbull dit à voix haute :

— Nous sommes de votre côté, monsieur Dandle. Vous luttez contre un groupe de gens pernicieux et malveillants qui n'hésitent pas à abuser les gens. Alors s'il faut faire la même chose pour les combattre, eh bien, tant pis.

— Merci, dit Dandle, mais je ne crois pas que je finirai par gagner dans cette affaire. Ma sœur veut que j'aille la voir demain à midi pour lui dire d'où viennent les extraterrestres. Si j'en suis incapable, elle estime que je ne serai pas assez fort pour m'opposer à eux et ce sont les Théognostiques qui auront la maison. Naturellement, je ne pourrai pas lui dire d'où viennent les extraterrestres. Ils viennent de l'espace, ça, j'en suis sûr. Ça cadre avec sa folie des OVNI, car c'est sans aucun doute en OVNI qu'ils sont arrivés sur la Terre. Mais d'où, dans l'espace ?

Il y eut un bref silence, puis Gonzalo dit :

— Elle ne vous a jamais donné la moindre indication ?

Dandle secoua la tête.

— Rien, sauf qu'ils étaient pires que des cannibales, et qu'en un sens, c'était logique vu l'endroit d'où ils venaient. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elle n'a rien dit d'autre ?

— Pas que je me souvienne. Ou alors, si elle a dit quelque chose, ça m'a complètement échappé… Donc, demain, je vais perdre la maison.

— Vous savez que vous pouvez contester son testament, monsieur, dit Avalon.

— Non, pas vraiment, dit Dandle. Quand on nous a présentés, on m'a dit que vous étiez avocat…

— Je suis spécialisé dans les brevets d'invention, dit Avalon. Je ne

connais pas toutes les finesses en matière de litiges testamentaires.

— Eh bien, tout d'abord, on permet généralement à un testateur de disposer de sa propriété comme bon lui semble. Il n'est pas facile de déshériter un ordre religieux au profit d'un parent qui a déjà des moyens financiers importants. Je doute de pouvoir prouver qu'une influence néfaste a pu être exercée, et je ne souhaite pas non plus essayer de faire passer ma sœur pour quelqu'un qui n'est pas sain d'esprit, quand bien même ce ne serait que par égard pour la famille. Et puis, même si je pensais pouvoir gagner, il y aurait un long procès qui me coûterait beaucoup plus que je n'ai envie de payer… Je vais donc être obligé de perdre la maison.

— Nous pourrions tous réfléchir un peu à cette affaire, dit Avalon.

Un fugace espoir sembla animer Dandle.

— Est-ce qu'il y a des astronomes parmi vous ?

— Personne ne l'est professionnellement, dit Halsted, mais nous avons, comme tous les gens intelligents et relativement cultivés, une connaissance superficielle de ce domaine.

— Exactement, dit Rubin, et c'est pourquoi je vais me permettre de faire une suggestion. Nous recherchons quelque chose, dans l'espace, que l'on puisse associer au cannibalisme. J'ai récemment lu des articles qui disaient que dans des amas de galaxies, il y a des collisions occasionnelles, et que dans ce cas, la plus grosse galaxie absorbe des étoiles aux dépens de la plus petite. Le résultat, c'est que dans certains amas, il y a une galaxie qui est bien plus grosse que les autres, qu'elle a avalées.

Halsted acquiesça vigoureusement.

— Vous avez raison, Manny. J'ai également lu ça. Il y a une énorme galaxie qui a cinq petits points lumineux ressemblant à des noyaux galactiques. L'idée, c'est qu'elle a avalé cinq petites galaxies.

— Juste pour mémoire… c'est quoi, exactement, une galaxie ? dit Gonzalo.

— Un énorme amas d'étoiles, Mario, dit Avalon. Notre propre Voie lactée a plusieurs centaines de milliards d'étoiles.

— Bon, alors est-ce que cette galaxie cannibale… celle qui a avalé ses cinq petites sœurs, a un nom ? demanda Gonzalo.

Les Veufs Noirs se regardèrent. Finalement, Halsted dit :

— C'est possible, mais si elle en a un, ce n'est probablement pas un nom ordinaire. Elle doit être répertoriée sous NGC-IIII, ou quelque chose comme ça.

— Je ne crois pas que ça ferait bonne impression sur Mlle Dandle, dit Gonzalo.

— Je ne le crois pas non plus, dit Dandle. Je vous suis reconnaissant d'avoir essayé de m'aider, mais si avaler ses semblables est un phénomène courant pour les galaxies, laquelle peut bien être la bonne ? Et de toute façon, je suis sûr que ma sœur ne connaît rien aux récentes sophistications de l'astronomie. Les Théognostiques non plus, d'ailleurs. Où auraient-ils pu entendre parler de ce phénomène ?

— Est-ce que votre sœur lit des ouvrages qui traitent d'astronomie, monsieur Dandle ? demanda Avalon.

Dandle répondit d'un air pensif :

— Elle lit sans doute tout ce qui existe sur les OVNI. Un peu d'astronomie, pas nécessairement correcte, doit se glisser là-dedans. Elle lit beaucoup d'astrologie, bien sûr, ce qui peut entraîner d'autres erreurs possibles en astronomie. J'ai également vu des ouvrages de vulgarisation sur l'astronomie dans la maison. Je ne l'ai jamais effectivement vue les lire, mais je ne serais pas surpris qu'elle l'ait fait.

— Est-elle cultivée, par ailleurs, monsieur ?

— Oui. Elle a lu toutes les œuvres de Poe, comme je vous l'ai dit, celles de Lovecraft, quelques livres de science-fiction, beaucoup de romans du dix-neuvième siècle, je dirais, et bien sûr, elle lit attentivement les journaux et un certain nombre de revues, ne serait-ce que pour y constater à quel point les extraterrestres ont pris possession du monde. Je dois vous dire qu'elle a un niveau intellectuel tout à fait correct si on fait abstraction du fait qu'elle est… qu'elle est cinglée.

— Dans ce cas, je suis presque sûr de posséder la réponse, dit Avalon avec une satisfaction quelque peu solennelle.

Il se tut et jeta un coup d'œil en direction du serveur, qui se tenait près du buffet, écoutant avec une attention polie, mais muette.

— Henry, dit Avalon, je pense que pour cette fois, nous n'aurons pas besoin de votre aide.

— Bien, monsieur Avalon, dit tranquillement Henry.

Avalon s'éclaircit la gorge.

— Voyez-vous, la partie la plus connue de l'univers, même pour les astronomes, et certainement pour le public en général, ce sont les planètes de notre propre système solaire. C'est tout particulièrement vrai pour les gens qui, comme Mlle Dandle, s'intéressent à l'astrologie et à des aberrations de ce type.

» Et parmi les planètes, celle qui a le plus attiré l'attention ces

dernières années, en tout cas, la plus spectaculaire, est Saturne, avec ses anneaux et ses satellites. Les sondes Voyager ont photographié d'assez près le système saturnien, et ces photos ont été publiées dans tous les journaux et magazines. Mlle Dandle n'a pas pu ne pas les voir.

— Je suis sûr qu'elle les a vues, dit Dandle. Et alors ?

— Saturne porte le nom d'un ancien dieu romain de l'agriculture, que les Romains avaient sommairement identifié au dieu grec Cronos. Avec ses frères et sœurs, Cronos composait le groupe des Titans, enfants d'Uranus et de Gaïa, respectivement dieu du ciel et déesse de la terre. Dans une série de mythes très peu sympathiques, les Grecs décrivent Cronos en train de castrer son père, Uranus, et de contrôler tout l'univers.

» Dans la mesure où les Parques avaient décrété que Cronos serait à son tour destitué par son propre fils, le seigneur de l'univers se met à dévorer ses enfants dès leur naissance. Rhéa, sa femme, réussit à sauver l'un de ses fils en présentant à Cronos une pierre enveloppée dans des langes. Plutôt stupide, Cronos l'avale sans remarquer cette substitution. Le fils, qui n'a donc pas été dévoré, est alors caché en Crète et élevé en secret jusqu'à l'âge adulte. Finalement, ce fils, qui s'appelle Zeus (Jupiter, pour les Romains), fait la guerre aux Titans, les bat, libère ses frères et sœurs qui sont toujours vivants dans le ventre de Cronos, et devient le maître de l'univers. Au cours de ses lectures, Mlle Dandle a très bien pu tomber là-dessus.

» Par conséquent, Saturne était résolument un cannibale. S'il y a des degrés en la matière, dévorer ses propres enfants est sûrement pire que s'engraisser avec des étrangers. On peut donc considérer que Saturne est pire qu'un cannibale ordinaire. L'affirmation de Mlle Dandle selon laquelle les extraterrestres sont pires que des cannibales, ce qui n'est pas étonnant vu l'endroit d'où ils viennent, prendrait tout son sens s'ils venaient de Saturne.

Avalon sourit alors à Dandle d'un air de triomphe.

— Vous pensez donc que je devrais dire à ma sœur que les extraterrestres viennent de Saturne ? demanda Dandle.

— Je ne peux pas affirmer que c'est la bonne réponse, dit Avalon. Après tout, elle peut se dire qu'ils viennent d'une planète entièrement fictive, par exemple, Aorkel, la cinquième planète de l'étoile Xanadu, dans la galaxie de Yaanek. Mais si elle a un corps céleste réel à l'esprit, alors je suis presque certain qu'il s'agit de Saturne. C'est sûrement ça.

— Ça me paraît convaincant, dit Gonzalo.

— C'est sensé, reconnut Rubin, l'air désolé de devoir le concéder.

— Ça vaut la peine d'essayer, dit Halsted.
— Je ne vois rien de mieux, dit Trumbull.
— Cet avis semble unanime, dit Drake. À votre place, je tenterais ma chance, Jonathan.
— Bon, puisque je ne vois rien d'autre non plus… commença Dandle.
Gonzalo l'interrompit.
— Attendez, Henry n'a encore rien dit. Henry, qu'en pensez-vous ?
Dandle leva les yeux, surpris qu'on demande son avis au serveur.
Lorsque Henry dit : « Puis-je demander à M. Dandle s'il partage l'enthousiasme de sa sœur pour Poe ? », Dandle eut l'air encore plus surpris.
— Je vous en prie, répondez, Jonathan, dit Drake. Henry est membre de notre club.
— Non, je ne le partage absolument pas, dit Dandle. Je connais « Le Corbeau ». Personne ne peut ignorer ce poème, mais c'est tout. Je ne me suis jamais intéressé à Pœ.
— Dans ce cas, dit Henry, j'ai bien peur que la suggestion de M. Avalon, pour ingénieuse qu'elle soit, ne constitue pas la bonne réponse.
Avalon eut l'air vexé.
— Ah bon, Henry ? Parce que vous avez quelque chose de mieux à proposer ?
Henry répondit :
— N'oubliez pas, monsieur, que Mlle Dandle est une grande admiratrice de Poe, et qu'en décrivant les extraterrestres, elle a dit qu'ils n'étaient ni des hommes ni des femmes, ni des animaux ni des êtres humains.
— Et alors ?
— Eh bien, monsieur Avalon, contrairement à M. Dandle, mais tout comme sa sœur, je suis un admirateur de Poe, bien que j'apprécie davantage sa poésie que sa prose. L'un de mes poèmes préférés est « Les Cloches ». Dans la quatrième partie, il décrit le glas. Voyez-vous, on retrouve bien là sa préoccupation morbide de la mort, avec ce glas qui fait suite à la description qu'il fait des grelots, des cloches nuptiales et des cloches d'incendie.
— Ah ! fit Rubin.
— Oui, monsieur Rubin, dit Henry. Je suppose que vous voyez déjà ce que je veux dire. Poe décrit ainsi le glas, si vous me permettez de citer le passage en question :
Et le peuple – le peuple – ceux qui demeurent haut dans le clocher,

tout seuls, qui sonnant (sonnant, sonnant) *dans cette monotonie voilée, sentent une gloire à ainsi rouler sur le cœur humain une pierre – ils ne sont ni homme ni femme – ils ne sont ni brute ni humain…*[12]

Henry s'interrompit, puis reprit :

— Je pense que Mlle Dandle citait sans doute ces deux dernières phrases. Vous avez affirmé qu'elle les récitait comme une mélopée, monsieur Dandle, mais n'étant pas un fervent admirateur de Poe, vous ne les avez pas reconnues.

— Bon, mais à quoi ça nous avance ? dit Avalon.

— C'est la phrase suivante qui compte, dit Henry. Poe y définit les gens qui sonnent le glas.

Rubin et Henry récitèrent alors ensemble :

— *Ils sont des Goules.*

Henry ajouta :

— Les goules sont des créatures de légendes orientales, qui envahissent les cimetières et se nourrissent de cadavres. Mlle Dandle, ou n'importe qui, peut y voir quelque chose de pire que le cannibalisme ordinaire, de la même façon qu'on considère généralement que les vautours sont pires que les faucons.

— Je vous l'accorde, mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir, dit Avalon.

— Moi non plus, dit Trumbull.

— Il y a une constellation qui porte le nom de Persée, d'après le héros grec qui a tranché la tête de Méduse, une créature d'apparence si terrifiante que quiconque la regardait était changé en pierre. Cette constellation ressemble à Persée tenant la tête de Méduse, la tête étant représentée par une étoile de deuxième magnitude, Beta Persei. Pendant la discussion, j'ai vérifié dans la *Columbia Encyclopedia* pour en être sûr.

» En raison de sa situation dans la constellation, Beta Persei est parfois appelée l'étoile-démon. Les Arabes, qui ont adopté la vision grecque du ciel, l'ont baptisée *Al Ghul,* ce qui veut dire « la goule » et qui est leur version d'une créature aussi horrible que Méduse, et notre version anglaise de ce nom arabe est « Algol ». C'est actuellement de cette manière qu'on appelle cette étoile.

» Dans la mesure où Mlle Dandle a cité ce poème pour décrire les extraterrestres, elle voulait dire qu'ils étaient des goules, donc pires que des cannibales, et elle pensait sûrement que ce n'était pas étonnant puisqu'ils venaient de l'étoile connue sous le nom de « la Goule ». Elle a sans doute trouvé ce nom dans un livre de vulgarisation sur l'astronomie,

comme moi. Je vous suggérerai donc, monsieur Dandle, de dire que les extraterrestres viennent d'Algol quand vous verrez votre sœur demain.

Dandle eut un sourire éclatant pour la première fois de la soirée et il se mit à applaudir.

— Henry, c'est bien ce que je vais faire. Voilà qui devrait être la bonne réponse, je suis sûr que c'est bien ça.

Henry dit d'un air grave :

— Rien ne peut être vraiment sûr dans une telle affaire, monsieur, mais le jeu en vaut la chandelle.

Remarque

Eleanor s'inquiétait un peu en lisant cette histoire, parce qu'il lui semblait (comme à moi, du reste) que ce n'était pas très louable de la part de Jonathan Dandle de vouloir tromper sa sœur, ni de la part des Veufs Noirs de l'aider à le faire. J'avais cependant l'impression que ses raisons justifiaient son acte, et j'ai réussi à convaincre Eleanor.

Il est vrai que Dandle lui-même s'en inquiète. Et puis, je n'ai pas vraiment mon mot à dire. Mes personnages arrivent toujours à avoir une vie à eux et ils font généralement beaucoup de choses que je ne décide pas consciemment de leur faire faire.

Il faut dire que sur la liste des choses que je déteste et que je réprouve figurent en bonne place les cultes irrationnels de toutes sortes, qu'ils se drapent ou non dans un voile de pseudo-religiosité. Je vous ferai remarquer que cette aversion ne s'applique pas à un sentiment religieux sincère et rationaliste, comme je l'ai montré dans ma nouvelle intitulée *La seule et unique à l'est,* parue dans un recueil précédent des Veufs Noirs.

Par conséquent, si je peux moucher un des adeptes de ces cultes – même par le biais de la fiction – je n'hésite pas.

Cette nouvelle a été publiée dans le numéro d'avril 1984 *d'EQMM*.

La rousse

Mario Gonzalo, l'hôte de cette soirée des Veufs Noirs, avait visiblement décidé de présenter son invité en faisant un coup d'éclat. En tout cas, il fit tinter sa cuiller contre son verre et lorsque toute conversation « prédinatoire » eut cessé et que chacun eut levé les yeux de son verre d'apéritif, Mario procéda à sa présentation. Il n'avait même pas attendu l'arrivée, tardive, comme d'habitude, de Thomas Trumbull.

— Messieurs, dit-il, voici mon invité, John Anderssen… avec deux *s*, *e*, *n* à la fin. Vous pourrez découvrir ce que vous voudrez à son sujet en le cuisinant ce soir. Mais il y a une chose que je dois vous dire tout de suite, parce que je sais qu'une bande de forts en gueule asexués comme vous ne le découvrira jamais toute seule : John a une femme qui est vraiment le spécimen de féminité le plus magnifique que le monde ait jamais vu. Et c'est en artiste que je le dis.

Anderssen rougit et parut gêné. C'était un homme blond, jeune, âgé d'une trentaine d'années, qui avait une petite moustache et un teint clair. Il mesurait environ un mètre soixante-dix-huit, et ses traits bien dessinés en faisaient un bel homme.

Se tenant bien droit et le regardant du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres, Geoffrey Avalon lui dit :

— Permettez-moi de vous féliciter, monsieur Anderssen. Vous n'avez pas besoin de prendre Mario au sérieux quand il nous traite d'asexués. Je suis sûr que chacun de nous est parfaitement capable d'apprécier la beauté d'une femme. D'ailleurs, moi-même, bien qu'on puisse considérer que l'exaltation de la prime jeunesse ne soit plus de mon âge, je puis encore…

— Épargnez-nous, Jeff, épargnez-nous, dit Trumbull. Si c'est un compte rendu gênant de vos prouesses que vous aviez l'intention de nous faire, autant qu'on vous interrompe tout de suite. Quant à moi, à défaut d'avoir une femme parmi nous – ce que nos coutumes ne nous permettent pas –, j'aurais plaisir à regarder sa photographie. J'imagine, monsieur Anderssen, que vous avez une photo de votre jolie femme dans votre portefeuille. Consentez-vous à nous la montrer ?

— Non, répondit énergiquement Anderssen.

Puis il rougit violemment et ajouta :

— Je ne veux pas dire que je refuse de vous la montrer. Je veux dire que je n'ai pas sa photo sur moi. Je suis navré.

Mais il le dit d'un air de défi. Visiblement, il n'était pas navré du tout.

Sans se démonter, Gonzalo reprit :

— Eh bien, vous ne savez pas ce que vous perdez, mes amis. Vous devriez voir ses cheveux. Ils sont d'un roux magnifique, d'une couleur tellement vive que c'est tout juste s'ils ne luisent pas la nuit. Et c'est naturel… complètement naturel… et pourtant, elle n'a pas de taches de rousseur.

— C'est-à-dire qu'elle ne se met jamais au soleil, marmonna Anderssen. Mais c'est vrai, ses cheveux sont ce qu'elle a de mieux.

Emmanuel Rubin, qui s'était tenu légèrement à l'écart, l'air plutôt froid, dit à voix basse :

— Et je suppose qu'elle a mauvais caractère.

Anderssen se tourna vers lui et dit avec une pointe d'amertume :

— Elle a son caractère.

Il n'en dit pas plus. Rubin poursuivit :

— Je ne crois pas qu'il existe un mythe plus ancré dans les mentalités que l'irascibilité des roux. La couleur rouge de leurs cheveux est celle du feu, et les principes de la magie des associations portent à croire que leur personnalité devrait s'accorder à leur chevelure.

James Drake, qui partageait avec Avalon le privilège douteux d'être le plus vieux des Veufs Noirs, soupira, perdu dans ses souvenirs, et il dit :

— J'ai personnellement connu des roux qui s'emportaient très facilement.

— Évidemment, dit Rubin. Tout le monde en a connu. C'est ce qui finit par arriver. On a tendance à excuser les enfants roux qui ne se conduisent pas bien, surtout les petites filles. Les parents soupirent d'un air béat et marmonnent que c'est la rançon de leurs cheveux. Le roux de la famille raconte qu'au bistrot, son grand-oncle Joe envoie au tapis tous ceux qui ne sont pas prêts à faire de serviles compliments sur lui. En général, au fur et à mesure qu'ils grandissent, les petits garçons roux se font corriger par leurs camarades et ça leur fait du bien, mais les petites filles y échappent. Et si en plus, elles sont belles, elles savent qu'elles pourront se permettre d'être impolies sans se gêner. Un bon coup de pied au cul quand il le faut leur ferait pourtant le plus grand bien.

Rubin prit soin de ne pas regarder Anderssen pendant qu'il donnait

son point de vue, et Anderssen n'ouvrit pas la bouche.

Henry, le serveur indispensable à toutes les activités des Veufs Noirs, annonça tranquillement :

— Messieurs, vous pouvez vous asseoir.

Le chef du Milano avait visiblement décidé de jouer au Russe pour la soirée, et à un excellent bortsch succéda un encore plus exquis bœuf Stroganov, disposé sur un lit de riz. Rubin, qui d'ordinaire, par principe, subissait les repas avec une expression de réprobation stoïque, laissa pour l'occasion flotter un sourire sur son visage à la maigre barbe, et il se servit de pumpernickel avec prodigalité.

Quant à Roger Halsted, dont la passion pour les bons repas était légendaire, il négocia tranquillement un deuxième service avec Henry.

John Anderssen, l'invité, mangea avec un bon appétit et il participa activement à la conversation, qui, peut-être par une association d'idées logique, porta largement sur l'avion coréen abattu par les Soviétiques. Il fit remarquer que pendant les quinze premiers jours, on avait souvent désigné l'appareil par « le vol 007 », ce qui était le numéro inscrit sur son fuselage. Ensuite, quelqu'un avait dû se rappeler que 007 était le numéro de code de James Bond, donc, quand les Soviétiques avaient affirmé que l'avion était chargé d'une mission d'espionnage, les médias l'avaient simplement appelé « le vol 7 », et les « 00 » avaient disparu comme par magie.

Il soutint aussi avec véhémence qu'on aurait dû informer l'avion du fait qu'il avait dévié de sa trajectoire aussitôt après avoir quitté l'Alaska. Le visage cramoisi, il cria que ne pas l'avoir fait était impardonnable à l'heure où on savait que les avions de reconnaissance américaine et « l'empire du mal » de Reagan étaient dans la ligne de mire de l'Union soviétique.

En fait, il ne prêta aucune attention à son dessert, qui était un baklava ruisselant de miel, il ne termina pas son café et il ignora totalement la voix douce d'Henry qui lui demandait s'il désirait du brandy.

Il était en train d'abattre son poing sur la table quand Gonzalo fit tinter sa cuiller contre son verre à eau. Avalon fut forcé d'élever sa voix de baryton pour dire d'un ton autoritaire :

— Monsieur Anderssen, je vous en prie…

Anderssen se tut, l'air vaguement décontenancé, semblant avoir du mal à se rappeler où il se trouvait.

Gonzalo annonça :

— C'est l'heure de cuisiner notre invité. Vous voulez bien vous en

charger, Jeff, puisque vous avez apparemment l'autorité qui se révélerait nécessaire au cas où John s'emballerait ?

Avalon s'éclaircit la gorge, il fixa solennellement Anderssen pendant quelques instants, puis il lui demanda :

— Monsieur Anderssen, comment justifiez-vous votre existence ?

— Pardon ? fit Anderssen.

— Vous existez, monsieur. Pourquoi ?

— Oh ! dit Anderssen.

Il était encore en train d'essayer de se calmer. Au bout d'un moment, il ajouta tout doucement, d'une voix rauque :

— Pour expier les péchés d'une existence antérieure, je suppose.

Drake, auquel Henry servait encore un peu de brandy, marmonna :

— Comme nous tous… Vous ne croyez pas, Henry ?

Le visage dépourvu de rides d'Henry, malgré ses soixante ans, resta inexpressif lorsqu'il répondit très doucement :

— Un banquet des Veufs Noirs est certainement une récompense des vertus plutôt qu'une expiation des péchés.

Drake leva son verre.

— Vous avez marqué un but, Henry.

Trumbull grommela :

— Vous voulez bien cesser vos apartés ?

Avalon leva la main.

— Messieurs ! Comme vous le savez tous, je n'approuve pas totalement l'habitude que nous avons de cuisiner un invité dans l'espoir de déterrer des problèmes susceptibles de nous intéresser. Néanmoins, je désire attirer votre attention sur un phénomène étrange. Nous avons là un homme qui est jeune – jeune, il l'est certainement pour de vieux barbons comme nous –, bien bâti, qui a une excellente présentation, qui semble respirer la santé et le succès, bien que nous n'ayons pas encore découvert quelle était la nature de son travail…

— Il est en bonne santé et il s'en sort très bien à son boulot, intervint Gonzalo.

— Je suis heureux de l'apprendre, dit gravement Avalon. De plus, il est marié à une jeune et belle femme. On ne peut donc s'empêcher d'être surpris en constatant que pour lui, la vie est un fardeau, au point qu'il en arrive à croire que s'il existe, c'est seulement pour expier les péchés d'une existence antérieure. Considérez également que pendant le dîner qui vient de s'achever, M. Anderssen était plein d'entrain et de vivacité, et qu'il ne s'est pas laissé démonter par nos esprits plus vieux et plus sages.

Je crois qu'il a même fait taire Manny, qui n'est pas quelqu'un qu'on peut moucher impunément…

— Anderssen disait quelque chose de sensé, dit Rubin avec indignation.

— C'est aussi mon avis, dit Avalon. Mais ce que je voulais souligner, c'est qu'il est volubile, qu'il sait s'exprimer clairement, et qu'il n'hésite pas à donner son point de vue. Pourtant, au moment de l'apéritif, pendant qu'on parlait de sa femme, il semblait ne parler qu'avec réticence. De cela, je déduis que la source des malheurs de M. Anderssen est peut-être Mme Anderssen… C'est bien ça, monsieur Anderssen ?

Anderssen eut l'air accablé et il garda le silence. Gonzalo intervint :

— John, je vous ai expliqué quelles étaient les conditions. Vous devez répondre.

— Je ne sais pas comment répondre à cette question, dit Anderssen.

— Permettez-moi d'être moins discret, dit Avalon. Après tout, je n'ai nullement l'intention de vous humilier, monsieur. Et sachez, je vous prie, que rien de ce qui se dit dans cette pièce n'est jamais répété ailleurs, par qui que ce soit, et cela inclut Henry, notre estimé serveur. J'aimerais que vous ayez l'impression de pouvoir parler librement… Monsieur Anderssen, depuis combien de temps êtes-vous marié ?

— Depuis deux ans. Plus exactement, depuis deux ans et demi.

— Vous avez des enfants, monsieur ?

— Pas encore. Nous espérons en avoir un jour.

— Pour que cet espoir existe, il faut que le mariage ne soit pas brisé. Je suppose que vous n'envisagez pas de divorcer.

— Certainement pas.

— Je suppose donc que vous aimez votre femme ?

— Oui. Et avant que vous ne me posiez la question, je suis heureux de pouvoir vous dire qu'elle m'aime aussi.

— Il y a, bien sûr, certains problèmes lorsqu'on est marié à une jolie femme, dit Avalon. Les hommes sont toujours attirés par la beauté. Est-ce que vous êtes en proie à la jalousie, monsieur ?

— Non, dit Anderssen. Je n'ai aucune raison de l'être. Helen… c'est ma femme… n'éprouve pas grand intérêt pour les hommes…

— Ah ! fit Halsted, comme si un grand pan du voile s'était levé.

— En dehors de moi, dit Anderssen avec indignation. Elle n'est pas le moins du monde asexuée. D'ailleurs, poursuivit-il, Mario exagère. Elle a effectivement une chevelure rousse magnifique et luxuriante, mais à part ça, elle n'est pas vraiment exceptionnelle. Je dirai qu'elle se situe dans la

moyenne… mais là, je dois m'assurer que ce qui se dit ici restera bien confidentiel. Je ne voudrais pas qu'on aille répéter cette appréciation. Elle est bien faite, moi, je la trouve jolie, mais il n'y a pas d'hommes désespérément pris dans ses filets, et je ne suis pas dévoré de jalousie.

— Et son caractère ? intervint soudain Drake. On a abordé la question et vous avez reconnu qu'elle avait mauvais caractère. Je suppose que chez vous, il y a beaucoup de bagarres et que la vaisselle vole en éclats.

— C'est vrai qu'on se dispute parfois, dit Anderssen, mais pas plus qu'il n'est usuel dans un couple. Et la vaisselle ne vole pas en éclats. Comme M. Avalon l'a fait remarquer, je suis capable de m'exprimer clairement, elle aussi, nous sommes tous deux très doués pour hausser le ton, mais une fois que nous avons dit ce que nous avions sur le cœur, nous pouvons très bien nous embrasser et nous tomber dans les bras.

— Dans ce cas, dois-je supposer que votre femme n'est pas la source de vos ennuis ? dit Avalon.

Anderssen se réfugia à nouveau dans le silence.

— Je dois vous demander de répondre, monsieur Anderssen, dit Avalon.

— C'est bien elle, le problème, dit Anderssen. En tout cas, en ce moment. Mais c'est quelque chose de trop stupide pour que je vous en parle.

Rubin se redressa alors et dit :

— Au contraire. Jusqu'à présent, j'avais l'impression que Jeff nous faisait perdre notre temps avec des sujets de discordes domestiques auxquels nous tâchons d'échapper, en partie, en venant nous retrouver ici. Mais s'il y a quelque chose de stupide, nous tenons à savoir ce que c'est.

— Puisque vous voulez le savoir, Helen prétend qu'elle est une sorcière, dit Anderssen.

— Oh ? fit Rubin. L'a-t-elle toujours prétendu ou est-ce là quelque chose de récent ?

— Toujours. Nous en avons même plaisanté ensemble. Elle m'a souvent dit qu'elle m'avait ensorcelé pour me forcer à l'épouser et qu'elle allait jeter des sorts pour que j'aie une promotion ou une augmentation. Parfois, quand elle est en colère, elle me dit : « Ne m'en veux pas si tu as une irruption de boutons pour t'être montré aussi stupide et aussi méchant. » Bref, ce genre de choses.

— Voilà qui me semble bien inoffensif, dit Rubin. Après tout, elle vous a sûrement ensorcelé. Vous êtes effectivement tombé amoureux d'elle et

n’importe quelle femme raisonnablement belle et intelligente peut arriver à ce qu’un jeune homme l’aime si elle fait suffisamment d’efforts pour se montrer charmante. Vous pouvez appeler ça « ensorceler » si vous voulez.

— Mais j’ai bien eu les promotions et les augmentations.

— C’est sûrement parce que vous les méritiez. Est-ce que vous avez eu aussi des boutons ?

Anderssen sourit.

— Eh bien, j’ai réussi à me tordre la cheville, et bien sûr, ma femme m’a dit qu’elle avait changé le sort qu’elle m’avait jeté parce qu’elle ne voulait pas abîmer mon joli visage.

Halsted se mit à rire et dit :

— Vous n’avez pas vraiment l’air de souffrir beaucoup de cette situation, monsieur Anderssen. Après tout, ce genre de jeu de la part d’une femme jeune et vive n’est pas exceptionnel. Personnellement, je trouve ça charmant. Pourquoi n’êtes-vous pas de cet avis ?

— Parce qu’elle m’a fait le coup une fois de trop, répondit Anderssen. Elle a fait quelque chose que je n’arrive toujours pas à comprendre.

Il s’appuya au dossier de sa chaise et fixa d’un air sombre la table qui se trouvait devant lui. Trumbull se pencha de côté, semblant vouloir déchiffrer le regard d’Anderssen, et dit :

— Vous voulez dire que vous croyez réellement qu’elle est une sorcière ?

— Je ne sais plus que croire. Je ne peux tout simplement pas comprendre ce qu’elle a fait.

Avalon dit énergiquement :

— Monsieur Anderssen, je dois vous prier de nous raconter ce qu’elle a fait au juste. Vous voulez bien ?

— Oui, c’est peut-être ce que je devrais faire, en effet, dit Anderssen. En parler pourrait m’aider à oublier… Mais je n’en suis pas persuadé.

Il se perdit dans de sombres pensées et les Veufs Noirs attendirent patiemment qu’il ait fini. Finalement, il déclara :

— C’était il y a tout juste un mois, le 16. Nous sommes sortis pour aller dîner, seulement tous les deux. Nous le faisons de temps en temps et nous aimons alors essayer de nouveaux restaurants. Cette fois, nous sommes allés dans un nouvel établissement auquel on accédait en traversant le hall d’un petit hôtel du centre-ville. C’est un endroit sans prétention, mais on nous en avait dit du bien… Les problèmes ont commencé dans le hall.

» Je ne me rappelle pas exactement ce qui a déclenché tout ça. En fait,

je ne me rappelle même pas à quel propos nous nous sommes disputés. Ce qui s'est passé ensuite me l'a fait sortir de l'esprit. Bref, nous avons eu un… un désaccord. En moins d'une minute, nous aurions pu nous retrouver à l'intérieur du restaurant, assis à examiner la carte, mais au lieu de ça, nous étions là, debout, d'un côté du hall, sous une plante artificielle quelconque. Je me rappelle que les feuilles pointues me piquaient la main quand je la levais pour appuyer mes arguments. La réception se trouvait au milieu du hall, entre la porte du restaurant et celle qui donnait sur la rue. La scène est restée gravée dans ma mémoire.

» Helen était en train de me dire :

» – Si tu continues à avoir ce comportement, inutile que nous dînions ensemble.

» Je vous jure à tous que je ne me rappelle pas quel était mon comportement. Tout ce que je sais, c'est que nous avions tous deux considérablement haussé le ton. J'avoue que nous étions furieux. Ça devenait très gênant. C'était le genre de situation où deux personnes, un homme et sa femme, ou un homme et sa petite amie, se disputent tout haut en s'efforçant de s'en tenir à des murmures. Les dents serrées, on se renvoie la balle, et périodiquement, il y en a un qui dit : « Pour l'amour du ciel, tout le monde nous regarde ». L'autre lui répond : « Alors, tais-toi et sois enfin raisonnable », et le premier rétorque : « C'est toi qui ne veux pas l'être », et ça continue sans fin.

Anderssen secoua la tête en y repensant.

— C'était la dispute la plus vive qu'on avait eue jusque-là, ou qu'on ait eue depuis, d'ailleurs, et pourtant, je ne me rappelle pas à quel propos on se disputait. C'est incroyable !

» Tout à coup, elle m'a dit :

» – Bon, eh bien je rentre à la maison. Au revoir.

» – Tu ne vas tout de même pas me faire l'affront de me planter là devant tout le monde, lui ai-je répondu.

» Elle m'a dit :

» – Tu ne peux pas me retenir.

» J'ai rétorqué :

» – Ne me donne pas des idées. Je pourrais parfaitement te retenir.

» Elle m'a fait :

» – Essaie un peu !

» Et elle s'est précipitée dans le restaurant.

» Ça m'a pris par surprise. Je pensais qu'elle essaierait de passer devant moi pour sortir dans la rue… et j'étais prêt à lui attraper le poignet

et à ne plus le lâcher. Je suppose que j'aurais mieux fait de la laisser filer plutôt que de faire une scène, mais je n'en étais plus au stade où je pouvais raisonner. En tout cas, elle m'a bien eu, et je me suis précipité à mon tour dans le restaurant.

» Je suis d'abord resté pétrifié un moment, un bon moment, et puis j'ai couru derrière elle. Je devais avoir vingt secondes de retard sur elle… Laissez-moi vous décrire le restaurant. Il n'est pas grand, et il a été décoré de façon à ressembler à un salon. Il s'appelle d'ailleurs le Living Room… Est-ce que certains d'entre vous le connaissent ?

Il y eut un vague murmure parmi les convives, mais Henry, qui avait débarrassé la table avec son efficacité et sa discrétion coutumières, et qui se tenait maintenant près du buffet, répondit :

— Oui, monsieur. Comme vous l'avez dit, c'est un restaurant petit, mais bien tenu.

— Il n'y a qu'une douzaine de tables, poursuivit Anderssen, et la plus grande ne peut accepter plus de six personnes. Il y a des fenêtres avec des tentures, mais ce ne sont pas de vraies fenêtres, elles ont un décor en trompe-l'œil. Sur le pan de mur qui fait face à la porte d'entrée, il y a une cheminée avec de fausses bûches, et en face, un divan, qui lui est vrai, et peut, je suppose, servir aux clients qui attendent l'arrivée de leurs amis pour passer à table. En tout cas, il y avait un homme assis du côté gauche du divan. Il me tournait le dos et il lisait un magazine qu'il tenait assez haut et près de son visage, comme s'il était myope. D'après la présentation du journal, je me suis dit que c'était sans doute le *Time*…

Avalon s'écria soudain :

— Vous semblez être très observateur et vous attacher aux détails. Est-ce que ce que vous nous dites là est vraiment important ?

— Non, je suppose que ça ne l'est pas, dit Anderssen. J'essaie seulement de vous convaincre que je n'étais pas hystérique, que j'étais en possession de toutes mes facultés et que je distinguais clairement tout ce qu'il y avait à voir. Quand je suis entré, la moitié des tables étaient occupées, avec deux à quatre personnes à chacune d'elles. Il devait y avoir quinze à vingt personnes dans la salle. Il n'y avait pas de serveuse à ce moment-là, et la caissière se trouvait à l'extérieur du restaurant, d'un côté de la porte, dans un renfoncement discret, de sorte qu'on aurait vraiment dit un salon.

Drake écrasa sa cigarette.

— L'endroit paraît idyllique. Y avait-il là quelque chose qui vous ait dérangé ?

— Il n’y avait rien, c’est bien là le problème. Ce qui me gênait, c’est ce qui ne s’y trouvait pas. Helen n’y était pas… Écoutez, elle était entrée. Je l’avais vue entrer. Je ne me trompe absolument pas. Il n’y avait aucune autre porte de ce côté du hall. Il n’y avait pas de foule dans laquelle elle aurait pu se cacher temporairement. Rien ne m’obstruait la vue. Elle est entrée, et elle n’est pas ressortie. Je lui ai emboîté le pas et je suis entré à mon tour, vingt secondes tout au plus après elle, peut-être même moins, mais sûrement pas davantage. Et elle n’y était plus. Je pouvais m’en rendre compte en un seul coup d’œil.

Trumbull grommela :

— On ne peut se rendre compte de rien en un coup d’œil. C’est trompeur.

— Pas dans ce cas précis, dit Anderssen. Mario vous a parlé des cheveux d’Helen. Ils sont vraiment hors du commun. En tout cas, je n’en ai jamais vu de pareils. Il pouvait y avoir là une dizaine de femmes, tout au plus, et pas une seule rousse. Même s’il y en avait eu une, je doute que ses cheveux aient eu la fluorescence et la luxuriance spectaculaires de ceux d’Helen. Vous pouvez me croire sur parole. J’ai donc regardé à droite, à gauche… pas d’Helen. Elle avait disparu.

— Elle était sortie dans la rue en empruntant une autre porte, je suppose, dit Halsted.

Anderssen secoua la tête.

— Il n’y avait aucune porte donnant sur la rue. J’ai vérifié ensuite en demandant à la caissière et au type de la réception. Je suis retourné dans ce restaurant pour déjeuner et j’ai réussi à bien examiner les lieux. Il n’y a aucune porte qui communique avec l’extérieur. De plus, les fenêtres sont en trompe-l’œil et elles sont faites avec un matériau quelconque bien résistant. Elles ne s’ouvrent pas. Il y a des conduits d’aération, bien sûr, mais ils ne sont même pas assez larges pour qu’un lapin puisse s’y faufiler.

— Je veux bien que les fenêtres soient fausses, dit Avalon, mais vous avez parlé de tentures. Votre femme aurait pu se cacher derrière l’une d’elles.

— Non, dit Anderssen. Les tentures étaient très près du mur. Il y aurait eu une énorme bosse si quelqu’un s’était caché derrière. En outre, elles ne descendaient pas jusqu’au sol, il y avait bien cinquante centimètres de mur nu entre le bas de la fenêtre et le plancher. Si Helen s’était dissimulée derrière les tentures on aurait aperçu ses jambes.

— Avez-vous regardé dans les toilettes des femmes ? demanda Rubin.

Vous savez, il existe un tel tabou en ce qui concerne la violation des toilettes réservées à l'autre sexe que nous avons tendance à oublier l'existence de celles que nous n'utilisons pas.

— Eh bien, je n'ai pas de tels tabous, dit Anderssen avec une exaspération manifeste. J'ai cherché les toilettes, je n'ai vu de pancarte nulle part, et quand je me suis renseigné, plus tard, je me suis aperçu qu'elles étaient dans le hall, celles des hommes aussi bien que celles des femmes. Une serveuse est arrivée pendant que je regardais partout et je lui ai demandé d'une voix assez affolée, je suppose :

» – Est-ce qu'une dame rousse ne vient pas d'entrer ?

» Elle m'a regardé d'un air inquiet et elle a marmonné :

» – Je n'ai vu personne.

» Et puis elle s'est dépêchée d'apporter à une table les plats qu'elle avait sur son plateau.

» J'ai hésité parce que je me rendais parfaitement compte que je me trouvais dans une situation embarrassante. Mais comme je ne voyais aucun autre moyen de m'en sortir, j'ai élevé la voix et j'ai demandé :

» – Quelqu'un aurait-il vu une dame rousse entrer ici il y a un petit moment ?

» Il y a eu un silence de mort. Tout le monde m'a dévisagé bêtement. Même l'homme qui était assis sur le divan a tourné les yeux vers moi et il m'a fait non de la tête. Les autres n'en ont même pas fait autant, mais leurs regards fixes prouvaient clairement qu'ils ne l'avaient pas vue.

» Et puis il m'est venu à l'esprit que la serveuse devait venir des cuisines. Pendant une minute, je fus sûr qu'Helen s'y était cachée. Je me sentais triompher. Sans me soucier du fait que quelqu'un pouvait appeler les responsables de la sécurité, ou même la police, j'ai résolument franchi les portes battantes et j'ai pénétré dans les cuisines. Il y avait là le chef, deux ou trois aides-cuisiniers, et une autre serveuse. Pas d'Helen. Un peu plus loin, il y avait une petite porte qui pouvait être celle des toilettes réservées au personnel. Je m'étais déjà trop avancé pour rebrousser chemin. Je me suis dirigé droit dessus et je l'ai brusquement ouverte. C'étaient bien des toilettes, et elles étaient vides. Le chef et ses aides se sont alors mis à m'invectiver, j'ai dit « pardon » et je suis vite sorti. Dans les cuisines, je n'ai vu aucun placard assez grand pour que quelqu'un ait pu s'y cacher.

» Je suis donc retourné dans la salle de restaurant. Tout le monde m'a à nouveau dévisagé et je n'ai pas eu d'autre solution que de regagner le hall. On aurait dit qu'Helen s'était volatilisée aussitôt après avoir franchi

la porte du restaurant.

Anderssen s'appuya au dossier de sa chaise et leva les bras d'un geste désespéré.

— Elle s'était tout simplement volatilisée.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Drake.

— Je suis allé parler à la caissière. Elle s'était absentée un instant de son poste et elle ne m'avait pas vu entrer, donc, elle n'avait pas pu voir Helen non plus. Elle m'a indiqué où se trouvaient les toilettes et elle m'a dit qu'il n'y avait pas de porte qui donnait sur la rue.

» Ensuite, je suis allé à la réception, et je me suis senti encore plus démoralisé. L'employé était occupé et il m'a fallu attendre. J'avais envie de hurler : « C'est une question de vie ou de mort », mais je commençais à me dire qu'on pourrait très bien m'envoyer à l'asile si je ne me conduisais pas d'une manière parfaitement correcte. Quand j'ai réussi à lui parler, l'employé s'est révélé au-dessous de tout. De toute façon, je n'avais pas grand-chose à espérer de lui.

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Drake.

— J'ai attendu une demi-heure dans le hall. Je pensais qu'Helen pourrait se manifester. Je me disais qu'elle m'avait fait une bonne blague et qu'elle allait revenir. Eh bien, pas d'Helen. En patientant, pour essayer de faire passer le temps plus vite, j'envisageais d'appeler la police, d'engager un détective privé, de passer moi-même la ville au peigne fin, mais vous comprenez… Qu'est-ce que j'aurais dit à la police ? Que ma femme avait disparu depuis une heure ? Qu'elle s'était volatilisée sous mes yeux ? Quant aux détectives privés, je n'en connais pas. Et puis je ne saurais pas m'y prendre pour passer une ville au peigne fin. Donc, après avoir passé la demi-heure la plus horrible de toute mon existence, j'ai fait la seule chose qu'il me restait à faire : j'ai pris un taxi et je suis rentré à la maison.

Avalon dit d'un ton solennel :

— J'espère, monsieur Anderssen, que vous n'allez pas nous dire que vous n'avez plus revu votre femme depuis.

— Impossible, Jeff, dit Gonzalo. Je l'ai rencontrée il y a deux jours.

— Elle m'attendait à la maison, dit Anderssen. Pendant une minute, une vague d'intense reconnaissance m'a submergé. Le trajet en taxi avait été très pénible. La seule chose à laquelle je pensais, c'était qu'il me faudrait attendre vingt-quatre heures avant de pouvoir prévenir la police. Comment allais-je passer ces vingt-quatre heures ? Qu'est-ce que la police serait capable de faire ?

» J'ai donc pris Helen dans mes bras et je ne l'ai plus lâchée. J'étais sur le point de pleurer tellement j'étais content de la revoir. Évidemment, au bout d'un moment, je l'ai repoussée et je lui ai demandé :

» – D'où est-ce que tu sors ?

» Elle m'a dit d'un ton glacial :

» – Je t'avais prévenu que je rentrais à la maison.

» – Mais tu as couru dans le restaurant, lui ai-je dit.

» Elle m'a répondu :

» – Oui, et ensuite, je suis rentrée à la maison. Tu ne penses tout de même pas qu'il m'a fallu un balai ? C'est vraiment démodé. J'ai juste fait… *pfutt*… et j'étais à la maison.

» Elle a fait un grand geste de la main en disant ça. J'étais furieux. Ma phase de soulagement était complètement dépassée. Je lui ai dit :

» – Est-ce que tu te rends compte de ce que tu m'as fait endurer ? Est-ce que tu peux imaginer ce que j'ai ressenti ? Je me suis précipité à ta recherche comme un fichu imbécile et ensuite, je suis resté planté là-bas… J'ai failli prévenir la police.

» Sur un ton encore plus calme et plus glacial, elle m'a dit :

» – C'est bien fait pour toi, après la manière dont tu t'es comporté. D'ailleurs, je t'avais bien dit que je rentrais à la maison. Tu n'avais pas besoin de faire quoi que ce soit, si ce n'est rentrer à ton tour. Tu vois, je suis là. Ce n'est pas parce que tu refuses de croire en mon pouvoir que tu dois commencer à m'accabler de reproches quand je fais exactement ce que je t'ai annoncé.

» – Allons, allons, lui ai-je dit. Tu ne t'es pas retrouvée ici en faisant *pfutt*. Où t'es-tu cachée dans le restaurant ? Comment as-tu fait pour revenir ici ?

» Je n'ai pas pu obtenir qu'elle réponde à ces questions. Ni sur le moment ni plus tard. Ça me gâche l'existence. Je lui en veux de m'avoir fait passer une heure infernale. Je lui en veux de m'avoir rendu ridicule.

— Est-ce que votre mariage se brise à la suite de cet incident ? demanda Avalon. Vous ne pouvez sûrement pas accorder à…

— Non, il ne se brise pas du tout. En fait, Helen s'est montrée d'une douceur angélique depuis ce soir-là. Elle n'a pas fait un seul de ses tours depuis, mais moi, ça me rend malade. Je ne cesse d'y repenser. J'en rêve même. Ça lui a donné une sorte de… supériorité…

— Vous voulez dire qu'elle est en position de force, dit Rubin.

— Oui, dit Anderssen avec véhémence. Elle m'a fait passer pour un idiot et elle s'en est tirée impunément. Je sais qu'elle n'est pas une

sorcière. Je sais bien que de telles choses n'existent pas. Mais je ne sais pas comment elle s'est débrouillée, et au fond de moi, je me dis qu'elle peut très bien recommencer, ce qui me… ce qui me met… en position de faiblesse.

Anderssen secoua la tête et ajouta sur un ton plus calme :

— C'est stupide, mais ça m'empoisonne la vie.

Le silence retomba autour de la table, puis Avalon dit :

— Monsieur Anderssen, nous autres Veufs Noirs ne croyons absolument pas au surnaturel. Est-ce que vous nous avez bien dit la vérité au sujet de cet incident ?

Anderssen répondit violemment :

— Je vous assure que je vous ai bien dit la vérité. Je vous le jurerais sur la Bible si vous en aviez une. Ou si vous voulez – et pour moi, c'est encore plus important – je vous donne ma parole d'honneur que tout ce que je vous ai raconté est rigoureusement vrai, à ceci près que ma mémoire n'est peut-être pas infaillible.

— J'accepte votre parole sans la moindre réserve, dit Avalon en faisant un signe de tête.

Gonzalo dit d'un air peiné :

— Vous auriez pu m'en parler, John. Comme je le disais, j'ai rencontré Helen il y a deux jours à peine, et je n'ai rien remarqué d'anormal. Je n'avais aucune idée… Il n'est peut-être pas trop tard pour vous aider.

— Comment ? dit Anderssen. Comment pourriez-vous bien m'aider ?

— Nous pouvons discuter de cette affaire, dit Gonzalo. L'un d'entre nous peut avoir une idée.

— J'en ai une, et je la crois très logique, dit Rubin. Tout d'abord, je suis bien d'accord avec Anderssen, et avec tout le monde ici, pour reconnaître que la sorcellerie n'existe pas. Par conséquent, Mme Anderssen n'est pas une sorcière. Je pense qu'elle est entrée dans le restaurant, et qu'elle a, d'une manière ou d'une autre, réussi à échapper au regard de son mari. Ensuite, pendant qu'il était occupé dans les cuisines ou à la réception, elle s'est dépêchée de quitter le restaurant et l'hôtel, elle a pris un taxi, elle est retournée chez elle et elle a attendu son mari. Et maintenant, elle ne veut pas avouer comment elle a fait, pour pouvoir garder l'avantage dans cet inutile combat entre époux. J'ai le sentiment qu'un mariage ne se justifie pas si…

— Épargnez-moi vos homélies, dit Anderssen en réagissant au quart de tour. Bien sûr que c'est ce qui s'est passé. Je n'ai pas besoin que vous me l'expliquiez. Mais vous avez fait l'impasse sur le plus difficile. Vous

dites qu'elle est entrée dans le restaurant et qu'elle a « d'une manière ou d'une autre, réussi à échapper au regard de son mari ». Voudriez-vous me dire, je vous prie, comment elle s'y est prise ?

— Très bien, dit Rubin. Vous êtes entré, vous avez regardé à droite, à gauche, et vous étiez alors sûr qu'elle n'était pas là. Pourquoi ? Parce que vous cherchiez une rousse qui ne peut pas passer inaperçue… Avez-vous déjà entendu parler de perruques, monsieur Anderssen ?

— De perruques ? Vous voulez dire qu'elle en aurait mis une ?

— Pourquoi pas ? Si elle avait eu des cheveux châtains, votre regard ne se serait pas arrêté sur elle. En fait, j'ai l'impression que pour vous, ses cheveux roux sont tellement importants que si elle avait porté une perruque châtaine et s'était assise à une table, vous auriez pu la regarder bien en face sans la reconnaître.

— Je vous affirme que je l'aurais reconnue quand même, mais ça n'a aucune importance, dit Anderssen. Ce qui compte, c'est qu'Helen n'a jamais eu de perruque. Elle n'aurait jamais l'idée d'en mettre une. Elle est parfaitement consciente d'avoir des cheveux roux magnifiques, elle en est très fière et elle ne songerait pas une minute à les dissimuler. Une telle fierté est naturelle. Je suis sûr que tout le monde, ici, se sent fier de son intelligence.

— Je vous l'accorde, on est en droit d'être fier de son intelligence, dit Rubin. Mais je vous assure que pour atteindre un but que j'estimerais important, je serais prêt à faire semblant d'être idiot pendant quelques minutes, ou même davantage. Je pense que votre femme a très bien pu avoir envie de se mettre une perruque châtaine le temps d'échapper à votre regard. La fierté n'est jamais absolue chez quelqu'un qui n'est pas un pur imbécile.

— Je la connais mieux que vous, et je vous affirme qu'elle n'irait jamais porter une perruque, dit Anderssen. D'ailleurs, je vous ai dit que tout ceci se passait il y a un mois. C'était en plein été et il faisait très chaud. Tout ce qu'Helen portait, c'étaient une robe d'été et des sous-vêtements légers. Elle avait aussi un châle en prévision de la climatisation. Elle tenait une petite bourse à la main, juste assez grande pour contenir un peu d'argent et de quoi se maquiller. Elle n'aurait pu cacher de perruque nulle part. D'ailleurs, pourquoi en aurait-elle emporté une ? Je ne peux pas croire et je refuse de m'imaginer qu'elle avait délibérément prévu de provoquer une dispute et de me jouer un tour pour s'assurer, à long terme, une position de force. C'est une femme impulsive, je vous assure, et elle est incapable de faire des plans de ce

type. Je la connais.

— D'accord, je veux bien qu'elle soit fière et impulsive, dit Trumbull. Mais aurait-elle pu faire fi de sa dignité pour se glisser sous une table et se cacher sous la nappe ?

— Les nappes n'arrivaient pas jusqu'au sol. Je l'aurais vue… Je vous ai dit que j'étais retourné dans ce restaurant pour tout examiner calmement. Il n'y avait pas le moindre endroit où elle aurait pu se cacher. J'étais même suffisamment désespéré pour me demander si elle n'aurait pas pu passer par la cheminée, mais la cheminée est fausse, et elle n'est pas reliée à une vraie.

— Quelqu'un a-t-il une idée ? Moi pas, dit Drake.

Il y eut un silence.

Drake se retourna à demi sur sa chaise.

— Henry, avez-vous une suggestion à faire ?

Avec un petit sourire, Henry répondit :

— Eh bien, monsieur Drake, j'éprouve une certaine réticence à gâcher le plaisir de Mme Anderssen.

— A lui gâcher son plaisir ? dit Anderssen avec étonnement. Est-ce que vous êtes en train de dire que vous savez ce qui s'est passé, garçon ?

Henry répondit :

— Je sais ce qui aurait très facilement pu se passer, monsieur et qui pourrait expliquer cette disparition sans recourir à une sorcellerie quelconque. Je suppose donc que c'est effectivement ce qui s'est passé.

— Que s'est-il donc passé ?

— Laissez-moi tout d'abord m'assurer que j'ai bien compris quelque chose. Quand vous avez demandé aux clients du restaurant s'ils avaient vu entrer une femme rousse, l'homme qui était assis sur le divan s'est retourné et vous a fait non de la tête. C'est bien ça ?

— Oui. Je m'en souviens très bien. C'est le seul qui ait vraiment pris la peine de me répondre.

— Mais vous avez dit que la cheminée était en face de la porte d'entrée du restaurant, et que le divan lui faisait face, de sorte que l'homme vous tournait le dos. Il lui fallait se retourner pour vous regarder. Ce qui veut dire qu'il tournait également le dos à la porte. En outre, il lisait un magazine. De tous ceux qui étaient présents, il était donc le moins susceptible de voir quelqu'un entrer, et c'est pourtant le seul qui se soit donné le mal de vous répondre qu'il n'avait vu personne. Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Qu'est-ce que tout cela vient faire là-dedans, garçon ? dit

Anderssen.

— Appelez-le Henry, marmonna Gonzalo.

Henry dit :

— Je vous suggérerai donc l'explication suivante : Mme Anderssen s'est précipitée dans le restaurant, et elle s'est assise sur le divan. C'était là une action parfaitement banale et naturelle, qui n'avait pas lieu d'attirer l'attention des clients en train de dîner et de converser, même si l'on tient compte de sa couleur de cheveux exceptionnelle.

— Mais je l'aurais vue en entrant, dit Anderssen. Le dossier du divan arrivait sans doute à hauteur d'épaules et Helen est grande. J'aurais aperçu le reflet flamboyant de ses cheveux.

— Sur une chaise, il est difficile de faire autre chose que s'asseoir, dit Henry. Sur un divan, en revanche, on peut s'allonger.

— Il y avait déjà un homme assis sur ce divan, dit Anderssen.

— Et alors ! fit Henry. Agissant par impulsion, comme vous dites qu'elle le fait souvent, votre femme s'est allongée. Supposez que vous soyez assis sur un divan, qu'une séduisante rousse, bien faite, habillée d'une petite robe légère s'étende soudain en posant la tête sur vos genoux. Ce faisant, elle met le doigt sur la bouche d'un air implorant, pour vous demander de ne pas la trahir. Il me semble que dans de telles circonstances, très peu d'hommes ne rendraient pas service à la dame.

Anderssen pinça les lèvres.

— Eh bien…

— Vous dites que l'homme tenait son magazine très près de son visage, comme s'il était myope. N'était-ce pas plutôt parce qu'il le tenait suffisamment haut pour ne pas gêner celle qui avait posé la tête sur ses genoux ? Et ensuite, voulant à tout prix rendre service à la dame, n'aurait-il pas tourné la tête et fait signe, inutilement, qu'il ne l'avait pas vue ?

Anderssen se leva.

— Vous avez raison ! Je vais rentrer immédiatement à la maison et faire déballer toute l'histoire à Helen.

— Si je puis me permettre, monsieur, dit Henry, à votre place, je n'en ferais rien.

— Bien sûr que je vais le faire. Pourquoi pas ?

— Pour préserver l'harmonie conjugale, il serait préférable de la laisser avoir sa victoire. J'imagine qu'elle regrette ce qu'elle a fait et qu'elle n'est pas près de recommencer. Vous avez dit qu'elle s'était parfaitement conduite ce mois-ci. N'est-ce pas suffisant que vous sachiez

au fond de vous comment elle a pu faire, pour ne pas vous sentir battu vous-même ? Ce serait alors une victoire pour elle, mais non une défaite pour vous, et tout le monde serait gagnant.

Anderssen se rassit lentement et tandis que les Veufs Noirs applaudissaient discrètement, il dit :

— Vous avez sans doute raison, Henry.

— J'en ai bien l'impression, répondit Henry.

Remarque

En fait, j'ai rêvé cette histoire.

Je ne me rappelle pas souvent mes rêves, dans la mesure où je n'y attache en fait aucune importance. (En cela, je diffère de ma chère femme, Janet, qui est psychiatre et psychanalyste, et qui considère qu'il s'agit de signes révélateurs de ce qui compte vraiment pour les gens. Elle a peut-être raison, bien sûr.)

En tout cas, même quand je me souviens de mes rêves, ils me semblent remarquablement inintéressants, car ils ne contiennent presque jamais d'éléments de fantastique ou d'imagination. On dirait que j'épuise toute ma réserve lorsque j'écris, et qu'il ne me reste plus rien pour les rêves.

Pourtant, dans un rêve, je suivais quelqu'un dans une salle à manger et je m'apercevais qu'il avait disparu d'une manière inexplicable. J'étais très étonné, car, comme je vous le disais, même dans mes rêves, je ne défie généralement pas les lois physiques. En cherchant dans la pièce, je finissais par trouver la personne en question, à l'endroit même où l'héroïne de la nouvelle que vous venez de lire s'était cachée.

Je le regardais et je lui disais (pardonnez-moi) : « Quelle idée merveilleuse pour une histoire des Veufs Noirs ! »

Heureusement, je me suis réveillé à ce moment-là, et pour une fois, j'avais encore mon rêve tout frais à l'esprit. Là-dessus, j'ai emmagasiné l'idée dans ma mémoire de veille, et à la première occasion, j'ai écrit la nouvelle, et elle a été publiée dans le numéro d'octobre 1984 *d'EQMM*.

Je ne peux m'empêcher de penser que si je pouvais rêver toutes mes idées d'intrigues, la vie serait vraiment beaucoup plus simple.

Quand on se trompe de maison

L'invité du banquet mensuel des Veufs Noirs fronça les sourcils en entendant la question usuelle que lui posait Henry, le meilleur des serveurs.

— Non ! fit-il avec véhémence. Rien ! Rien du tout ! Non, même pas un ginger ale. Je prendrai seulement un verre d'eau, si ça ne vous dérange pas.

Il se retourna d'un air perturbé. On l'avait présenté sous le nom de Christopher Levan. D'une taille légèrement inférieure à la moyenne, il était mince et bien habillé. Son crâne était presque complètement dégarni, mais il était d'une forme si harmonieuse que le fait d'être chauve était plutôt un atout qu'un handicap.

L'invité était en train de parler à Mario Gonzalo. Avec un effort manifeste, il retrouva le fil de la conversation et dit :

— L'art de la bande dessinée semble très simple. J'ai vu des livres qui vous montrent comment arriver à faire des formes familières en partant, disons, d'un ovale, qu'on modifie par touches successives pour en faire Popeye, Snoopy ou Dick Tracy. Mais comment fait-on pour savoir quel ovale il faut tracer et quelles modifications il convient d'ajouter en premier lieu ? D'ailleurs, ce n'est pas si facile d'imiter. Même quand les indications sont simples et que j'essaie de les suivre, le résultat final n'est pas ce qu'il devrait être et on voit bien que c'est un amateur qui a fait le dessin.

Gonzalo considéra avec une certaine satisfaction la caricature qu'il venait de faire de l'invité et il répondit :

— Il faut compter avec une sorte de talent inné et avec des années d'expérience, monsieur Levan.

— Oui, je suppose. Pourtant, vous, vous n'avez pas dessiné un ovale pour le modifier ensuite. Vous avez simplement tracé la tête à main levée, aussi vite que possible, et sans effort apparent… Sauf que mon crâne a l'air de briller. Est-ce qu'il brille vraiment ?

— Pas particulièrement. C'est là une licence de caricaturiste.

— Sauf que si on accordait des licences de caricaturistes, Mario n'en

obtiendrait jamais, dit Emmanuel Rubin en s’approchant, un verre à la main. Certains dessinateurs ont du talent, mais Mario s’en tire grâce à son effronterie.

Gonzalo grimaça un sourire.

— Il veut parler de *chutzpah*[13]. Manny en sait lui-même quelque chose. Il écrit des nouvelles qu’il ose soumettre à des rédacteurs en chef de magazines.

— Et qui se vendent, dit Rubin.

— C’est signe que les rédacteurs en chef sont parfois dans une situation désespérée.

Levan sourit.

— Quand j’entends deux personnes s’envoyer ainsi des piques, je suis sûr qu’en fait, il existe entre elles une profonde affection.

— Seigneur ! fit Rubin, visiblement révolté, sa maigre barbe hérissée et ses yeux, grossis par ses verres épais, lançant des éclairs.

— Vous avez mis le doigt dessus, monsieur Levan, dit Gonzalo. Manny me donnerait sa dernière chemise si personne ne nous regardait. La seule chose que je n’obtiendrai jamais de lui, c’est un mot gentil.

Geoffrey Avalon, l’hôte du banquet, s’écria :

— Est-ce que vous vous êtes fourré dans quelque stupide querelle entre Manny et Mario, Chris ?

— Volontairement, Jeff, répondit Levan. J’aime ces batailles de polochons.

— Au bout de cinquante-sept mille batailles, ça devient lassant, dit Avalon en jetant un regard sévère du haut de ses cent quatre-vingt-cinq centimètres. Mais venez donc vous asseoir, Chris. Nous ne nous offrons rien de moins que du homard, ce soir.

Il est indéniable qu’un dîner fin composé de homard a tendance à réfréner quelque peu la conversation. Décortiquer des crustacés réclame une concentration considérable et tremper la chair dans du beurre fondu ne doit pas se faire avec négligence. Entre la soupe de poisson à la portugaise et la coupe de marrons, il y eut donc une plage de silence, en ce qui concernait les voix humaines en tout cas, car les craquements ne faiblissaient pas autour de la table.

— Je déteste la salade de homard, déclara Roger Halsted une fois le café servi. C’est un peu comme manger de la pastèque sans graines, découpée en petits cubes. Le plaisir est rigoureusement proportionnel à l’effort qu’il faut déployer pour l’obtenir.

— Je suppose donc que vous seriez contre les prêts sans intérêts, dit

Levan en gloussant, l'air rassasié.

— Eh bien, je pense que même Roger considérerait que c'est là appliquer ses principes un peu trop à la lettre, dit James Drake de sa voix rauque et sourde.

Thomas Trumbull fixa Levan d'un œil sévère.

— C'est là une plaisanterie de banquier. Est-ce que vous êtes banquier ?

— Attendez, Tom, dit Avalon. Vous commencez déjà à le cuisiner et la séance n'a pas encore été ouverte.

— Eh bien, ouvrez-la donc, Jeff. Nous en sommes au café et Henry va arriver avec le brandy dans un millième de seconde.

Trumbull consulta alors sa montre et ajouta :

— C'est le homard qui nous a retardés. Allons-y.

— J'allais commencer, dit Avalon avec dignité.

Il frappa trois ou quatre fois son verre.

— Tom, puisque vous êtes aussi impatient, pourquoi ne pas vous charger de cuisiner l'invité ?

— Certainement, dit Trumbull. Monsieur Levan, êtes-vous banquier ?

— Ce n'est pas la première question rituelle, dit Gonzalo.

— Qui vous a demandé votre avis ? dit Trumbull. Ce à quoi vous faites allusion est pure tradition et ne constitue nullement une obligation… Monsieur Levan, êtes-vous banquier ?

— Oui. Je suis du moins vice-président d'une banque.

— Bon, dit Trumbull. Maintenant, je vais vous poser notre question rituelle. Monsieur Levan, comment justifiez-vous votre existence ?

Le sourire de Levan s'élargit.

— Pour moi, ça ne saurait être plus facile. Le corps humain est complètement dépendant de la circulation sanguine, qui est orchestrée par le cœur. L'économie mondiale est complètement dépendante de la circulation monétaire, qui est orchestrée par les banques. Je joue mon petit rôle là-dedans.

— Est-ce que les banques recherchent le bien de la planète ou le profit des banquiers ?

— Ce sont là des foutaises socialistes, si vous me passez l'expression, dit Levan. Vous impliquez que ces deux motivations s'excluent mutuellement, ce qui n'est pas le cas. Le cœur envoie le sang dans l'aorte et les deux premières artères qui se séparent du tronc d'origine sont les coronaires. Et elles alimentent quoi ? Le cœur ! En résumé, le souci primordial du cœur est le cœur, et c'est parfait, car sans le cœur, tout

flanche. Que les artères coronaires s'obstruent, et vous allez tout de suite prendre le parti du cœur et regretter que ce ne soit pas une autre partie du corps qui souffre d'une mauvaise irrigation.

— Pas le cerveau, dit Drake. Plutôt le cœur. Il vaut mieux mourir d'une crise cardiaque que continuer à vivre en étant sénile.

Levan réfléchit un instant.

— Je peux difficilement ne pas être d'accord avec vous, mais nous pourrons peut-être traiter la sénilité bien avant d'être capables de rendre réversible le processus de la mort.

Gonzalo dit en fronçant les sourcils :

— Allons, qu'est-ce que c'est que ce sujet auquel on est arrivés ? Qui plus est, alors qu'on a l'estomac bien rempli. Dites, Tom, je peux poser une question ?

— Très bien, dit Trumbull. Changeons de sujet. Posez votre question, Mario, mais abstenez-vous de toute question idiote.

— Monsieur Levan, dit Gonzalo, est-ce que vous faites partie de l'Association des Alcooliques Anonymes ?

Un silence s'abattit soudain sur les convives. Puis Trumbull, les traits déformés par la colère, grommela :

— Je viens de vous dire de vous abstenir de…

— C'est une question légitime, insista Gonzalo en haussant le ton, et d'après la règle du jeu, l'invité doit répondre.

Sans sourire, l'air bien plus austère que gêné, Levan dit :

— Je vais vous répondre. Je ne fais pas partie de l'Association des Alcooliques Anonymes et je ne suis pas un alcoolique.

— Dans ce cas, est-ce que vous êtes antialcoolique ?

Pour une raison ou une autre, Levan parut trouver plus difficile de répondre à cette question.

— A vrai dire, non. Je bois à l'occasion… un peu. Pas beaucoup.

Gonzalo s'appuya au dossier de sa chaise et fronça les sourcils.

— Pouvons-nous à nouveau changer de sujet et essayer d'en trouver un qui soit plus civilisé ? dit Avalon.

— Non, attendez une minute, dit Gonzalo. Il y a là quelque chose de bizarre et je n'ai pas fini. Monsieur Levan, vous avez refusé un verre d'apéritif. J'étais en train de parler avec vous à ce moment-là. Je vous ai observé.

— Oui, je l'ai refusé, dit Levan. Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Rien, dit Gonzalo, mais vous l'avez refusé avec colère… Henry !

— Oui, monsieur Gonzalo, répondit immédiatement Henry en

s’interrompant momentanément de servir le brandy.

— Est-ce qu’il n’y avait pas quelque chose de bizarre dans la manière dont M. Levan a refusé ?

— Je crois que M. Levan l’a peut-être refusé d’une manière un peu trop énergique. Je n’irai pas jusqu’à dire que c’était « bizarre ».

— Pourquoi croyez-vous qu’il l’ait fait aussi énergiquement ?

— Il se peut…

Drake l’interrompit.

— Voilà bien la pire séance à laquelle nous avons jamais assisté, si je ne m’abuse. Tout le monde fait preuve de mauvais goût. D’ailleurs, qui cuisine-t-on ? M. Levan ou Henry ?

— Je suis d’accord avec vous, dit Rubin en hochant vigoureusement la tête. Allons, Jeff, vous êtes l’hôte. Prenez une décision qui nous remette sur les rails.

Avalon fixa son verre à eau, puis il déclara :

— Messieurs, Christopher Levan est vice-président de la plus grande banque de Merion. En fait, c’est mon banquier, et je le connais aussi sur le plan amical. Je l’ai déjà vu boire modérément, mais je ne l’ai jamais vu soûl. Je ne l’ai pas entendu lorsqu’il a refusé le verre d’apéritif, mais il n’en reste pas moins que je suis intrigué. Chris, avez-vous énergiquement refusé ? Et si oui, pourquoi ?

Levan fronça les sourcils et dit :

— Je suis sur le point de me vexer.

— Non, Chris, je vous en prie, dit Avalon. Je vous ai expliqué la règle du jeu quand vous avez accepté mon invitation et je vous ai donné une chance de vous défiler. Rien de ce qui se dit ici ne sort de ces murs. Même si vous nous disiez que vous alliez disparaître avec les fonds de la banque, nous serions incapables de le raconter à quiconque… mais bien sûr, je suis persuadé que nous insisterions avec force pour vous faire abandonner votre projet.

— Je n’ai nullement l’intention de disparaître et je n’apprécie pas beaucoup le fait d’être obligé de vous en donner l’assurance. Je ne trouve pas ça très gentil de votre part, Jeff.

— Voilà qui est déjà allé trop loin, dit Halsted. Mettons fin à cette séance.

— Attendez, s’entêta Gonzalo. Je voudrais une réponse à ma question.

— Je vous ai déjà répondu, dit Levan. J’ai refusé tout simplement. …

— Je ne parlais pas de la question que je vous ai posée, monsieur Levan, mais de celle que j’ai posée à Henry. Henry, pourquoi est-ce que

M. Levan a refusé aussi énergiquement ce verre ? Si vous ne répondez pas, cette séance peut se terminer prématurément, et ce serait bien la première fois que ça arriverait, du moins, depuis que je suis membre du club.

Henry répondit :

— Je ne peux qu'essayer de deviner, monsieur, d'après la bien petite connaissance de la nature humaine que je possède. Bien qu'il boive d'ordinaire avec modération, M. Levan a peut-être refusé un verre aujourd'hui parce que dans le passé proche, il a pu se trouver dans une situation très embarrassante, ou humiliante, à cause de la boisson, et que, pendant un temps, tout au moins, il préfère ne pas boire.

Levan avait nettement pâli.

— Comment le savez-vous, garçon ?

Gonzalo sourit avec la fierté du propriétaire.

— Il s'appelle Henry, monsieur Levan. C'est aussi un artiste, dans son genre. Nous autres, nous dessinons des ovales, et lui, il ajoute les modifications nécessaires à l'obtention du dessin final.

Autour de la table, l'atmosphère s'était subtilement modifiée. Même Trumbull parut s'adoucir, et il y eut presque une note de cajolerie dans sa voix lorsqu'il dit :

— Monsieur Levan, s'il vous est arrivé quelque chose qui vous ait marqué, ça vous ferait peut-être du bien d'en parler.

Levan parcourut l'assistance du regard. Tous les yeux étaient rivés sur lui. Il marmonna :

— Le serveur… Henry… a parfaitement raison. Je me suis rendu complètement ridicule, et maintenant, j'ai fermement l'intention de ne plus jamais boire. Jeff vous a dit qu'il ne m'avait jamais vu ivre. Disons qu'il ne m'a jamais vu, mais qu'il n'est pas toujours derrière mon dos. Une fois de temps en temps, bien que rarement, je réussis tout de même à me soûler. Rien de particulier ne m'était jamais arrivé lorsque, il y a quinze jours… mais ça ne vaut vraiment pas la peine d'en discuter.

Il fronça les sourcils d'un air pensif, puis il ajouta :

— Ça m'aiderait peut-être, de vous en parler. Vous pourriez me suggérer de faire quelque chose. Jusqu'ici, la seule personne à laquelle j'ai raconté ça, c'est ma femme.

— J'imagine qu'elle est furieuse, dit Halsted.

— Non, elle ne l'est pas. Ma première femme l'aurait été. Elle, elle était antialcoolique, mais elle est morte maintenant, que son âme repose en paix. Mes enfants, je crois, auraient réagi avec amusement et

sarcasmes, mais ils sont tous deux à l'université. Ma femme actuelle, la seconde, est une femme qui connaît le monde, et qui ne se laisse pas facilement ébranler par ce genre de choses. Elle a une carrière personnelle à mener, dans l'immobilier, je crois. Elle a elle aussi de grands enfants. Nous nous sommes mariés pour avoir un compagnon… et par affection, mais pas pour nous imposer mutuellement nos principes. Le monde ne va pas s'écrouler pour elle si je me soûle. Elle se contente de me donner de bons conseils pratiques, et voilà tout.

— Mais que s'est-il donc passé ? demanda Avalon.

— Eh bien… j'habite dans une rue assez sélect… il n'y a que quatre maisons. Elles sont très jolies, pas extraordinairement grandes, mais bien conçues et confortables : un séjour, trois chambres, une salle de télévision, trois salles de bains, une cave et un grenier aménagés, un équipement tout électrique (ce qui revient cher), un jardin qui descend jusqu'au ruisseau, et beaucoup d'espace entre chaque maison. Les quatre ont été construites en même temps, par le même entrepreneur, il y a une douzaine d'années. Elles sont identiques en ce qui concerne l'aspect extérieur et le plan, et elles ont été vendues à la condition expresse qu'on les conserve identiques. Nous ne pouvons pas les repeindre d'une couleur différente, mettre des panneaux d'aluminium sur les murs, ou ajouter une véranda, à moins que les propriétaires des quatre maisons ne soient d'accord pour faire la même chose. Bref, comme on ne peut jamais arriver à un accord, vous pouvez très bien vous imaginer qu'il n'y a eu aucun changement jusqu'ici.

— Est-ce que ce n'est pas illégal ? demanda Halsted.

— Je n'en sais rien, mais nous avons tous accepté cette clause, dit Levan.

— Est-ce que vous pouvez modifier l'intérieur ? demanda Gonzalo.

— Bien sûr. Nous n'avons ni meubles, ni papier peint, ni rien qui soit standard. L'accord ne porte que sur l'aspect extérieur. Les maisons s'appellent les Quatre Sœurs. Pas vrai, Jeff ?

Avalon acquiesça.

— En tout cas, poursuivit Levan, j'avais prévenu Emma – c'est ma femme – que je pouvais très bien ne pas revenir à la maison avant trois heures du matin. Je n'avais pas réellement l'intention de rentrer aussi tard, mais je me disais que c'était bien possible parce que… bon, c'était une de ces réunions de copains d'université, et à cinquante-cinq ans, on éprouve le désir impérieux d'avoir, pour un soir, à nouveau vingt-deux ans. Je suppose que ça ne marche jamais.

» Je pensais même pouvoir boire sans problème, mais à minuit, j'étais déjà bien parti. Je ne m'en rendais pas compte, mais je devais l'être, parce que je ne supporte pas très bien l'alcool et que plusieurs personnes de la bande ont essayé de me convaincre de rentrer à la maison. Je ne voulais pas et il me semble que j'ai dû menacer d'envoyer quelqu'un au tapis.

Il se frotta furieusement les yeux, essayant apparemment d'effacer cette vision. Drake dit sèchement :

— Ce n'était pas très digne pour un vice-président de banque, n'est-ce pas ?

— Nous avons aussi nos faiblesses humaines, dit Levan d'un ton las, mais ça n'arrange pas notre image de marque… Bref, finalement, deux ou trois types m'ont aidé à sortir et m'ont amené jusqu'à une voiture qui m'a conduit à Merion. Quand ils ont trouvé ma rue, j'ai insisté pour qu'ils me laissent au coin. Vous comprenez, je ne voulais pas réveiller les voisins. La voiture était bruyante, ou je m'imaginais qu'elle l'était.

» Ils m'ont laissé descendre au coin de la rue. Je suppose qu'ils étaient bien contents d'être débarrassés de moi. Je me rendais compte que je n'allais jamais réussir à introduire ma clé dans la serrure. D'ailleurs, j'avais une meilleure idée. Il y a une petite porte, sur le côté, et j'étais sûr qu'elle serait ouverte. Il n'y a pour ainsi dire pas de problèmes dans notre quartier, pas de cambriolages, ni rien, et cette petite porte n'est jamais fermée pendant la journée. La moitié du temps, elle reste également ouverte la nuit.

» Je me suis donc dirigé vers cette entrée de secours. J'ai tâtonné le long du mur et j'ai trouvé la porte. Elle était bien ouverte, comme je le pensais. J'ai marché sur la pointe des pieds, aussi doucement que possible, étant donné mon état, et j'ai refermé la porte sans bruit. Je me trouvais dans un petit vestibule qu'on utilise surtout pour suspendre les manteaux et ranger parapluies, protège-chaussures, et cetera. J'ai contourné le porte-parapluies et je me suis écroulé dans un fauteuil.

» Je me suis alors senti pris de vertiges et très fatigué. L'obscurité était apaisante et j'appréciais le confort du vieux fauteuil capitonné. Je crois que je me serais endormi tout de suite et qu'Emma ne m'aurait pas trouvé avant le matin si je n'avais été vaguement conscient d'une faible lumière sous la porte de la cuisine.

» Est-ce qu'Emma était réveillée ? Est-ce qu'elle se préparait un petit casse-croûte de minuit ? J'étais trop dans les vapes pour essayer de raisonner, mais il me semblait que ma seule chance de ne pas l'embarrasser, et de ne pas me ridiculiser, était d'entrer tranquillement et

de faire semblant de ne pas être ivre. J'étais suffisamment soûl pour croire que j'y arriverais.

» Je me suis levé avec précaution, je suis allé vers la porte avec quelques difficultés, je l'ai ouverte brusquement, et j'ai dit d'une voix forte et pleine d'entrain :

» – Je suis rentré, chérie, je suis rentré.

» J'ai dû emplir l'atmosphère d'un relent d'alcool qui, lui, expliquait parfaitement mon état, à supposer que mon comportement ait pu paraître normal, ce qui, j'en suis sûr, n'était pas le cas.

» Cependant, tout était inutile, parce qu'Emma n'était pas là. Il y avait là deux *hommes*. J'ai tout de suite réussi à me rendre compte que ce n'étaient pas des cambrioleurs. Ils avaient l'air chez eux. J'avais beau être fin soûl, je le voyais bien. Et j'ai alors compris… mon Dieu… j'ai compris que je m'étais trompé de maison. J'étais trop ivre pour arriver jusque chez moi.

» Sur la table, il y avait une grosse valise, ouverte, bourrée de billets de cent dollars. Quelques liasses étaient posées sur la table. Je les ai fixées d'un air vaguement surpris.

» Je ne sais pas comment j'ai pu m'en rendre compte, messieurs. Les techniques modernes peuvent produire de sacrées bonnes imitations, mais je suis banquier depuis trente ans. Je n'ai même pas besoin de regarder un billet pour savoir qu'il est faux. Je le sens, comme s'il émettait des radiations. J'avais beau être trop soûl pour voir une différence entre ma maison et celle du voisin, j'étais parfaitement capable de reconnaître un faux billet de cent dollars, ça, il faudrait que je sombre dans l'inconscience pour ne plus en être capable.

» J'avais interrompu deux escrocs, voilà à quoi se résumait l'histoire. Ils avaient négligé de fermer la petite porte, ou bien ils ne savaient pas qu'elle était ouverte. Je me rendais compte que je me trouvais dans une situation dangereuse.

Levan secoua la tête, puis il poursuivit :

— Si je n'avais pas été soûl, ils auraient pu me tuer, même s'il leur avait ensuite fallu se débarrasser de mon corps en risquant d'attirer malencontreusement l'attention de la police. Mais j'étais soûl, et visiblement sur le point de m'écrouler. Je pense même avoir entendu quelqu'un dire dans une sorte de murmure rauque :

» – Il est ivre mort. Vous n'avez qu'à l'emmener dehors.

» C'était peut-être une voix de femme, mais j'étais trop parti pour pouvoir l'affirmer. En fait, j'ignore ce qui s'est passé ensuite. Je me suis

effectivement écroulé.

» Tout ce que je sais, c'est que je me suis retrouvé à côté d'un lampadaire, en train d'essayer de me lever. Et puis je me suis rendu compte que ce n'était pas moi qui essayais de me lever. Quelqu'un d'autre essayait de me soulever. Finalement, je me suis aperçu que c'était Emma, en robe de chambre. Elle m'avait trouvé dans la rue.

» Elle a réussi à me ramener à la maison. Heureusement qu'il n'y avait personne dans le quartier. Je n'ai rien remarqué, sur le moment ou plus tard, qui tendrait à prouver que quelqu'un m'aurait vu dans le caniveau, ou aurait vu Emma en train de me traîner à la maison… N'oubliez pas que vous m'avez promis que ceci resterait confidentiel, messieurs. Et j'espère que c'est également valable pour le serveur.

Avalon déclara catégoriquement :

— Ça l'est, Chris.

Levan reprit :

— Emma a réussi à me déshabiller, à me faire ma toilette et à me mettre au lit sans me poser une seule question, du moins, autant que je me souvienne. C'est une femme fantastique. Le lendemain, je me suis réveillé avec un mal de tête maison, comme vous pouvez vous y attendre. J'étais soulagé de savoir qu'on était dimanche matin et que je n'avais pas à aller au travail.

» Après le petit déjeuner, qui pour moi, se composait uniquement d'un œuf mollet et, semble-t-il, de plusieurs verres de jus d'orange, Emma m'a finalement demandé ce qui s'était passé.

» – Pas grand-chose, lui ai-je dit. J'ai dû boire un peu trop. On m'a ramené ici, on m'a laissé au coin de la rue et je n'ai pas tout à fait réussi à arriver jusqu'à la maison.

» J'ai eu un faible sourire, en espérant qu'elle trouverait cet euphémisme amusant et qu'elle ne reparlerait plus de cette histoire.

» Mais elle m'a regardé d'un air pensif… c'est une femme très pratique, vous savez, et elle n'allait pas prendre au tragique la première et dernière cuite que je prenais depuis que je la connaissais… Elle m'a dit :

» – Une chose bizarre s'est produite.

» – Quoi donc ? lui ai-je demandé.

» – Quelqu'un a téléphoné, a-t-elle dit. C'était un peu après minuit. Quelqu'un a appelé et m'a dit : « Votre mari est dehors, il est ivre ou blessé. Vous feriez mieux d'aller le chercher. » Je me suis dit que c'était une blague, ou une ruse pour me faire ouvrir la porte. Mais je pensais que si c'était vrai et que tu avais bien des ennuis, il fallait que je prenne le

risque. J'ai emporté ta coupe de meilleur banquier de l'année, au cas où j'aurais eu besoin d'assommer quelqu'un, je suis sortie dans la rue, et je t'ai trouvé… Qui a bien pu m'appeler ? Ils n'ont pas dit qui ils étaient…

» Elle m'a regardé en fronçant les sourcils, perplexe, et la mémoire m'est revenue. Mon expression a dû me trahir tout de suite, parce qu'Emma, qui est une femme perspicace, m'a immédiatement demandé :

» – Que s'est-il passé hier soir ? De quoi te souviens-tu ?

» Je lui ai donc tout raconté et quand j'en ai eu terminé, elle m'a regardé avec un air inquiet et elle m'a dit :

» – C'est impossible. On ne peut pas fabriquer de faux billets dans cette rue.

» – Si, lui ai-je répondu. Je suis sûr que si. Ou du moins, quelqu'un qui habite l'une des trois autres maisons est impliqué dans la fabrication de faux billets, même si ce n'est pas chez lui que ça se passe.

» – Dans quelle maison étais-tu donc ? a-t-elle voulu savoir.

» Mais comment pouvais-je lui répondre ? Je n'en savais rien.

» – Devant quelle maison m'as-tu trouvé ? lui ai-je demandé.

» – Devant la nôtre.

» – Bon, alors ils m'ont amené jusqu'ici. Ce qui veut dire qu'ils savaient où j'habitais. Donc, c'est l'un de nos voisins.

» – C'est impossible, a-t-elle répété.

» – Mais c'est pourtant comme ça. Je ne sais absolument pas dans quelle maison je suis entré et j'ignore qui est impliqué dans le trafic de faux billets. Je ne peux donc pas le révéler.

— Pourquoi pas ? demanda Gonzalo.

— Parce qu'il me faudrait expliquer que j'étais ivre mort. Autrement, comment pourrais-je justifier le flou de mes renseignements ? dit Levan. Et je ne veux pas le faire. Je ne veux pas passer pour un imbécile ou un poivrot et franchement, je n'ai pas envie de perdre mon travail. L'histoire ne manquerait pas de circuler et ça ne ferait pas très bonne impression à la banque.

» D'ailleurs, que ferait la police ? Fouiller les trois maisons ? Elle ne retrouverait rien, et trois propriétaires, parmi lesquels il y en aurait deux qui seraient parfaitement innocents, se sentiraient insultés. Il nous faudrait vendre la maison et partir. Autrement, la vie deviendrait vite intolérable.

» Emma m'a soigneusement démontré tout cela. En fait, elle m'a dit que la police croirait sûrement à une pure invention de ma part, dans une crise de delirium tremens. Ma vie serait finie. Emma est une femme

intelligente et persuasive.

» Pourtant, ça me ronge. Pensez donc, un trafic de faux billets ! Le cauchemar des banquiers ! Pour eux, c'est le crime par excellence. Je suis peut-être tombé sur quelque chose d'important et je ne peux rien faire… Depuis, je n'ai pas pris une seule goutte d'alcool, et j'ai bien l'intention de ne plus le faire. C'est pour ça que j'ai réagi avec une telle violence quand Henry m'a demandé pour la deuxième fois si je voulais boire quelque chose.

Pendant un moment, le silence régna autour de la table, puis Avalon, tout en tambourinant légèrement sur la nappe, dit :

— Je sais où vous habitez, Chris, mais je ne connais pas vos voisins. Qui sont-ils ? Que font-ils ?

Levan haussa les épaules.

— Ils ont tous un âge avancé, la cinquantaine et au-delà. Il n'y a pas un seul enfant dans toute la rue. Et nom de Dieu, ils sont tous au-dessus de tout soupçon… Voyons, si vous faites face aux quatre façades, la maison de gauche est celle des Nash. Lui, il est agent d'assurances, elle, elle est arthritique. C'est une dame gentille, mais mortellement ennuyeuse. C'est le genre de personne à qui on dit bonjour en passant, mais surtout sans s'arrêter. La moindre hésitation serait fatale.

» La seconde maison est celle des Johnstone. Il a dans les soixante-dix ans, et elle doit avoir deux ou trois ans de moins que lui. Il est retraité et ils sont censés être assez riches, mais ils ne sont pas clients de notre banque et je n'ai aucune connaissance personnelle de leurs revenus. Ils font l'aller-retour entre le Maine, en été, et la Floride, en hiver, mais ils ont un fils célibataire d'une quarantaine d'années, qui lui est là tout le temps et ne travaille pas.

» La troisième maison est la nôtre, et la quatrième appartient à deux sœurs, une Mme Widner, et une Mme Chambers. Toutes deux sont veuves et elles semblent s'accrocher l'une à l'autre pour avoir un peu de chaleur dans l'existence. Elles ont la cinquantaine et elles sont très alertes. Je suis étonné qu'elles n'aient pas vu qu'on me ramassait dans la rue, sous un lampadaire. Elles ont le sommeil léger et elles possèdent un sixième sens pour flairer les catastrophes locales.

» En face, il n'y a pas de maisons, mais seulement une grande pelouse et des arbres appartenant à l'Église presbytérienne, qui se trouve un peu plus loin… Et c'est tout.

Il regarda autour de lui d'un air impuissant. Rubin s'éclaircit la gorge.

— Si nous nous en tenons aux probabilités, le choix le plus évident

serait le fils célibataire. Il est resté seul dans la maison pendant plusieurs mois et il n'avait rien d'autre à faire que de fabriquer ses faux billets. Ses parents étaient peut-être au courant, peut-être pas. Si les Johnstone sont mystérieusement riches, c'est peut-être pour ça. Je suis étonné que vous n'y ayez pas pensé.

— Vous ne le seriez pas si vous connaissiez le garçon en question, dit Levan. Bien qu'il soit d'âge mûr, il est difficile de le considérer comme un homme. Il a l'allure et le comportement d'un adolescent, et sans être véritablement attardé, il n'est visiblement pas de taille à se débrouiller dans la vie.

— Il est bien capable de s'occuper de la maison pendant plusieurs mois de suite.

— Il n'est pas attardé, répéta Levan avec impatience. Il n'est pas mûr psychologiquement, voilà tout. Il est naïf. Et il a très bon cœur. Je ne le vois pas impliqué dans une affaire louche.

— Il se peut qu'il joue un jeu, dit Rubin. Il est peut-être suffisamment intelligent pour faire semblant d'être incroyablement naïf, de manière à dissimuler qu'il est en réalité un malfaiteur.

Levan réfléchit.

— Je n'arrive tout simplement pas à y croire. Personne ne pourrait jouer aussi bien son rôle.

— Et s'il était réellement innocent et puéril, des malfaiteurs pourraient facilement se servir de lui, dit Rubin. Il est peut-être un pion qu'on utilise sans qu'il s'en doute.

— Ça ne me semble pas raisonnable. Ils ne pourraient pas lui faire confiance. Il les trahirait.

— Eh bien, vous avez beau ne pas y croire, dit Rubin, ça me semble être la solution la plus sensée, et si vous voulez creuser un peu, vous feriez mieux de surveiller le jeune Johnstone.

Il s'appuya au dossier de sa chaise et croisa les bras.

— Et ces deux hommes à la valise ? demanda Halsted. Est-ce que vous les aviez déjà vus ?

— Je n'étais pas vraiment en forme, bien sûr, dit Levan, mais sur le moment, je n'ai pas eu l'impression de les connaître. En tout cas, ce n'étaient certainement pas des voisins.

— S'ils font bien partie de la bande de faux-monnayeurs, on peut être presque sûrs que les deux veuves ne sont pas dans le coup, dit Halsted. Elles n'auraient pas facilement laissé entrer des hommes chez elles, à mon avis.

— Je n’en suis pas aussi sûr, dit Levan. Ce sont des dames plutôt vives, et absolument pas des vieilles filles. Les hommes ne sont pas quelque chose de nouveau pour elles. Mais je vous accorde que je les vois mal s’acoquiner avec des gangsters.

— Et pourtant, il y avait peut-être au moins une femme, dit Drake d’un air pensif. Ne nous avez-vous pas raconté, monsieur Levan, que quelqu’un avait dit : « Il est ivre mort. Emmenez-le dehors », et que c’était une voix de femme ?

— La personne ne faisait que murmurer, dit Levan. Je ne suis pas vraiment sûr, ça pouvait aussi bien être un homme qu’une femme. Et même si c’était bien une femme, il s’agissait peut-être de quelqu’un qui n’était pas de la maison.

— Je pense que quelqu’un de la maison devait forcément se trouver sur les lieux, dit Drake. On ne l’aurait pas complètement abandonnée à des étrangers, et il y a au moins une femme dans chaque maison.

— Pas vraiment, dit Halsted. Pas chez les Johnstone, puisque le vieux couple se trouvait sans doute dans le Maine à ce moment-là. Si nous éliminons les veuves, il ne nous reste plus que la maison de gauche, celle des Nash. Si on a laissé M. Levan au coin de la rue alors qu’il était très mal en point et qu’il avait des difficultés à avancer, il est probablement entré dans la première maison qu’il a vue, et ça s’est trouvé être celle des Nash, vous ne croyez pas ?

Levan acquiesça.

— Oui, sans doute, mais je suis incapable de me rappeler ce que j’ai réellement fait… Alors, à quoi ça sert de discuter ? Nous aurons beau raisonner, je n’aurai rien de concret pour aller trouver la police. Nous ne faisons qu’échafauder des hypothèses.

— Tous ces gens ne vivent sûrement pas seuls chez eux, dit Trumbull. Est-ce qu’ils n’ont pas de domestiques ?

— Les veuves ont une bonne qui habite avec elles, répondit Levan.

— Ah ! fit Trumbull.

— Mais ça ne me paraît pas être un fait significatif. Ça veut simplement dire qu’il y a trois femmes au lieu de deux dans la maison. Leur bonne est également veuve, en fait, et elle est plutôt tyrannisée par les sœurs. Elle n’a pas plus de cervelle qu’il ne lui en faut pour faire le ménage, d’après le peu que je sais d’elle. Elle ne peut absolument pas faire partie d’un complot de malfaiteurs.

— Je crois que vous avez un peu trop vite fait d’éliminer les suspects possibles, dit Trumbull. Est-ce qu’il y a d’autres serviteurs ?

— Les Nash ont une cuisinière, qui vient pendant la journée, dit Levan. Les Johnstone ont un homme à tout faire qui travaille surtout dans le jardin, et qui aide les voisins quand il a du temps. Emma est robuste et efficace, et elle m'oblige à l'aider… ce qui est parfaitement juste, je suppose. Elle n'est pas d'avis d'avoir des domestiques. Elle dit qu'on n'a plus de vie privée et que de toute façon, ils ne font jamais les choses correctement. Je suis d'accord avec elle. Mais j'aimerais bien qu'on ait quelqu'un qui puisse passer l'aspirateur, en dehors de moi.

Trumbull dit avec un soupçon d'impatience :

— Écoutez, passer l'aspirateur n'a rien à voir avec notre sujet. Si vous nous parliez de la cuisinière des Nash et de l'homme à tout faire des Johnstone ?

— Selon les Nash, la cuisinière a cinq enfants chez elle, la plus âgée s'occupant des plus petits, et si elle a encore du temps pour tremper dans des méfaits quelconques, je crois qu'on devrait lui décerner une médaille. L'homme à tout faire est si profondément religieux qu'il est ridicule de penser qu'il violerait le commandement contre le vol.

— On peut se draper dans la dévotion, dit Trumbull.

— Je ne pense pas qu'elle soit feinte, dans ce cas précis.

— Vous ne soupçonnez pas cet homme ?

Levan secoua la tête.

— Soupçonnez-vous quelqu'un ?

Levan secoua la tête.

Gonzalo dit soudain :

— Et la personne qui a appelé pour dire que vous étiez dans le caniveau ? Est-ce que votre femme a reconnu cette voix ?

Levan secoua énergiquement la tête.

— Elle ne pouvait pas. Ce n'était qu'un murmure.

— C'est ce que vous pensez ou c'est elle qui vous l'a dit ?

— Elle me l'aurait dit tout de suite si elle avait reconnu la voix.

— Est-ce que c'était la même voix que vous avez entendue dans la cuisine ?

Levan répondit avec impatience :

— Elle en a entendu une, et moi j'ai entendu l'autre. Comment pouvons-nous comparer nos impressions ?

— Est-ce que celle que votre femme a entendue était une voix de femme ?

— Emma ne me l'a pas dit. Je doute qu'elle ait pu s'en rendre compte. Elle a dit qu'au début, elle croyait que c'était un moyen de lui faire ouvrir

la porte, donc il lui a peut-être semblé entendre parler un homme. Je n'en sais rien.

Gonzalo sembla ennuyé et il dit d'un ton assez coupant :

— Il n'y a peut-être personne à soupçonner. Vous croyez peut-être pouvoir « sentir » les faux billets, mais comment savez-vous ce dont vous êtes capable quand vous êtes beurré ? Il se peut que vous ayez vu de vrais billets et qu'il n'y ait jamais eu le moindre trafic.

— Non, dit énergiquement Levan. Et même si c'était le cas, que feraient deux étrangers avec une valise pleine de billets de cent dollars dans une cuisine ? Des billets neufs ? Je pouvais sentir l'encre. Même s'ils n'étaient pas faux, il devait bien y avoir une affaire louche là-dessous.

— Peut-être que tout cela n'est que… commença Gonzalo avant de laisser retomber sa voix.

Levan rougit légèrement et compléta sa phrase :

— Que délire d'ivrogne ? Vous croyez que j'ai imaginé tout ça ?

— Vous ne pensez pas que c'est possible ? S'il n'y a personne à soupçonner, personne qui puisse être impliqué là-dedans, c'est qu'en réalité, il n'est peut-être rien arrivé du tout.

— Non, dit Levan. Je sais bien ce que j'ai vu.

— Eh bien, justement, qu'avez-vous vu ? demanda soudain Drake en le scrutant à travers la fumée de sa cigarette. Vous étiez dans la cuisine. Vous avez vu le papier peint, s'il y en avait un, vous avez vu les couleurs, le mobilier. Les cuisines ne sont pas les mêmes partout, n'est-ce pas ? Est-ce que vous ne pouvez pas aller dans chacune des maisons pour essayer de retrouver la cuisine dans laquelle vous vous trouviez ?

Levan rougit.

— Je voudrais bien en être capable. La vérité est que je n'ai rien vu du tout. Il y avait seulement ces deux hommes, la valise sur la table, et l'argent, sur lequel toute mon attention était concentrée. Je ne pourrais d'ailleurs même pas vous décrire la valise. Je n'étais pas dans mon état normal, ajouta-t-il sur la défensive. J'étais… j'étais… Qui plus est, je me suis évanoui au bout de quinze à trente secondes. Je ne sais absolument pas où je me trouvais.

Avalon eut l'air inquiet et il dit :

— Qu'allez-vous faire, Chris ? Est-ce que vous allez vous-même faire des recherches ? Ça pourrait être dangereux, vous savez.

— Je sais, dit Levan, et puis, je ne suis pas détective. Emma, qui a plus de bon sens dans son petit doigt que moi dans toute ma personne, dit que si j'essayais d'interroger les gens ou de chercher des indices, non

seulement je me rendrais ridicule, mais je pourrais avoir des ennuis avec la police. Elle dit que je ferais mieux de me contenter de prévenir la banque pour qu'elle fasse attention et qu'elle examine tous les billets de cent dollars selon les méthodes habituelles. Bien entendu, nous n'avons pas encore vu passer un seul faux billet. Je suppose que les faux-monnayeurs ne vont pas les écouler dans la région.

Gonzalo dit d'un air mécontent :

— Alors, nous ne sommes pas plus avancés. C'est frustrant… Henry, pouvez-vous ajouter quelque chose ?

Henry, qui se tenait près du buffet, dit :

— Il y a une question que j'aimerais bien poser, si vous me le permettez.

— Allez-y, répondit immédiatement Levan.

— Monsieur Levan, vous avez dit tout à l'heure que votre femme avait une carrière à mener, mais vous avez dit « dans l'immobilier, je crois ». Vous n'en êtes pas sûr ?

Levan eut l'air surpris, puis il se mit à rire.

— Eh bien, nous nous sommes mariés il y a cinq ans, alors que nous avions tous les deux vécu seuls pendant un bon moment et que nous nous étions habitués à notre indépendance. Chacun a essayé de s'immiscer le moins possible dans la vie de l'autre. En fait, je suis sûr qu'elle travaille bien dans l'immobilier, mais je ne pose pas de questions, et elle n'en pose pas non plus. C'est un de ces mariages modernes, à cent lieues de mon premier mariage.

Henry hocha la tête et se tut.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez à l'esprit, Henry ? fit Gonzalo avec impatience. N'hésitez donc pas comme ça !

Henry avait l'air troublé.

— Monsieur Levan, dit-il doucement, quand vous êtes entré dans la maison par la petite porte et que vous l'avez refermée derrière vous, vous étiez dans le noir, je suppose ?

— Absolument, Henry.

— Vous avez contourné un porte-parapluies. Comment saviez-vous que c'était un porte-parapluies ?

— Une fois assis, je l'ai effleuré. Si ce n'était pas un porte-parapluies, c'était quelque chose qui y ressemblait beaucoup.

Henry hocha la tête.

— Mais vous l'avez contourné avant de l'effleurer et dans l'obscurité, vous vous êtes écroulé dans un fauteuil avec soulagement, en trouvant du

plaisir au confort du capitonnage de ce vieux fauteuil, avez-vous dit.

— Oui.

— Monsieur Levan, les maisons sont rigoureusement semblables à l'extérieur, mais à l'intérieur, chacun est libre de les aménager à sa guise, d'après ce que vous nous avez dit. Je suppose donc qu'elles diffèrent toutes. Pourtant, bien que vous n'ayez pas été dans votre état normal, vous avez réussi à contourner le porte-parapluies et à vous asseoir dans un fauteuil. Vous n'avez ni buté contre l'un ni manqué l'autre. À ce moment-là, vous ne vous doutiez absolument pas que vous vous trouviez dans une maison qui n'était pas la vôtre, n'est-ce pas ?

— Non, c'est un fait, répondit Levan d'un air affolé. C'est seulement quand j'ai ouvert la porte de la cuisine et que j'ai vu les deux hommes…

— Exactement, monsieur. Vous vous attendiez à ce que les objets se trouvent à la place qu'ils occupent chez vous, et c'était bien le cas. Quand vous vous êtes assis dans le fauteuil, que vous pensiez être le vôtre, vous n'avez rien remarqué qui ait pu vous détromper.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Levan.

— Monsieur Levan, dit Henry, je pense qu'après tout, vous deviez bien vous trouver chez vous. Vous aviez beau être ivre, vous avez tout de même réussi à trouver votre chemin.

— Oh, mon Dieu ! répéta Levan.

— Vous n'étiez pas attendu si tôt, de sorte que vous avez pris votre femme au dépourvu. Avec votre mariage moderne, vous ne connaissiez visiblement pas grand-chose d'elle. Elle vous a pourtant témoigné certains signes d'affection. Elle n'a pas voulu qu'on vous fasse de mal. Elle vous a transporté dans la rue, et puis elle est revenue vous chercher en inventant une histoire au sujet d'un coup de téléphone. À ce moment-là, les hommes et la valise s'étaient envolés, et depuis, elle s'est donné beaucoup de mal pour vous empêcher d'aller prévenir la police ou de faire quoi que ce soit… J'ai bien peur que ce soit la seule explication à ce que vous nous avez raconté.

Pendant un instant, un silence absolu pesa sur le groupe horrifié. Puis Levan dit d'une toute petite voix :

— Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

Henry dit d'un air peiné :

— Je ne sais pas, monsieur Levan… Mais je regrette vraiment que vous ayez refusé ce verre d'apéritif.

Remarque

Au moment où *La rousse* était accepté par *EQMM,* je me suis aperçu que je disposais de dix nouvelles pour un nouveau recueil des Veufs Noirs, et que parmi ces dix, une seule, *Le chauffeur,* avait été refusée.

Comme c'était le cas pour le premier recueil de cette série, neuf nouvelles avaient été publiées et trois étaient inédites. Si elles étaient inédites, c'était bien malgré moi. J'aurais été ravi de les fourguer à Fred si je l'avais pu.

Cependant, une fois le recueil publié, je me suis dit que ça s'était très bien trouvé. Parmi les lecteurs qui avaient acheté le livre, il y avait peut-être des abonnés à *EQMM,* qui avaient lu chaque nouvelle au moment de sa parution dans le magazine. Même en partant du principe que leur esprit tolérant et leur grand cœur leur permettraient de les relire avec plaisir, il me semblait que la moindre des choses était de leur proposer trois nouvelles qu'ils n'avaient pas pu lire.

Dans les recueils suivants, mon record s'est amélioré et à chaque fois, comme c'est le cas ici, je n'ai eu qu'une nouvelle refusée sur dix. Donc, j'ai écrit deux nouvelles supplémentaires que je n'ai soumises à personne, mais que j'ai réservées pour cette collection.

Et c'est ce que je continue à faire. Le récit que vous venez de lire et celui qui suit, *L'intrusion,* ont chacun été spécialement écrits pour ce recueil et ils sont inédits en revue.

L’intrusion

À en juger d’après la mine de Mario Gonzalo, on avait l’impression que ce jour-là, le banquet des Veufs Noirs se déroulait de façon particulièrement peu satisfaisante.

Apparemment, il n’y avait pourtant aucune raison. Le dîner, composé autour d’un plat principal de canard rôti à la peau délicieusement croustillante, à la chair tendre et bien arrosée, recouvert de cerises noires et reposant sur du riz sauvage, était pure perfection. Les ravioli à la saucisse qui avaient précédé et le parfait au chocolat qui avait suivi traduisaient le désir qu’avait Halsted, l’hôte de la soirée, de faire fi des calories. Les Veufs Noirs dégustaient maintenant leur brandy en cuisinant leur invité et tout le monde se trouvait dans un état de bienheureuse satiété.

Dehors, le temps était délicieux. L’invité était intelligent, il savait s’exprimer, et il avait une personnalité parfaitement en accord avec l’atmosphère générale qui se dégageait de l’assemblée. Même Thomas Trumbull, pourtant doté d’un redoutable caractère, était dans une disposition charmante, et Emmanuel Rubin, le raisonneur du club, n’était pas d’humeur contestataire et il ne mettait dans sa voix pas plus de décibels qu’il n’en faut pour soutenir une conversation ordinaire.

L’invité s’appelait Haskell Pritchard et il était fonctionnaire. On venait d’apprendre qu’il était responsable de l’élimination de déchets, et après quelques réactions amusées, certains l’imaginant au volant d’un camion d’ordures, le sérieux revint en raison de la gravité du problème.

— Le fait est que nous commençons à manquer d’endroits pour déposer nos déchets, et il va nous falloir faire preuve d’imagination sur la question, venait de dire Pritchard.

Rubin dit avec un soupçon de sarcasme :

— Les déchets, monsieur, ont un jour été des matériaux bruts, et ces matériaux bruts venaient bien de quelque part, ils ne se trouvaient certainement pas dans cette ville. À l’endroit où on les a pris, ils ont laissé un trou, qu’on appelle ce trou une mine, une carrière, ou ce que vous voudrez. Pourquoi ne pas remettre les déchets dans leur trou d’origine ?

— En fait, on y a bien pensé, dit Pritchard. À la campagne, il existe effectivement des mines et des carrières abandonnées, et il y a déjà eu des tentatives de négociations pour en faire des décharges. Mais ce n'est pas possible. Les gens veulent bien vendre des matériaux bruts, mais ils refusent d'accepter les déchets une fois que le consommateur n'en veut plus… même si nous payons deux fois, la première pour emmener les matériaux bruts, la deuxième pour rapporter les déchets.

Geoffrey Avalon dit :

— C'est là un phénomène sociologique courant. Tout le monde est d'accord pour enrayer la criminalité et pour envoyer les malfaiteurs en prison, mais personne ne veut dépenser de l'argent pour construire davantage de prisons, et surtout, personne ne veut qu'on construise de prison dans son quartier.

— Je ne vois pas le rapport, Jeff, dit Halsted.

— Vous ne le voyez pas ? dit Avalon en haussant les sourcils. Je pensais qu'il était évident. Ce que je voulais dire, c'est que tout le monde est prêt à reconnaître qu'il y a un certain problème, que tout le monde veut bien le résoudre, mais que chacun refuse d'en supporter les inconvénients dès qu'on touche à sa propre personne. Puis-je également ajouter qu'il est très agréable, après un bon dîner, de s'entretenir, d'une manière plus ou moins détachée, de problèmes qui affectent le bien commun, sans que quelqu'un ait une énigme à résoudre ? Je suppose, monsieur Pritchard, qu'il n'y a actuellement dans votre travail, ou même dans votre vie, aucun élément mystérieux qui vous empêche de dormir en paix ?

Pritchard eut l'air surpris.

— Je ne vois pas, monsieur Avalon. Aurait-il fallu que j'arrive avec un problème de ce genre, Roger ?

— Pas du tout, Haskell, dit Halsted. C'est simplement que parfois, nous sommes confrontés à une énigme, mais je trouve reposant que ce ne soit pas le cas.

— Moi non, dit Gonzalo avec énergie, révélant alors la raison de son mécontentement. Et j'espère que je ne trouverai jamais ça reposant. Je crois que vous vous faites tous un peu vieux, et je crois aussi que si M. Pritchard réfléchit bien, il pourra arriver à trouver quelque chose d'intéressant.

Halsted prit immédiatement la mouche et il dit avec le léger bégaiement qui se glissait dans son élocution dès qu'il était indigné ou surexcité :

— Mario, si ce que vous essayez de dire, c'est que mon invité n'est pas intéressant…

James Drake intervint.

— Allons, Roger. Tout ce que veut Mario, c'est une énigme à résoudre… Mais réfléchissez un instant, Mario. Est-ce qu'Henry ne devrait pas se reposer de temps en temps pendant un de nos banquets ?

— Et comment ! fit Mario. Il n'aurait qu'à servir les plats, à remporter les assiettes vides, à nous verser à boire et à nous apporter ce que nous lui demanderions. Vous parlez d'un repos !

Henry, cette perle de serveur, sans lequel les Veufs Noirs étaient inconcevables, se tenait près du buffet. Aux paroles de Gonzalo, il laissa flotter un fugace petit sourire sur son visage qui n'avait pas une ride malgré ses soixante ans.

— Et si nous votions là-dessus, avec la permission de notre hôte ? dit Avalon. Je propose que nous puissions de temps à autre avoir un banquet au cours duquel on ne fasse rien d'autre que discuter d'une manière civilisée.

Halsted dit :

— Tous ceux qui sont en faveur de la motion proposée par Jeff…

Et c'est au moment où les mains commençaient à se lever (à l'exception de celle de Gonzalo) qu'il se produisit quelque chose qui était rigoureusement sans précédent dans toute l'histoire des banquets des Veufs Noirs. Une personne qui n'était pas invitée fit une violente intrusion dans leur groupe.

Tout d'abord, on entendit une bousculade dans l'escalier, de vagues cris, une supplication étouffée, « Je vous en prie, monsieur, je vous en prie…»

Les Veufs Noirs se figèrent d'étonnement, puis un jeune homme fit irruption dans la pièce.

Il était légèrement échevelé et hors d'haleine. Il parcourut l'assistance du regard et derrière lui, un serveur dit :

— Je n'ai pas réussi à l'arrêter, messieurs. Dois-je appeler la police ?

— Non, dit Halsted qui, en tant qu'hôte, prit immédiatement la direction des opérations. Nous allons nous débrouiller… Que voulez-vous, jeune homme ?

— C'est vous, les Veufs Noirs ? dit l'intrus.

— Nous sommes réunis ici entre amis. Je vous en prie, partez.

L'intrus leva une main apaisante.

— Je vais partir dans une minute. J'suis pas venu ici pour manger.

Mais c’est pas dans cet endroit que se réunissent les Veufs Noirs ? Et c’est pas vous qu’on appelle comme ça ?

De sa plus belle voix de baryton, Avalon déclara :

— Nous sommes les Veufs Noirs, monsieur. Que nous voulez-vous ?

— Ben, vous aidez les gens, pas vrai ?

— Non. Comme on vient de vous le dire, nous sommes ici entre amis et nous n’avons d’autre but que de nous réunir.

L’intrus eut l’air stupéfait.

— On m’a dit que vous trouviez des trucs. J’ai un problème.

Soudain, il ne parut pas le moins du monde impressionnant.

Il était de taille moyenne, il avait d’épais cheveux bruns, des yeux marron, des sourcils noirs, et il était assez beau. Il semblait avoir dans les vingt-cinq ans et sous l’apparente dureté qu’il affectait d’une manière théâtrale, on sentait qu’il était un peu désorienté. Il ajouta :

— On m’a dit que vous pourriez m’aider… avec mon problème.

Le col de sa chemise était ouvert et sa pomme d’Adam montait et descendait tout à fait nettement.

— Je pourrai vous payer… un petit quelque chose.

Gonzalo dit d’un air joyeux :

— Quel est votre problème ?

Trumbull lâcha :

— Mario !

Puis il se tourna vers l’intrus.

— Comment vous appelez-vous ?

— Frank Russo, répondit l’intrus d’un air de défi, comme s’il s’attendait à ce que quelqu’un fasse une objection.

— Et où avez-vous entendu dire que nous résolvions les problèmes ?

— J’ai entendu ça comme ça, dit Russo. Ça n’a pas d’importance, vous croyez pas ? P’ête que des types qui ont mangé avec vous ont parlé, et ça s’est dit de bouche à oreille. Alors je me suis renseigné, et j’ai appris que vous mangiez ici, au Milano, un bon restaurant *paesano,* si on a le fric pour se l’offrir. Quand j’ai su que vous seriez ici ce soir, je me suis dit, mince alors, si vous aidez les gens, peut-être que vous pourriez m’aider.

Rubin dit d’un air combatif :

— Oui, mais qui vous a dit au juste où et quand nous nous réunissions ?

— Si vous aimez pas qu’on parle de vous, moi, j’peux vous dire que j’le ferai pas, dit Russo. Et vous allez vous en apercevoir tout de suite parce que je vais pas vous parler du type qui m’a rencardé sur vous.

Drake marmonna :

— Ça me semble honnête.

— Maintenant, si vous voulez pas m'aider, je m'en vais, dit Russo. Mais alors, quand j'entendrai dire que vous aidez les gens, j'dirai que c'est pas vrai.

Il y eut un silence, puis Russo ajouta avec une réelle note de supplication dans la voix :

— Est-ce que je peux au moins vous dire ce qui m'embête ?

— Qu'en pensez-vous, les uns et les autres ? demanda Halsted. Que ceux qui veulent écouter Russo lèvent la main.

Il leva la sienne, et celle de Gonzalo se dressa vigoureusement.

— Bon, ça ne peut pas nous faire de mal de l'écouter, dit Drake en levant la sienne.

Halsted attendit, mais les mains d'Avalon, de Trumbull et de Rubin restèrent résolument baissées.

— Trois contre trois, dit Halsted. Je regrette, Haskell, je vois bien que vous mourez d'envie de lever la main, mais vous n'êtes pas un Veuf Noir… Henry, pouvez-vous nous départager ?

— Eh bien, monsieur Halsted, si vous insistez, je vous dirai qu'à mon avis, lorsque les Veufs Noirs sont divisés sur une question, on devrait apporter son soutien à ceux qui se montrent compatissants. Il est difficile de renvoyer quelqu'un qui a des ennuis.

Il leva alors la main.

— Bon, dit Halsted. Pourriez-vous apporter une chaise, Henry, et la placer près de la porte, pour ce jeune homme ? Asseyez-vous, Russo.

Russo s'assit, posa les mains sur ses genoux et regarda autour de lui d'un air anxieux. Maintenant qu'il avait eu gain de cause, il ne semblait pas vraiment à l'aise dans le cadre dans lequel il se trouvait.

— Haskell, nous allons devoir cesser de vous cuisiner pour nous occuper de M. Russo, si nous le pouvons, dit Halsted. J'espère que vous ne nous en voudrez pas.

— Au contraire, répondit Pritchard. Je voulais voter en faveur du jeune homme, comme vous l'aviez deviné, et je suis heureux que le serveur ait fait basculer le vote en sa faveur, même si je croyais que seuls les membres pouvaient voter.

— Henry est membre… Et maintenant, Jim, voulez-vous vous charger de l'interrogatoire ?

Drake écrasa sa cigarette.

— Jeune homme, dit-il, normalement, je devrais commencer par vous

demander de justifier votre existence. Mais vous n'êtes pas l'un de nos invités, et par conséquent, cette question n'a pas lieu d'être. Vous pouvez tout simplement nous raconter votre problème, mais je dois vous avertir que n'importe lequel d'entre nous pourra vous interrompre à tout moment pour poser une question, et qu'Henry, notre serveur, pourra également le faire. De votre côté, vous devrez répondre à toutes les questions de façon complète et sincère, et il faut que vous compreniez bien que nous ne pouvons pas vous garantir que nous serons capables de vous aider.

— D'accord, ça me va. Je vais vous déballer toute l'histoire, mais faudra me promettre que ça sortira pas de ces murs.

— Je vous assure qu'une fois dehors, les Veufs Noirs ne parlent jamais de ce qui se passe dans cette pièce, dit Drake, même si l'un de nos invités n'a apparemment pas respecté cette règle.

— Bon, d'accord.

Russo ferma un instant les yeux, semblant se demander par où commencer. Puis il dit d'une voix ferme :

— J'ai une sœur qui vient tout juste d'avoir dix-huit ans.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Gonzalo.

— Je vous l'aurais dit même si vous ne l'aviez pas demandé, parce que ça fait partie du problème, dit Russo. Elle s'appelle Susan. Toute sa vie, je l'ai appelée Suzy, mais elle s'est mis dans la tête qu'elle voulait se faire appeler Susan, et c'est comme ça que je l'appelle maintenant. C'est ma petite sœur. J'ai vingt-quatre ans et ça fait six ans que je m'occupe d'elle… depuis la mort de maman.

— Vous avez du travail ? demanda Avalon.

— Bien sûr, que j'ai du travail, dit Russo d'un air indigné. Qu'est-ce que c'est que cette question ? Comment est-ce que je pourrais m'occuper d'elle si j'avais pas de travail ? Je conduis un camion pour une brasserie depuis l'âge de quinze ans, et il y a deux ans, j'ai eu un boulot de surveillant. Je ne suis pas riche, mais je me fais un peu d'argent, et je pourrai vous payer… un petit quelque chose.

Avalon eut l'air gêné.

— Il n'est pas question de paiement, monsieur. Poursuivez donc votre récit. Est-ce que votre père est mort, lui aussi ?

— Je ne sais pas où est mon père, répondit Russo. D'ailleurs, je m'en fiche. Il est parti, fit-il avec un geste de la main pour clore définitivement le sujet. C'est moi qui m'occupe de Susan… Le problème, c'est que Susan n'est pas… futée.

— Vous voulez dire qu’elle est attardée ? demanda Drake.

— C’est pas une arriérée mentale. N’allez pas penser ça. C’est seulement qu’elle est pas futée. Les gens pourraient abuser d’elle et y a pas grand-chose qu’elle pourrait faire comme boulot.

— Avec une réadaptation appropriée… commença Avalon.

Le visage de Russo se contracta.

— A quoi ça sert de me dire ça ? J’ai pas de quoi payer ce genre de trucs.

Avalon rougit et marmonna :

— Revoilà notre problème sociologique. Les gens reconnaissent qu’il y a un problème et ils disent qu’ils veulent une solution, mais quand il est question des fonds publics, le contribuable met une fermeture éclair à son porte-monnaie.

— Elle fait la cuisine, poursuivit Russo. Elle s’occupe de la maison. Elle peut aller faire des courses et les gars du quartier la connaissent et veillent à ce qu’il ne lui arrive rien. S’il y en avait un qui marchait pas droit, on s’occuperait de lui.

Il serra le poing et son regard se fit dur.

— Ils font tous attention, vous pensez, mais c’est quelque chose qui m’inquiète de plus en plus. Elle a la meilleure nature du monde, toujours à vouloir vous aider, toujours à sourire. Elle s’occupe très bien de sa personne, et ce qu’il y a, c’est qu’elle devient très jolie. C’est quelque chose qui peut vous inquiéter, vous comprenez ce que je veux dire ?

— Nous comprenons, dit Drake. Elle aime les hommes ?

— Bien sûr. Elle aime tout le monde, mais elle n’est pas au courant de ce genre de choses. Elle ne lit pas, personne ne lui raconte d’histoires cochonnes, ça, je suis prêt à vous le parier. Mais à notre époque, il faut faire attention aux films qu’elle peut voir. Au train où ça va, il faut même faire attention à la télévision, vous voyez ce que je veux dire ? D’ailleurs, si n’importe quel type lui demandait quelque chose, elle le suivrait tellement elle a bon caractère, vous voyez ce que je veux dire ?

— Est-ce que vous avez vous-même une petite amie ? demanda Drake.

Russo s’empressa de répliquer :

— Qu’est-ce que c’est censé vouloir dire ? Vous trouvez que j’ai l’air d’un pédé ?

— Je vous demande simplement si vous avez une petite amie.

— Bien sûr que j’en ai une.

— Est-ce qu’elle est au courant, pour Susan ?

— Bien sûr qu’elle est au courant. Et quand on sera mariés, elle sait

bien qu'il faudra qu'on continue à s'occuper de Susan. Et elle veut bien. Elle reste déjà avec elle le soir, quand je dois aller quelque part. Comme ce soir.

Avalon s'éclaircit la gorge et dit aussi délicatement qu'il le put :

— Avez-vous déjà pensé qu'avec une opération, elle pourrait…

Russo y avait manifestement déjà pensé car il ne lui permit pas de terminer sa phrase.

— Il est pas question qu'on la charcute.

Gonzalo demanda :

— Avez-vous parlé à votre prêtre ?

— Bof, je sais ce qu'il dirait, répondit Russo. Il dirait seulement de continuer à faire ce qu'on fait et d'avoir confiance en Dieu.

— Elle pourrait faire une bonne religieuse, dit Gonzalo.

— Non, elle n'a pas la vocation. Et je ne vais pas en faire une bonne sœur juste pour me débarrasser d'elle. Je ne tiens pas à me débarrasser d'elle, vous comprenez.

— Vous croyez qu'elle pourra un jour se marier ? demanda Rubin.

Russo répondit d'un air de défi :

— C'est bien possible. Elle ferait une bonne épouse, bien meilleure que la plupart des filles que je vois autour de moi. Elle a bon caractère, elle travaille dur, elle est propre.

Il hésita.

— Bien sûr, celui qui l'épousera devra comprendre qu'elle n'est pas… bien intelligente, et qu'il faudra qu'il fasse attention à ce que personne n'abuse d'elle, si vous voyez ce que je veux dire. Et si ça arrive, il faudra qu'il comprenne pourquoi et qu'il n'aille pas lui reprocher quoi que ce soit.

— Et si elle avait des enfants ?

— Et alors ? Elle s'en occuperait bien. Et ils seraient pas forcément comme elle. Moi, je le suis pas. Maman l'était pas non plus.

Trumbull fit soudain tinter sa cuiller contre son verre à eau. Le silence se fit et il dit :

— Messieurs, tout cela est fort bien, mais M. Russo nous fait perdre notre temps. Quel est son problème ? Nous ne pouvons rien faire au sujet de sa sœur, si c'est là son problème. S'il est venu nous demander conseil sur ce qu'il doit faire avec sa sœur maintenant qu'elle a dix-huit ans, il me semble que je dirais la même chose que le prêtre pourrait dire : continuer à faire ce qu'il fait et avoir confiance en Dieu… Je propose que nous mettions maintenant fin à cet entretien.

— Hé, attendez ! fit Russo d'un air inquiet. Je ne vous ai pas encore parlé de mon problème. Tout ce que j'ai raconté jusqu'ici, c'était seulement pour vous expliquer.

— Bon, très bien, monsieur Russo, dit Halsted. Je pense que nous avons compris. Voulez-vous nous dire maintenant quel est votre problème ?

Russo s'éclaircit la gorge. Il y eut un moment de silence tandis qu'il semblait à nouveau se demander par quoi il allait commencer :

— Il y a quinze jours, le 10, quelqu'un a embarqué ma sœur, dit-il.

— La police ? demanda Gonzalo.

— Non, un type. Pas quelqu'un du quartier. Je ne sais pas qui c'était. J'étais au travail, évidemment, et Susan était allée faire des courses. On lui a bien dit de ne jamais parler à quelqu'un qu'elle ne connaît pas. En aucun cas. Mais je suppose que cette fois, elle a dû le faire. J'ai posé beaucoup de questions dans le coin ces deux dernières semaines. Tout le monde connaît Susan, et les gens étaient tout retournés. D'après ce que les uns et les autres m'ont dit, j'ai l'impression qu'elle a parlé à un type grand, maigre, pas mal physiquement. Mais personne ne peut me le décrire exactement, si ce n'est qu'il était sans doute blond. Je leur ai demandé comment ça se faisait qu'ils l'avaient laissée faire ça… parler à un étranger. Ils ont tous dit qu'ils pensaient que c'était un ami, parce qu'ils se disaient que Susan n'irait jamais parler à un étranger.

» Il l'a emmenée en voiture, et quand je suis rentré de mon travail, elle n'était toujours pas là. Je vous assure que j'étais fou. J'ai couru dans tout le quartier et j'ai envoyé tous les types chercher dans tous les coins.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait si elle n'était pas rentrée à la maison.

— Donc, elle est rentrée ? demanda Trumbull.

— Juste au moment où la nuit tombait. Je ne sais pas qui c'était, mais il l'avait mise dans le train de banlieue et grâce à Dieu, elle était descendue à la bonne gare et elle avait réussi à se débrouiller pour prendre un taxi. Elle avait de l'argent. Elle avait toujours son ticket de train, et je crois qu'elle venait de Larchmont, dans le Westchester.

— Elle allait bien ? demanda Gonzalo.

Russo hocha la tête.

— Elle n'était pas blessée. J'ai réussi à ne rien dire sur le moment, mais le lendemain, j'ai fait semblant d'être malade et je ne suis pas allé travailler. Je lui ai fait raconter tout ce qui s'était passé. Il fallait

absolument que je sache.

» Elle a donc rencontré ce type, elle lui a parlé et il lui a tourné autour, vous comprenez. Elle m'a dit qu'il était très beau, qu'il lui a dit des choses gentilles, qu'il lui a payé un ice-cream soda et qu'il lui a demandé si elle voulait faire un tour dans sa voiture. C'était une très belle voiture. Bon, elle n'a pas pu résister. Elle est toujours d'accord pour faire n'importe quoi, de toute façon. Je suppose que c'est un de ces types qui viennent dans les quartiers pauvres pour lever facilement une fille qui ne leur coûtera pas cher. Cette fois, il a même levé une fille qui ne lui a rien coûté… juste un ice-cream soda.

Avalon commença à lui demander :

— Est-ce qu'il a…

Russo l'interrompit tout de suite.

— Ouais. Il l'a fait.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que Susan me l'a dit. Elle ne savait pas ce qu'ils étaient en train de faire et elle me l'a raconté. Le sale…

Il se reprit, puis dit d'un ton furieux :

— Il devait bien savoir qu'elle ignorait tout dans ce domaine. Il devait bien savoir qu'elle n'était pas… futée. C'était un peu comme s'il avait abusé d'un enfant.

— Si elle avait eu une éducation appropriée… commença Avalon.

Puis il croisa le regard furieux de Russo. Il s'arrêta alors et regarda de l'autre côté.

— Comment a réagi votre sœur ? demanda Rubin.

— Elle trouve ça formidable. C'est ça le pire. Elle a envie de recommencer. Elle veut aller le demander à des hommes.

— Non, ce n'est pas là le pire, dit Rubin. Est-ce qu'il l'a fécondée ?

— Attention à ce que vous dites ! fit sèchement Russo.

Rubin haussa les sourcils.

— Laissez-moi exprimer ça autrement. Est-ce qu'elle attend un bébé ?

— Non, Dieu merci. Elle a eu ses… ses choses… depuis. Sur ce plan-là, ça va.

— Alors, monsieur Russo, où est votre problème ? demanda Trumbull.

— Je veux retrouver le type, répondit Russo.

— Pourquoi ? dit Avalon.

— Je veux lui donner une leçon.

Avalon secoua la tête.

— Si vous avez l'intention de le tuer, nous ne pouvons nous associer à

cet acte. Il se trouve que votre sœur a plus de dix-huit ans et qu'on ne l'a pas emmenée dans un autre État. Elle n'a pas été blessée, elle n'est pas… elle n'attend pas un bébé. Elle a suivi l'homme de son plein gré et elle trouve qu'elle a passé un bon moment avec lui. Quant à lui, il pourra toujours prétendre qu'il ignorait qu'elle était attar… qu'elle n'était pas responsable de ses actes. Je ne crois pas qu'on puisse l'accuser de l'avoir kidnappée. Elle est revenue rapidement et il n'y a pas eu de demande de rançon. En fait, je ne crois pas qu'on puisse l'accuser de quoi que ce soit.

— C'est bien pourquoi je ne vais pas aller trouver la police, dit Russo. D'ailleurs, je ne pourrais pas y aller, même si je pouvais coller à ce type quelque chose sur le dos. Je ne veux pas que les gens apprennent ce qui est arrivé à Susan. Ce serait la honte pour elle et pour moi. Et si les gars savaient qu'elle n'est plus… qu'elle n'est plus… vous voyez ce que je veux dire, ils n'auraient plus de respect pour elle. Ils pourraient se dire, après tout, puisque je ne suis pas le premier, un de plus, un de moins, ça ne changera pas grand-chose.

» C'est pour ça qu'il faut que je le retrouve. J'vais pas le tuer, je veux juste lui expliquer que ce qu'il a fait était pas joli joli, et comme j'aurai certainement pas autant d'instruction que lui et que j'pourrai pas lui expliquer ça avec des mots choisis, j'aimerais essayer un autre genre de langage. Écoutez, il peut très bien faire la même chose à d'autres filles qui seront les sœurs ou les filles de quelqu'un, et peut-être, je dis bien peut-être, que si je lui arrange un peu le portrait pour le rendre moins mignon, la prochaine fois, ce sera pas aussi facile pour lui.

— Je vous comprends, dit Avalon. Je pense que cet homme est une fripouille et que ça lui ferait le plus grand bien de payer la manière dont il s'est immiscé dans votre vie et dans celle de votre sœur… mais je ne vois vraiment pas comment nous pouvons vous aider à le retrouver.

— En fait, Susan s'est rappelé certaines choses, dit Russo.

— Par exemple ?

— Elle dit que le type n'arrêtait pas de dire : « Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas. » Évidemment, le salaud ! Lui, il n'avait pas à s'inquiéter. Il voyait bien qu'elle était gentille et propre et qu'elle ne lui refilerait rien. Bien qu'avec le genre de vie qu'il doit mener, c'est plutôt lui qui aurait pu lui refiler quelque chose et je veux pas parler d'un bébé.

— Oui, oui, nous avons compris, dit Avalon. Mais que s'est donc rappelé Susan ?

— Bon, ben il lui a dit « Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas », et puis après : « Regarde, c'est ma maison, tu vois comment elle s'appelle ? »

— Comment elle s’appelle ? répéta Gonzalo.

— Ouais. Vous savez, c’était le genre de belle baraque qu’on voit en banlieue avec leur nom gravé sur une grosse souche, au milieu de la pelouse. Voilà le genre de type que ça doit être, quelqu’un qui a un boulot chic, une maison chic, une famille chic, et quand la femme chic et les gosses s’en vont dans un coin chic pour passer les vacances, il reste à la maison, et il se met à courir les filles.

— Comment s’appelait la maison ? demanda Trumbull, commençant visiblement à s’impatienter.

— Susan dit que la maison portait son nom. Elle dit que le type a même pensé qu’elle était une sainte.

— Quoi ?

— Elle a dit que la maison s’appelait Sainte Susan.

— Vous en êtes sûr ? dit Halsted. Est-ce que votre sœur a été capable de lire ce nom ?

— Elle sait un peu lire, mais en fait, elle a dit qu’il le lui avait lu. C’est pour ça, d’ailleurs, que je me dis que ça devait être écrit de façon alambiquée, parce que s’il y a un mot que Susan sait bien déchiffrer, c’est son nom. Elle dit qu’il lui a lu le nom et qu’il a fait d’elle une sainte. Elle sait ce que sont les saints, alors elle était toute contente. Elle a cru qu’il avait donné ce nom à sa maison en son honneur.

Russo secoua la tête d’un air triste.

— Voilà le genre de choses qu’elle peut facilement arriver à croire, ajouta-t-il.

— Je n’ai jamais entendu parler d’une sainte Susan, dit Halsted. Est-ce qu’il y en a une ?

— Je ne crois pas, mais je ne le jurerais pas, dit Rubin. En tout cas, je n’en ai jamais entendu parler. Et vous, Jeff ?

Avalon secoua la tête.

— Pourquoi est-ce qu’une maison ne s’appellerait pas comme ça même s’il n’y a pas de sainte Susan sur le calendrier ? dit Gonzalo. C’était peut-être une allusion à sa femme ou à sa mère.

— On ne traite généralement pas sa femme ou sa mère de sainte en le proclamant sur une planche fichée au milieu d’une pelouse, dit Rubin.

— Il faut de tout pour faire un monde, dit Gonzalo.

— Il y a autre chose, dit Russo. Il a dit à Susan que s’il avait appelé sa maison comme ça, c’était à cause de son nom à lui. Pas celui de sa femme ou de sa mère, vous comprenez, mais le sien. Bien sûr, ça a plu à ma sœur. Ça voulait dire que la maison portait leur nom à tous les deux…

D'après la réaction de Susan et d'après ce qu'elle a dû dire d'autre, ce sale type a bien dû voir qu'elle n'avait pas… tous ses moyens. Il devait bien savoir qu'il faisait quelque chose de terrible. Il n'a aucune excuse.

— Je suis d'accord, dit Halsted. Mais disposez-vous d'autres éléments ou savez-vous seulement que la maison s'appelle Sainte Susan et que ce nom rappelle celui du type ? Lui, comment s'appelle-t-il ?

Russo secoua la tête.

— Je n'en sais rien. Susan n'arrive pas à s'en souvenir. Elle oublie toujours les noms. Elle sait que je suis Frank, mais elle appelle tous les autres hommes Johnny. Elle ne se rappelle pas le nom du type. Pour ce que j'en sais, il ne le lui a peut-être jamais dit.

— Donc, c'est tout ? Vous n'avez rien d'autre ?

Russo secoua à nouveau la tête.

— C'est tout. Alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Comment est-ce que je vais retrouver ce type ?

— J'ai bien peur que votre sœur ait tout compris de travers, dit Gonzalo. « Sainte Susan » fait plutôt bizarre, et ça ne peut pas avoir de rapport avec le nom du type. Je suis sûr qu'il ne s'appelle pas Susan… À moins qu'il y ait un prénom masculin qui ressemble à Susan…

— Sampson ? Simpson ? suggéra Drake.

— Saint Sampson ? Saint Simpson ? dit Gonzalo. C'est encore pire que sainte Susan.

Pritchard leva la main.

— Excusez-moi, messieurs !

— Oui, Haskell, dit Halsted.

— Je sais bien que je ne suis pas membre des Veufs Noirs et que je ne peux pas voter. Mais puis-je participer à cette discussion ?

— Mais bien sûr, nous n'avions nullement l'intention de vous exclure.

— Est-ce que Susan ne pourrait pas être le nom de famille de cet homme ? dit Pritchard. S'il habite à Larchmont, vous pourriez chercher dans l'annuaire.

Russo eut l'air déçu.

— J'y avais déjà pensé tout seul et j'ai vérifié dans l'annuaire de Larchmont. Il n'y a personne qui s'appelle Susan. Bien sûr, je pourrais chercher dans d'autres localités. De la gare de Larchmont, il a pu emmener Susan dans une autre commune.

— Bon, voyons, dit Rubin. Pourrait-il y avoir un peu plus de subtilité dans tout ceci ? Susan est un prénom très répandu. En fait, j'ai lu que c'était le prénom féminin le plus commun actuellement, plus que Mary,

même. Il remonte à l'apocryphe « Suzanne et le jugement de Daniel », qui a fini par être ajouté au Livre de Daniel.

Il sourit d'un air affecté, derrière sa maigre barbe, et il poursuivit :

— Je suis désolé si je vous parais un peu pédant. D'ordinaire, je vous cède volontiers le pas pour ce genre de choses, Jeff, mais « Suzanne et le jugement de Daniel » est généralement considéré comme la première histoire policière de la littérature occidentale, et ça m'intéresse donc sur le plan professionnel.

— Et hormis le fait que ça vous intéresse, qu'est-ce que ça vient faire là ? demanda Trumbull.

— Suzanne est la traduction du nom hébreu « Shoshannah », qui se trouve vouloir dire lis, ce qui donne « lily » en anglais.

— Et vous prétendez que ce type s'appelait Lily ? dit Gonzalo.

— Son nom de famille pouvait être Lily, ou Lilly, avec deux l, dit Rubin d'un ton glacial. Pourquoi pas ?

Avalon dit :

— C'est possible, et si M. Russo est résolument déterminé à traquer toutes les pistes, je suppose qu'il pourrait également traquer celle-ci. J'ai cependant du mal à imaginer que quelqu'un puisse aller chercher une version hébraïque de son propre nom pour baptiser sa maison, à moins qu'il ne s'agisse d'un pédant achevé, ce dont vous vous acharnez tous à me traiter. Au lieu de « Sainte Susan », il aurait aussi bien pu se contenter de « Sainte Lily ».

— Bon, dit Halsted, quelqu'un aurait-il une autre idée ?

Il y eut un silence autour de la table et Halsted reprit :

— Je suis navré, monsieur Russo, mais les renseignements que vous nous avez donnés ne sont tout simplement pas suffisants. Vous feriez peut-être mieux de vous dire qu'après tout, votre sœur n'a pas été blessée, et que bien que cet incident ait été déplorable, il n'y a rien d'autre à faire que l'oublier.

— Non, s'entêta Russo. Je ne peux pas l'oublier. Il faut que je continue à chercher… même si ça doit me prendre la vie entière, ajouta-t-il sur un ton mélodramatique.

Il se leva.

— Je regrette que vous ne puissiez pas m'aider. Et je suis désolé d'avoir interrompu votre soirée.

— Attendez un instant, dit Gonzalo. Non mais, qu'est-ce que c'est que ça ? Personne n'a encore demandé son avis à Henry.

— J'ai demandé si quelqu'un avait une autre idée, dit Halsted. Ça

incluait Henry… Henry, est-ce qu’il faut que je m’adresse spécifiquement à vous ?

Henry eut l’air penaud.

— C’est qu’il m’est difficile de me considérer comme un Veuf Noir, monsieur Halsted.

— C’est très agaçant, Henry, dit Halsted. Il ne se passe pas un seul banquet sans qu’on ait à vous répéter que vous êtes bien un Veuf Noir.

— Et le meilleur de tous, marmonna Trumbull.

— Bon, alors avez-vous une suggestion à faire ? demanda Halsted.

— Pas exactement, pour l’instant, mais j’ai une question à poser, répondit Henry.

— Eh bien, allez-y, posez-la.

— Allez-y, garçon, si vous faites partie de la bande, demandez donc ce que vous voulez, dit Russo.

— Monsieur Russo, dit Henry, vous nous avez dit que votre sœur avait des difficultés à retenir les noms. Si vous lui suggériez un certain nom, pensez-vous qu’elle pourrait se rappeler, si c’était bien le nom de celui qui l’a emmenée ?

Russo hésita.

— Je ne sais pas. Je pourrais lui dire n’importe quel nom et elle pourrait me répondre : « Oui, c’est bien celui-là », uniquement pour me faire plaisir, vous savez.

— Mais si je vous donnais trois noms différents, que vous les essayiez et qu’elle vous dise que l’un des trois est le bon, est-ce qu’on pourrait lui faire confiance ?

— C’est possible, dit Russo d’un air dubitatif. Je n’ai jamais rien tenté de tel.

— Pouvez-vous joindre votre sœur par téléphone, monsieur Russo ?

— Ouais, bien sûr. En ce moment, elle est à la maison avec ma petite amie.

— Alors appelez-la et demandez-lui si le nom de l’homme était Bill. Ensuite, demandez-lui si c’était Joe, et enfin si c’était Fred.

Russo regarda les autres Veufs Noirs. Halsted lui dit :

— Le téléphone est à côté du vestiaire.

Il lui tendit une pièce de dix cents.

— J’ai de la monnaie, merci, dit Russo.

Il mit une pièce dans la fente et composa le numéro.

— Allô, Josephine, c’est Frank. Écoute, est-ce que Susan est couchée ?… Tu peux l’appeler ?… Bon, je sais, mais c’est important. Dis-

lui qu'elle me fera plaisir en venant au téléphone. Ça lui prendra à peine une minute et elle pourra retourner à son émission. D'accord ?

Il attendit et expliqua :

— Elle regarde la télévision… Allô, Susan, ça va ? Ouais, c'est Frank. Il faut que je te demande quelque chose. Tu te rappelles le type qui t'a emmenée faire un tour dans sa voiture ? Oui, oui, ce type-là, mais ne me raconte pas ce qu'il t'a fait. Je sais, je sais… Bon, écoute, ma poupée, est-ce qu'il s'appelait Bill ?

Il posa la main sur le microphone et, d'une voix rauque, il dit à l'adresse des Veufs Noirs :

— Elle dit « peut-être ». On ne peut pas se baser là-dessus.

— Essayez Joe, dit Henry à voix basse.

— Susan, dit Russo dans l'appareil. C'était peut-être Jœ. Tu crois que c'était Joe, ma chérie ?

Il remit sa main sur le microphone et il secoua la tête.

— Elle dit « peut-être ». Elle va dire la même chose pour n'importe quel nom.

— Maintenant, essayez Fred.

— Susan, dit Russo. Et Fred ? ça pouvait pas être Fred ?

Russo marqua une pause puis, par-dessus son épaule, il jeta un regard égaré en direction des Veufs Noirs.

— Elle est en train de hurler : « C'est Freddie, c'est Freddie. C'est comme ça qu'il s'appelle. »

Il tendit le combiné vers les convives qui purent nettement entendre les cris de la jeune fille.

— Merci, Susan, dit Russo en parlant dans le microphone. T'es une gentille petite. Maintenant, retourne regarder la télé… Oui, je vais bientôt rentrer.

Il raccrocha et dit :

— C'était bien Fred. Elle n'a pas dit « peut-être » juste pour me faire plaisir. Elle ne tenait plus en place. Comment avez-vous fait pour le deviner ?

Henry eut un léger sourire.

— Ce n'était qu'une supposition. Voyez-vous, il y a eu au dix-huitième siècle un monarque prussien qui s'appelait Frédéric le Grand…

À ces mots, Avalon sursauta brusquement et dit :

— Bon Dieu, Henry, comment se fait-il que ces choses vous soient venues à l'esprit alors que je n'y ai absolument pas pensé ?

— Monsieur Avalon, je suis sûr qu'en réfléchissant cinq minutes de

plus, vous y auriez également pensé.

— Attendez, dit Russo en fronçant les sourcils. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que ce Frédéric le Grand vient faire là-dedans ?

— Eh bien, dit Henry, Frédéric était un roi qui travaillait beaucoup et qui s'était fait construire un petit château à la campagne pour s'y retirer de temps à autre et y oublier quelque peu les soucis de sa charge. C'était un peu comme un président américain qui part à Camp David pendant le week-end. Dans ce château, Frédéric rencontrait des érudits et des écrivains, et il s'abandonnait au plaisir de conversations intellectuelles. Il avait appelé son château « Sans Souci ». J'y ai pensé quand vous nous avez raconté que cet homme avait dit à votre sœur de ne pas s'inquiéter au moment précis où il lui montrait le nom de sa maison, comme s'il y avait là un rapport.

— Il a appelé sa maison « Ne t'inquiète pas » ? dit Russo avec une expression d'étonnement non feinte.

— Pas tout à fait. Frédéric le Grand avait beau être à la tête d'un royaume germanique, il parlait le français et il a appelé son château « Sans Souci ». J'imagine que l'homme qui a emmené votre sœur s'appelle Frederick et qu'il a eu suffisamment d'instruction pour avoir entendu parler de « Sans Souci ». Il a voulu afficher ses connaissances en imitant Frédéric le Grand. Je suis sûr, monsieur Russo, que si vous allez à Larchmont ou dans les villes voisines et que vous cherchez dans l'annuaire, vous trouverez bien un Frederick quelque chose qui possède une maison dénommée Sans Souci.

— C'est vrai, ça ? demanda Russo. Comment vous dites ? « Sans Soo-see » ? J'ai jamais entendu ça. Mais sûr que Susan a cru que c'était Sainte Suzie. Même si elle tient maintenant à ce qu'on l'appelle Susan, on l'a appelée Suzie toute sa vie. Elle a dû confondre les deux et elle a parlé de Sainte Susan.

Il releva la tête d'un air sévère et se frotta le poing droit contre la paume de sa main gauche.

— Je crois que je vais pouvoir retrouver ce type.

— Sans doute, dit Henry. Mais si vous y arrivez, puis-je vous faire une suggestion ?

— Bien sûr.

— Les Veufs Noirs ne sauraient inciter à la violence. S'il s'avérait que ce Frederick soit un homme marié avec une situation sociale enviable, moi, à votre place, j'aborderais la question avec sa femme. Vous éviteriez ainsi de gros ennuis avec la police et je crois que le résultat serait bien

plus désagréable pour lui qu'un visage tuméfié.

Russo réfléchit un instant.

— Peut-être bien.

Et il sortit.

— C'était là une bien cruelle suggestion, Henry, dit Avalon.

— Cet homme a agi bien cruellement, dit Henry.

Remarque

Voilà encore un exemple de nouvelle dans laquelle (comme dans *Le bon Samaritain)* j'ai réussi à jouer avec la formule usuelle de la série sans la dénaturer. Jusqu'ici, les Veufs Noirs avaient résolu quarante-sept énigmes, pas moins, et il n'est pas impossible que la chose se soit sue et qu'une intrusion ait donc pu se produire au sein de leur petit groupe, comme c'est le cas dans ce récit.

À regret, je vous dis donc à nouveau adieu. Il y a peu d'histoires que j'aime autant écrire que celles de mes Veufs Noirs, et le fait d'en avoir rédigé quarante-huit en tout n'a en rien diminué mon plaisir, pas plus qu'il n'a épuisé les doigts qui les ont tapées. Je ne peux pas affirmer qu'il en va de même pour mes lecteurs, mais en tout cas, je l'espère.

---

[1] Comme un nuage solitaire. *(N.d.T.)*

[2] Sur sa cécité. *(N.d.T.)*

[3] Traduction d'Emile Saillons :
Songeant à ma lumière éteinte, à l'ombre immense
Qui dès avant midi m'entoure, au talent d'or
Qu'on ne peut enfouir sans mériter la mort,
Et dont je n'ai rien fait, bien que ma conscience,
Craignant qu'à son retour le Maître ne me tance,
Me pressât d'en œuvrer pour grossir son trésor…
« Quand Dieu m'ôte le jour, lui dois-je mon effort ? »
Dis-je dans ma folie. Alors la Patience
Fait taire ce murmure et dit : « Dieu n'a besoin
Ni de ses propres dons ni de ton pauvre soin.
Le servir, c'est d'abord porter son joug facile.
Il est roi. Des milliers, à son commandement,
Sur la terre et les mers courent incessamment…

[4] C'est aussi le servir que d'attendre, immobile.

[5] En anglais, « search for extraterrestrial intelligence ». *(N.d.T.)*

[6] Selon la classification utilisée dans l'année américaine, 4F désigne quelqu'un qui est inapte au

service et doit être réformé. (N.d.T.)

[7] En 1775, Paul Revere est allé de Boston à Lexington pour prévenir les colons américains de l'arrivée des troupes britanniques. (N.d.T.)

[8] Peter Minuit a gouverné la Nouvelle-Hollande, fondée sur l'île de Manhattan, qu'il avait achetée aux Indiens en 1626. (N.d.T.)

[9] Navigateur anglais, Henry Hudson a exploré en 1609 le fleuve qui porte son nom. (N.d.T.)

[10] Slogan de la campagne électorale de James K. Polk, 11e président américain. Les États-Unis soutenaient que le territoire situé au sud du parallèle « 54° 40' » leur appartenait, tandis que la Grande-Bretagne affirmait qu'il faisait partie du Canada. Le différend a été réglé en 1846, par un traité qui a fixé la frontière au 49e parallèle. (N.d.T.)

[11] Charles Dana Gibson (1867-1944), célèbre illustrateur qui a représenté de jeunes Américains (surtout des jeunes filles) très convenables et éclatants de santé. (N.d.T.)

[12] Traduction de Stéphane Mallarmé. (N.d.T.)

[13] Mot yiddish qui signifie culot. (N.d.T.)